

LA MARCHESA COLOMBI

(Études et recherches)

De cette narratrice italienne du siècle dernier, qui s'est imposée à nouveau depuis quelques années à l'attention du public et de la critique¹, nous proposons aujourd'hui :

1. Une étude portant sur son traité de savoir-vivre publié en 1877 et considéré, avec ses vingt-sept tirages, comme un des « best-sellers » de son temps : *Bon goût, bon sens : un traité de savoir-vivre du XIXe siècle, la « Gente per bene » de la Marchesa Colombi*.

2. La publication de quatre récits dispersés : deux d'entre eux, publiés dans des revues de l'époque, ne furent jamais repris en volume, ce

1 Pour une bibliographie de la Marchesa Colombi nous renvoyons à notre mise à jour de « Chroniques italiennes », n. 46, 1996, p. 71-95. Deux rééditions récentes de ses œuvres ont vu le jour, il s'agit du roman, *Il tramonto d'un ideale* (1882), Ferrara, L. Tufani éditrice, 1997 ; d'un volume de nouvelles, *Serate d'inverno* (1879), Ferrara, L. Tufani éditrice, 1997. Une première biographie de l'auteur a été proposée par Maria Teresa COMETTO, *La Marchesa Colombi, la prima giornalista del « Corriere della sera »*, Torino, Blu editoriale, 1996. Parmi les études récentes, signalons Ermengilda PIEROBON, L'« enormità del reale » : una lettura di *Un matrimonio in provincia della Marchesa Colombi*, « Forum Italicum », vol. 30, n. 2, Fall 1996 ; de la même chercheuse *Maternità e conflittualità in alcune opere della Marchesa Colombi*, « Italica », vol. 74, n. 2, 1997 ; Emmanuelle GENEVOIS, *L'esperienza verista nell'opera della Marchesa Colombi*, « Italian Studies » (sous presse) et la publication d'une *Lettre inédite* (1886), « Chroniques italiennes », n. 53, 1998. Une large place est faite à cet auteur dans l'article de Patrizia ZAMBON, *La narrativa realista nei romanzi d'autrice di fine secolo*, « Problemi », n. 108, 1997.

sont : *Tra il dire e il fare...* (1883) et *Ingenuità* (1887). Quant aux deux récits pour la jeunesse, édités par Sandron à Palerme, *Il maestro* et *Dopo la tempesta l'arcobaleno* (1899 ?), mentionnés dans les bibliographies, ils n'avaient jamais été retrouvés. Les deux premiers appartiennent à la période de la maturité artistique de leur auteur, les deux derniers à l'extrême-fin de sa production, même si on ne peut les dater avec une précision absolue.

Ces œuvres reflètent donc une activité d'écriture très variée chez leur auteur. C'est la journaliste, arbitre du goût, qui s'exprime dans le *galateo*, la femme de lettres dans les deux nouvelles, tandis que l'écrivain pour la jeunesse apparaît dans les deux récits de la fin du siècle.

Cette dimension multiple ne lui est pas propre, mais il est rare qu'elle s'illustre de façon aussi égale chez une narratrice. Si les femmes, prescriptrices de mode, de savoir-vivre social et moral, abondèrent dans les années post-unitaires, si elles occupèrent largement le secteur journalistique, celui de la production pour l'enfance et la jeunesse, il est moins fréquent qu'elles se soient exercées en même temps, et avec bonheur, dans le champ littéraire. C'est pourtant le cas de la Marchesa Colombi.

Ces textes sont cependant de qualité inégale. Les deux premiers mériteraient un réédition, les deux derniers figurent ici comme de simples « documents » complétant les informations existant sur l'auteur et sur son époque. Tous témoignent, chez cet écrivain, de l'ancre multiforme dans un temps et apportent ainsi leur pierre à une meilleure connaissance de ce quart de siècle où l'Italie « nouvelle » se construisait.

BON GOÛT, BON SENS : UN TRAITÉ DE SAVOIR-VIVRE ITALIEN DU XIX^e SIÈCLE, LA « GENTE PER BENE » DE LA MARCHESA COLOMBI

« In questi ultimi tempi è uscito uno sciocchissimo libro che vorrebbe essere il *galateo* della nuova società. S'intitola *La gente per bene* e ne è autore credo, sotto lo pseudonimo di Marchesa Colombi, la moglie di uno de' gazzettieri di Milano, certo Torelli-Viol(l)ier. »¹

« Voi che siete *gente per bene*, troverete logico e giusto che, dopo aver preso il titolo del capolavoro di una celebre signora, cavalleria vuole che nel dirigere questo giornale entri come parte essenziale l'autrice del famoso libro, vi pare ?²

Ces deux extraits, opposés dans leur contenu, témoignent cependant tous deux du degré de notoriété auquel était parvenu l'ouvrage de la Marchesa Colombi peu après sa parution. L'éreintement sévère de Carlo Dossi, qui se développe sur deux pages de ses *Note*, est même plus significatif sur ce point que n'importe quel éloge. Il montre que la *Gente per bene* avait dépassé le cercle étroit du public féminin dont il était issu et auquel il était globalement destiné. Ce faisant l'auteur de *L'altr'ieri*, dont on connaît l'esprit iconoclaste, lui accordait une certaine forme de reconnaissance publique. Quant à la citation élogieuse, elle illustrait bien

1 Carlo DOSSI, *Note azzurre*, a cura di D. Isella, Milano, Adelphi, 1964, p. 582-583.

2 La revue « Papà e mamma. Giornale per adulti », fondée le 1^{er} Janvier 1881 à Milan par Mario d'Ogly, avait adopté le nouveau titre de « La gente per bene » le 13 Octobre de la même année et s'en était justifié en ces termes auprès de ses lecteurs. La Marchesa Colombi, ainsi sollicitée, n'y publia que deux articles, *L'autunno a Milano* (13/10/1881) et *Des sept couleurs primitives* (16/11/1881).

la renommée d'un auteur, associé tout naturellement, depuis son « chef-d'œuvre », aux entreprises concernant les gens « per bene ». On en désirait le patronage pour une nouvelle revue qui porterait le nom de son ouvrage. Cent ans plus tard, ce *galateo* donne encore son titre à une étude sociologique sur les traités de savoir-vivre des XIXe et XXe siècles³, signe de la persistance de sa réputation.

La *Gente per bene* entend s'inscrire dans une tradition d'écriture de traités de savoir-vivre installée en Italie depuis plus de trois siècles et que la période post-unitaire vient de relancer considérablement. Mais c'est aussi le premier succès d'une narratrice à ses débuts⁴ d'où l'importance particulière qu'il revêt à nos yeux. S'il nous importe de l'étudier sous l'angle de sa contribution à la civilisation des mœurs, comme un document historique en quelque sorte, nous entendons aussi l'inclure dans l'histoire globale de la production de son auteur. Il nous semble en effet peu satisfaisant de l'isoler, d'en faire un chapitre à part, relevable de la seule critique historique ou sociologique tant il porte la marque d'une romancière. Cette œuvre venue du journalisme, comme nous le verrons, nourrit les ambitions d'être un manuel utile. Mais elle baigne dans la littérature, plus encore que le *Saper vivere* de Matilde Serao, publié quinze ans plus tard⁵. Comme telle, elle représente ainsi une forme hybride de *galateo* et d'ouvrage littéraire, une quasi contamination des genres qui réclame le déchiffrement. Ce qui se joue, en effet, c'est la place de l'individu, femme essentiellement, dans la société. L'auteur du traité y répond par la norme, la romancière, elle, s'appuie sur le vif sentiment du

³ Gabriella TURNATURI, *Gente per bene. Cent'anni di buone maniere*, Milano, Sugar, 1988. Au moment de la rédaction de cet article deux études sur le traité de la Marchesa Colombi n'avaient pas encore été publiées. Il s'agit de Biancamaria BARZON, *Piccole donne e grandi doveri. Il mondo al femminile di Ida Bacini e La Marchesa Colombi. Tra preettistica e finzione narrativa*, Padova, CLEUP, aprile 1995 et Inge BOTTERI, *Lo spazio e il ruolo della famiglia nei galatei ottocenteschi in Percorsi e modelli familiari in Italia tra '700 e '900*, a cura di Filippo MAZZONIS, Roma, Bulzoni, 1997. Nous n'y ferons donc que de brèves allusions, n'ayant pu les incorporer à temps dans notre propre texte.

⁴ Il s'agit en effet de la première publication en volume de la narratrice dont on ne connaissait jusqu'alors que des contributions à des périodiques. Pour une bibliographie plus complète, voir Anna PASTORE, *La Marchesa Colombi* in « Otto/Novecento », XVI, 5, sett./ott. 1992 et Emmanuelle GENEVOIS, « Chroniques italiennes », 46, 1996. Cet article était déjà rédigé lorsque parurent la monographie *Marchesa Colombi (1840-1920)*, Padova, Casa di cristallo, 1996, d'Ermenegilda PIEROBON, comprenant une biographie intéressante (mais incomplète) et la première biographie de l'auteur, *La Marchesa Colombi, la prima giornalista del « Corriere della sera »*, Torino, Blu editoriale, 1996 de Maria Teresa COMETTO.

⁵ Matilde SERAO, *Saper vivere*, Milano, Tocco, 1900. A ce sujet voir C. CALTAGIRONE, *Strategie persuasive e modelli letterari in un Saper vivere di M. Serao in Traité de savoir-vivre italiens* sous la direction d'A. MONTANDON, Association des Publications de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, 1993, pp. 289-307.

réel qui l'anime. Or il se trouve que la norme entre en conflit avec la perception aiguë du réel. Cette tension, fondamentale, est à la base non seulement de cet ouvrage, mais de l'œuvre entière de notre narratrice, d'où l'intérêt particulier que prend l'étude de ce premier ouvrage.

I - LES TRAITÉS DE SAVOIR-VIVRE ITALIENS AU LENDEMAIN DE L'UNITÉ

1. Une fonction sociale

On assiste, en Italie, au lendemain de l'Unité, à une multiplication considérable des traités de savoir-vivre. En 1871, il en a été déjà recensé une centaine, plus de cent-vingts entre l'Unité et la première guerre mondiale. Ce fait a incité à s'interroger sur les facteurs communs existant entre le XVI^e siècle, âge d'or de ces traités dans la péninsule, et le XIX^e siècle qui voit une telle renaissance du genre. Il semble que ce soit l'avènement d'un nouvel ordre social qui caractérise les deux périodes. De même que, selon certains historiens, l'Italie de la Renaissance voit l'affirmation d'un nouveau milieu productif « bourgeois »⁶, de même l'Italie post-unitaire enregistre-t-elle l'émergence de nouvelles élites. Avec l'industrialisation naissante, la base sociale du nouvel État s'élargit, comme cela s'est déjà produit un peu plus tôt en Europe. Le phénomène de codification des bonnes manières gagne en effet toutes les sociétés européennes. « L'ascension tout au long du XIX^e siècle de nouvelles couches sociales, petite et moyenne bourgeoisie qui ont besoin de repères et d'apprentissage social et qui faute de cette imitation naturelle éprouvent le besoin de prendre connaissance des règles établies du comportement, explique la prolifération considérable des traités »⁷. Il convient aussi de rassurer les anciennes élites, troublées par les changements qui sont en train d'affecter la société. Le préambule d'un traité italien de 1869 est assez symptomatique à cet égard : « Nel nostro secolo eminentemente egualiatore in cui lo spostamento delle fortune ed i progressi della civiltà hanno portato le caste ad uno stesso livello, una sola linea di demarcazione è rimasta ancora a dividerle, e questa linea, è

⁶ Giorgio FIOCCA, *I manuali di etichetta e la società borghese nell'800 italiano* in « Ricerche di storia sociale e religiosa », nuova serie, 10, luglio-dicembre 1976, p. 443 : « Anche qui va ricordato il contesto sociale ed economico in cui si colloca il *Galateo* di Monsignor Della Casa, quando l'Italia rinascimentale vede l'affermazione di un nuovo ceto produttivo "borghese" ».

⁷ *Etiquette et politesse*, sous la direction d'A. MONTANDON, Association des Publications de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, 1992, p. 15.

l'educazione. Come l'intelligenza solleva l'uomo dal brutto, così l'educazione lo solleva dal volgo », s'exprime l'éditorial du périodique milanais, « Il Bazar », qui lance, en 1869, un *Galateo moderno*⁸.

Les traités jouent, au fond, un double rôle, de promotion et de conservation sociales. De promotion, dans la mesure où tous les individus sont *a priori* capables de participer à la mobilité nouvelle de la société, s'ils connaissent et observent les règles de bienséance. Mais ils fonctionnent aussi comme facteurs de conservation : c'est la classe dominante, la bourgeoisie qui dicte ses règles, en singeant, au besoin l'aristocratie quand cela est nécessaire. La considération, surtout symbolique dans laquelle est tenue cette dernière, est visible dans les signatures des traités rédigés par de véritables - ou de pseudo-aristocrates⁹.

2. « Incivilimento » et conscience nationale

En Italie, par ailleurs, ce phénomène est parallèle à celui de la constitution d'un État national. Il faut à la fois « faire les Italiens », et faire l'homme policé. Il faut procéder à l'« incivilimento » d'un pays qui entre tout juste dans la modernité, dont le taux d'analphabétisme est un des plus forts d'Europe. Les traités de savoir-vivre participent, à leur façon, au projet d'éducation de masse du citoyen. Ils font partie de ce flot d'ouvrages, dont la diffusion est rendue possible par le développement considérable de l'édition : manuels scolaires, traités moraux, traités d'hygiène, ouvrages de conseils ménagers, recueils épistolaires. L'Italie morcelée, aux cultures variées, tend à une unification concrète des citoyens à travers ses institutions : l'école, l'armée. Le traité de savoir-vivre remplit un espace particulier, celui qui est dévolu à la vie privée, au sein de la famille essentiellement. Mais celui-ci va intéresser tout naturellement le comportement de l'individu dans la société, s'il est vrai que l'organisation familiale reflète l'organisation sociale, que le « bon citoyen » se confond avec le « bon père de famille »¹⁰.

Il est clair, naturellement, que ces manuels de savoir-vivre ne sont pas seulement des décalogues de bonne conduite mais des instruments

8 « Il Bazar, giornale illustrato della famiglia », I, 1, dicembre 1869, p. 1.

9 En dehors de notre narratrice, Maria Antonietta Torriani, qui adoptera le pseudonyme de « Marchesa Colombi » peu avant la parution de son traité, citons les noms du « comte » Alfonso Bergando et de son *Sulle convenienze sociali e sugli usi dell'alta società*, Milano, Dumolard, 1882 ; de la comtesse Gina Sobrero, *Le buone usanze*, Torino, Roux, 1897 ; et, plus tard, de Elena Morozzo della Rocca Muzzati, *Signorilità : piacevole trattato di economia domestica, di galateo e di mondanità*, Lanciano, Carabba, 1928.

10 G. FIOCCA, *cit.*, p. 445.

d'éducation idéologique. Certains entrent du reste ouvertement dans le champ du social en proposant des normes de comportement adaptées à chaque classe. Ainsi un concours turinois est-il lancé, en 1868, pour le meilleur *galateo populaire*¹¹. L'historien Silvio Lanaro a relevé tout ce que ce consensus social, autour des notions de « nation » et de « travail », avait d'autoritaire, et finalement de dangereux pour le fonctionnement démocratique de la jeune nation. Il a également noté que le message conformiste, véhiculé par ces manuels était bien loin de refléter la vérité d'une période marquée fortement par l'esprit d'entreprise¹².

Quoi qu'il en soit, l'étude la *Gente per bene*, « best-seller » aux vingt-sept éditions¹³ nous renseigne sur un moment de la culture bourgeoise modérée du nord de l'Italie, culture encore empreinte d'esprit unitaire et de convictions laïques.

3. La famille, théâtre de la sociabilité bourgeoise

« La prima società è la famiglia : i suoi legami derivano dalla natura stessa ; è la vera unità sociale, è l'elemento della società civile, la forza dello Stato, l'ideale dell'umanità », ainsi s'exprime l'écrivain catholique Cesare Cantù au milieu du siècle¹⁴. Mais les auteurs laïques, un peu partout en Europe, considèrent aussi que la famille est à la base de l'État et de la société civile. C'est le cas des républicains en France : la famille est le fondement de l'État ; il y a continuité entre l'amour de la famille et celui de la patrie. Les socialistes, unanimes à critiquer l'institution familiale, n'envisagent pas de la supprimer tandis que les utopistes se

11 Inge BOTTERI, Un « *galateo popolare* » per l'Italia unita. *Auspici ed esiti di un concorso torinese del 1867-1870* in *Traité de savoir-vivre italiens*, cit., pp. 243-271. Les vainqueurs du concours furent G. Gallenga, *Codice delle persone oneste e civili, ovvero Galateo morale per ogni classe di cittadini*, Torino-Napoli, Pomba, 1871 ; C. Rodella, *Enrichetto, ossia il galateo del fanciullo*, Torino, Paravia, 1871. Ils satisfaisaient tous deux aux objectifs principaux du concours, répondre aux « doveri di civiltà e di gentilezza che si debbono osservare in famiglia, nei luoghi pubblici, nelle scuole, nelle officine, nei fondachi, e in genere nell'esercizio di quegli uffici che si affidano ai cittadini del popolo, dal governo e dai municipi ».

12 Fondamentale est, à ce sujet, l'étude de Silvio LANARO, *Il Plutarco italiano : l'istruzione del « popolo » dopo l'Unità* in *Storia d'Italia* (Annali IV), Turino, Einaudi, 1981, p. 553-585.

13 L'expression est utilisée par G. TURNATURI, cit., p. 40 et par I. BOTTERI, *Le nuove usanze...*, p. 165.

14 Cesare CANTÙ, *Buon senso, buon cuore. Conferenze popolari*, Milano, S. Agnelli, 2a edizione, 1870, p. 305. Tout empreint de paternalisme chrétien qu'il soit, cet ouvrage, bien écrit, plein de saveur dans les portraits qu'il dresse, est sans doute typique de cette veine « lombarde » dans laquelle se situe la prose de la Marchesa Colombi. Voir à ce sujet les réflexions d'A. ARSLAN *Scrittrici e giornaliste lombarde tra Otto e Novecento in Donna lombarda 1860-1945*, Milano, Angeli, 1992, p. 249-264.

prononcent pour sa modernisation¹⁵. C'est aussi le cas en Italie où une traditionnelle méfiance envers l'État vient, de surcroît, valoriser la cellule familiale¹⁶.

Parallèlement, on assiste à un développement de la vie privée en liaison avec la transformation du travail. Le XIXe siècle a opéré une véritable scission entre les lieux du travail et les lieux de la résidence, alors que ceux-ci pouvaient être antérieurement confondus. Il s'est ainsi constitué deux sphères de plus en plus distinctes, celle de la vie privée, et celle de la vie publique. Les villes portent la trace de cette « redistribution spatiale »¹⁷, comme Rome ou Milan, où les nouveaux quartiers abritent, dans des copropriétés, des populations au niveau de vie homogène. L'habitat bourgeois, tant extérieur qu'intérieur, est donc tout à fait représentatif du développement de la *privacy*.

C'est ce contexte qu'il nous faut avoir à l'esprit pour comprendre le sens de ce traité de savoir-vivre encore si proche, par sa date de publication, des projets de la nouvelle société post-unitaire.

II - JOURNALISME ET LITTÉRATURE PÉDAGOGIQUE

1. La « *Gente per bene* » et le « *Giornale delle donne* »

Le milieu journalistique est un endroit tout à fait favorable à la publication d'un traité de savoir-vivre. Comme le dit bien Inge Botteri dans la première et précieuse étude consacrée au traité de la Marchesa Colombi, le milieu journalistique est un « luogo privilegiato di confluenza delle informazioni e delle novità e, nel contempo, strumento capace di produrre omologazioni »¹⁸. En effet, à travers leurs rubriques, journaux et revues détiennent une position d'autorité, mais aussi de confiance auprès de leur lectorat. Un lien de nature familiale, voire affective, se crée, vivement encouragé par les directeurs de rubrique qui personnalisent leur réponse auprès de leurs lectrices¹⁹.

15 Georges DUBY - Michelle PERROT, *Histoire de la vie privée*, Paris, Seuil, 1987, p. 101.

16 Piero MELOGRANI, *La famiglia italiana dall'800 ad oggi*, Bari, Laterza, 1988 : « La vitalità dell'istituto familiare si spiega infine con ragioni politiche ed economiche strettamente annodate fra loro. Fra le ragioni politiche indicherei innanzitutto l'inefficienza dello Stato, particolarmente avvertibile in Italia », p. XIII.

17 G. MONTRONI, *La famiglia borghese* in *La famiglia italiana dall'800 ad oggi*, cit., p. 107.

18 I. BOTTERI, *Le nuove usanze*, cit., p. 164.

19 Ainsi Amerigo Vespucci dans ses diverses rubriques « Conversazioni in famiglia », « Chiacchiere col direttore » ou encore « Rose e spine » de son « Giornale delle donne », revue turinoise à laquelle notre narratrice collaborera pendant dix ans (1869-1879).

Le *Saper vivere* de Matilde Serao est né sur le même terrain que certaines de ses rubriques journalistiques, et en particulier de celle qu'elle tint presque quotidiennement au « Giorno » sous le pseudonyme de *Gibus* et qui avait pour titre « Api, mosconi e vespe »²⁰.

C'est au sein du « Giornale delle donne » que fut publié la *Gente per bene*. Il fut lancé par la revue qui l'édita sur ses presses et constitua le cadeau d'abonnement pour l'année 1877, au choix avec deux autres manuels, dont *L'Igiene della testa* de P. Mantegazza. La Marchesa Colombi évoqua les conditions de ce travail et le succès qui accompagna sa publication : « Fu uno dei pochi disinganni piacevoli che accadono a questo mondo, il vedere che le mie 'leggi di cortesia', - messe giù alla buona in meno d'un mese, sotto la pressione d'un contratto, che mi reclamava le pagine scritte di giorno in giorno come cambiali a scadenza si vendevano ad un numero di copie non mai sperato »²¹. Entre 1877 et 1901, il connut vingt-sept éditions. On sait que ce type d'ouvrages atteignait des tirages élevés²², il n'en reste pas moins que le mot « best-seller » n'est pas exagéré à son propos. Sept ans plus tard, en 1883, le même « Giornale delle donne » publia, sur ses presses, un autre *galateo*, dû aussi à une signature « maison », celle d'Emilia Nevers²³. Il connaîtra une dizaine d'éditions et sera réédité jusqu'en 1916. Il n'est donc pas

20 « A force de donner des conseils dans *Piccola Posta* et dans les "mosconi", à force d'être consultée sur tous les sujets et de répondre à tout propos, Matilde a pensé qu'il serait utile et rentable de donner une bonne fois à son public un code de bonnes manières auquel renvoyer les consultants, et qui leur permettrait, de surcroît, de se citer » in Marie Gracieuse MARTIN-GISTUCCI : *L'œuvre romanesque de Matilde Serao*, Presses universitaires de Grenoble, 1973, p. 431-432.

21 MARCHESA COLOMBI, *La gente per bene*, Torino, presso la direzione del giornale delle donne, 1877. Nous citerons à partir de la XXe édition,, Milano, Libreria editrice Galli di C.Chiesa e F.Guindani, 1892, « con aggiunta di due capitoli nuovi », p. VIII. Nous ne voulons pas, dans le cadre de cet article, nous livrer à une comparaison détaillée des deux versions de la *Gente per bene*. Nous nous contenterons de signaler trois points essentiels de l'opération de remaniement :

- la modernisation de la langue
- quelques retranchements de passages sentis, à juste titre, comme digressifs ou anecdotiques
- le développement du chapitre « Gli uomini ». I.BOTTERI, *Le nuove usanze...*, cit., p. 169 discerne là une nécessité nouvelle de savoir-vivre pour ceux qui ne doivent plus agir uniquement dans le secteur économique, nécessité si impérative dans les années 70. Pour notre part, nous reliions volontiers cette démarche au succès connu par l'ouvrage, et qui l'amène à sortir de la sphère du « Giornale delle donne ».

22 Il ne nous a pas été possible d'obtenir des chiffres de tirage en absolue. A titre de comparaison, notons que l'ouvrage d'Emilia NEVERS de 1883, (cf. note 23) connut dix éditions jusqu'en 1916. Celui d'Anna VERTUA-GENTILE, *Come devo comportarmi? Norme per trattar bene*, Milano, Hoepli, 1896, en connut douze et fut encore réédité en 1928.

23 Emilia NEVERS, *Galateo della borghesia. Norme per trattar bene*, Torino, presso l'ufficio del « Giornale delle donne », 1883.

inutile de définir la ligne de ce mensuel, tant l'histoire de ces deux traités est liée à celui-ci.

2. Le « Giornale delle donne » au sein de la presse féminine italienne après 1860

Le « Giornale delle donne », prend la suite d'une publication fondée par Amerigo Vespucci (sic), le 1er Janvier 1869 : « Il Passatempo. Letture mensili per la famiglia », devenu quelques mois plus tard, « Letture per il gentil sesso », puis enfin, « Giornale delle donne », le 1^{er} Janvier 1872. Le périodique survécut jusqu'en 1938²⁴. On aura noté une évolution assez rapide du titre vers un public plus ciblé, dans une démarche qui vise non plus seulement le délassement, mais l'information. Le glissement sémantique du « gentil sesso » à « donne » constitue un autre indice : celui d'une mise à jour idéologique.

Ce titre de presse féminin est relativement précoce, la grande période de développement se situant à partir des années 1880. Il n'a que quelques homologues dans les années soixante-dix : « La Cornelia », « L'Aurora », « La Missione della donna », ou « La Rassegna degli interessi femminili » et, naturellement, son grand « adversaire », « La Donna », fondé en 1868 par la républicaine G. A. Beccari.

Il a été observé que les journaux féminins de ces années-là, hormis « La Donna », n'offraient pas de physionomie spécifique, tant au niveau de leur style que de leurs interventions politiques. L'explication tient, d'une part, à la modestie culturelle qui caractérisait le lectorat féminin et, d'autre part, à une sorte d'ambivalence vis-à-vis du problème de l'éémancipation de la femme : « Comune è, ad esempio, l'ambivalenza di atteggiamento rispetto alle modalità con cui porre alle lettrici ed all'opinione pubblica la rivendicazione dell'emancipazione, soprattutto rispetto ai fini ed ai limiti dell'emancipazione stessa »²⁵. La démarche éémancipationniste s'élabore peu à peu ; il n'est pas aisné de la faire passer, dans l'opinion comme dans le lectorat féminin lui-même.

Pour définir quelques traits caractéristiques du « Giornale delle donne », nous nous pencherons donc, tout d'abord, sur le périodique qui se trouva à l'avant-garde du mouvement d'éémancipation des femmes, « La Donna », et qui a fait l'objet d'études récentes, dans les années du

24 *La stampa politica delle donne dal 1861 al 1924. Repertorio catalogo* in « Nuova DWF », n. 21, 1982.

25 Anna Rita BUTTAFUOCO, « In servitù, regine ». *Educazione ed emancipazione nella stampa politica femminile in L'educazione delle donne. Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'800*, a cura di S. SOLDANI, Milano, Angeli, 1989, p. 368.

Gente per bene, tout comme les travaux de A. M. Mozzoni sur les fileuses lombardes, comme le rappelle G. Biadene²⁹. Mais c'est surtout dans le soutien aux nouvelles travailleuses de la petite-bourgeoisie qu'elles s'illustrerent, en entrant dans les sociétés qu'elles constituaient, en participant à leurs congrès. Un problème se profila alors pour la revue : sa lisibilité. Elle éprouva des difficultés à recruter des abonnées. En 1878, une lectrice de Bologne releva la chose et l'imputa à la frivolité des femmes préférant s'abonner à d'autres revues en raison de la présence dans leurs colonnes d'une partie « mode ». La revue incriminée était précisément le « Giornale delle donne » de Vespucci !

« Le Giornale delle donne » s'adressait à un lectorat plus aisé que celui de « La Donna ». La lectrice bourgeoise, surtout oisive (mais pas toujours) trouvait dans ses pages romans en feuilleton, patrons de mode et conseils pour la maison. Mais elle y trouvait aussi une défense de ses droits à l'instruction et à la culture, un désir de faire évoluer sa situation juridique, une amorce de réflexion sur sa participation à la vie publique. Certes, la revue se voulait consensuelle, éloignée de toute prise de position tranchée en matière de politique ou de religion, comme le soulignait son sous-titre : « Promuove la cultura della Donna e ne difende i diritti. Sfugge dalle questioni politiche e religiose »³⁰. Son directeur entendait tenir une ligne de juste milieu, agir par une certaine pédagogie du discours à l'opposé de toute position « militante ». Dans les faits, et en dépit de certaines déclarations aseptisées, la revue mènera, au moins dans ses premières années³¹ un combat d'opinion en faveur d'une instruction de qualité pour les femmes, de leur accès à certains emplois, d'une évolution du code en leur faveur³². Elle soutiendra même la

29 Anna Maria MOZZONI *Inchiesta fra le prostitute (1870) e Descrizioni delle filatrici lombarde* (1876), cité par G. BIADENE, *cit.*, p. 71.

30 « Giornale delle donne », XIII, 6, 1881.

31 En particulier les années 1872-1878.

32 « Il giovane ha mille vie aperte innanzi a sé. Le carriere le più disparate, le scuole più differenti, gli studii più varii sono a sua disposizione. Perché alla fanciulla si dovrà aprire la sola via atta ad arricchirla di un'istruzione poco più che elementare per lei praticamente di assai contrastabile utilità ? » (GDD, VIII, 12, 1876, p. 265).

« Il Giornale delle donne dimostrò più volte come sia ingiusto il sottomettere la donna a quella tutela a cui la legge medesima sottopone gli interdetti e gli imbecilli : provò che come molte altre ingiustizie che erano registrate negli antichi codici riguardo ai diritti nelle successioni ereditarie, scomparvero nella nuova legislazione, si possa desiderare, senza essere innovatori e rivoluzionari un successivo miglioramento anche in molti altri punti », (GDD, VII, 7, 1875, p. 145).

Le bilan de l'année 1872 nous semble intéressant pour situer cette ligne du « juste milieu » proclamée par le directeur : « In Italia le donne che vogliono l'emancipazione del loro sesso vanno in eccessi ; s'uniscono ai tribuni popolari, a quel Salvatore Morelli che per me è un fanatico e non è altro. Prima di fare la donna politica, fate che essa possa istruirsi e vivere. Aprite a lei delle sorgenti di onesto guadagno e l'avrete avvicinata all'uomo assai più che aprendole i comizi

dans le « Tesoro delle famiglie ». Nous possédons sa supplique et la réponse du directeur. Supplique étonnante, en vers, où, avec une franchise non dépourvue de malice, elle tente de convaincre l'*avvocato Vespucci* de faire taire ses scrupules et de publier un travail déjà paru chez un confrère :

*A titol di caparra offrir vi vo'un lavoro
Che, scritto in carta fina, vale il suo peso d'oro.
Venne già pubblicato da un foglio milanese,
Ma il pubblicarlo ancora non parmi un crimenlese,
Visto che gli dié luce un foglio moribondo
nell'ultimo saluto che rivolgeva al mondo »*

Demande acceptée, comme le prouve la réponse, toujours en vers, du directeur :

*Attendo la novella che voi m'avete ordita.
Gratis non vo' che i nobili vostri lavor sien fatti !
Divideremo gl'utili... e a dirla a larghi tratti
Credo che se mia sorte voi ben dividerete
La borsa al Passatempo, ahimè ! versar dovrete !³⁵*

L'échange poético-commercial, outre qu'il constitue un document intéressant sur les rapports éditeurs-auteurs au siècle dernier, révèle une incontestable précarité financière chez la jeune femme, en cette année 1869. On la sent soucieuse de sa situation économique et donc décidée à affronter cavalièrement le monde de l'édition. Il témoigne aussi d'une certaine liberté de ton chez une débutante ; la proposition d'envoi de la nouvelle n'est nullement servile et laisse présager une collaboration assez libre de la part de notre auteur.

Pendant les dix années qu'elle se poursuivit, la revue publiera régulièrement des contributions variées de sa part : nouvelles, romans, compte-rendus de conférences, poèmes, recensions. Sa collaboration au journal de Vespucci ne fut pas exclusive, comme nous l'avons dit. Elle écrivit aussi, entre 1871 et 1873 dans les colonnes de « La Donna ». C'est à ce périodique qu'elle confia ses articles les plus sociaux, comme celui qui célèbre l'inauguration d'un lycée féminin, la fondation d'une société d'ouvrières à Milan. C'est là qu'elle offrit une adaptation en vers du poème de V. Hugo *Les Pauvres gens*³⁶, dédiée à Ismenia Sormani Castelli,

35 « Il Passatempo. Letture mensili per le famiglie », I, 10, ottobre 1869.

36 Respectivement, *Inaugurazione*, « La Donna », n. 147, 25 giugno 1871 e n. 170, 25 ottobre 1871 ; *Ibid.*, *Festa commemorativa del primo decennio della società delle operaie di Milano*, n. 191,

précisément collaboratrice de « La Donna ». Amie de A. M. Mozzoni, elle avait entrepris une tournée de conférences avec elle mais c'est dans « Il Passatempo. Giornale del gentil sesso » qu'elle en rendra compte, dans une série de « reportages »³⁷.

En Janvier 1876, le « Giornale delle donne » créa un fascicule entièrement consacré à la mode, qui pouvait s'acheter indépendamment de la partie littéraire, et la désigna comme responsable de la rubrique mensuelle « Chiacchiere sulla moda », cette fameuse rubrique montrée du doigt par la lectrice de « La Donna ». Durant les premiers temps où elle accomplit cette tâche, M. A. Torriani adopta un premier pseudonyme, ainsi qu'il nous a été possible de l'établir³⁸. Soucieuse, sans doute, de dissocier son activité de chroniqueuse de mode de celle de collaboratrice littéraire, elle choisit de rédiger son nouvel éditorial sous le nom d'Amelia Lorrit, nom de plume qu'elle abandonnera en janvier 1877, au moment de la sortie de la *Gente per bene*.

La parution de la *Gente per bene* est l'occasion, pour son auteur, de justifier son récent pseudonyme de « Marchesa Colombi ». Elle l'a adopté au moment où elle s'est mariée, usage fréquent chez les épouses soucieuses de protéger le nom de leur mari et plus précisément, au cours de l'été 1875, comme nous avons eu l'occasion de le vérifier. En effet, le passage du nom de jeune fille au nom de plume a été rendu public dans les colonnes du « Giornale delle donne », au cours d'une sorte de mise en scène épistolaire. Le 1er août 1875, le journal publie, pour la première fois, la contribution d'une nouvelle collaboratrice, la Marchesa Colombi, consistant en une réponse à Alphonse Karr, directeur de l'hebdomadaire satirique français, « Les Guêpes ». M. A. Torriani ne prend pas la plume elle-même, pour répondre au misogyne, et néanmoins humoriste, directeur (celui qui pense que « quand une femme se fait auteur, elle a le double tort d'augmenter le nombre des livres et de diminuer celui des femmes »³⁹). Elle estime que son amie, la Marchesa Colombi, est plus apte à le faire, en raison de sa position sociale et de ses qualités personnelles.

La passation de pouvoir - transparente - entre Torriani et la Marchesa Colombi s'effectue donc d'une manière pleine de sens. La nouvelle collaboratrice semble détenir une autorité naturelle qui lui vient de son « titre » nobiliaire et elle possède une qualité personnelle précieuse, la

10 settembre 1872 ; *Ibid.*, *La povera gente. (Imitazione da Victor Hugo)*, versi, n. 191, 27 marzo 1873.

37 *Dietro le scene*, « Il Passatempo. Giornale del gentil sesso », II, nn. 12-15 e 18-19, 1871.

38 Cf. *Bibliographie de la Marchesa Colombi*, cit., p. 79.

39 LA MARCHESA COLOMBI, *Una risposta ad Alfonso Karr*, « Giornale delle donne », VIII, 1, agosto 1875, p. 338-339.

liberté de parole, ainsi que le proclame son amie : « Lei, cara marchesa, che ha più coraggio di me, e per rispetto alle tradizioni della sua famiglia si trova già sempre di parere contrario, favorisca supplirmi, la prego ; il signor Vespucci non avrà che a guadagnare nel cambio »⁴⁰. Notons, au passage, un des modes d'éclaircissement que ces propos apportent au sens du pseudonyme emprunté définitivement par notre auteur : ici, loin de laisser supposer une adoption quelque peu masochiste d'un nom de personnage masculin ridicule⁴¹, il laisse au contraire entrevoir tout le parti positif qui pouvait être tiré d'une figure pseudo-aristocratique, dont l'excentricité favorisait la liberté de parole⁴². Que cette appellation garde parfois une connotation positive, pour ce qu'elle exprime de raffinement, nous en voulons pour preuve la publication, en 1892, d'un mensuel, intitulé « Il Marchese Colombi », dont le sous-titre portait la mention : « Cronaca mondana del sabato »⁴³.

La position de notre auteur, à la veille de la publication de son traité, est donc celle d'une collaboratrice assidue. Sa responsabilité à la rubrique « mode » l'autorise à légiférer en matière de goût tandis que sa position sociale - réelle et fictive - lui permet de se poser en spécialiste des convenances. Ce traité n'est donc pas né sur un humus moral, purement éducatif, au sein d'une revue destinée aux familles, par exemple. Il a vu le jour au cœur d'une revue du nord de l'Italie, publiée à Turin, mais faisant appel à la collaboratrice milanaise d'une revue destinée à l'information et aux loisirs de femmes aisées partageant les idées d'un progressisme modéré en matière de droit des femmes.

III - ENTRE TRADITION ET NOUVEAUTÉ

1. Le patronage des anciens

La Marchesa Colombi entend s'insérer dans la tradition italienne illustre des traités de savoir-vivre, et, pour ce faire, annonce, dès son introduction, qu'elle se situe dans la lignée du traité de Monseigneur

⁴⁰ *Ibid.*, p. 338.

⁴¹ C'est le sens de la thèse de Lucienne KROHA in *La scrittura come trasgressione nell'opera di una narratrice dell'800*, « Esperienze letterarie », 1988, vol. 13, (2).

⁴² Paolo FERRARI, *La satira e Parini*, (1857), édition consultée Milano, Rizzoli, 1955, p. 72. Dans cette comédie qui obtint un vif succès, le Marchese Colombi représentait un personnage d'aristocrate un peu décalé, et dont la devise principale était : « Fra l'uno e l'altro son di parer contrario », devise partiellement détournée par notre narratrice.

⁴³ « Il Marchese Colombi. Cronaca mondana del sabato », 25 giugno- 18 marzo 1893 in Roberto BECCARIA, *I periodici genovesi dal 1473 al 1899*, Genova, 1994, p. 369.

Della Casa, le fameux *Galateo*, publié, posthume en 1558. La fiction de son âge (elle prétend être née en 1763, comme l'héroïne littéraire dont elle adopte le nom) lui permet de ne pas tenir compte de l'échelon intermédiaire constitué par le traité de Melchiorre Gioia, qui domina le XIXe siècle, bien qu'il lui arrive de le citer, à une ou deux reprises. A vrai dire, cet illustre patronage n'est pas exceptionnel, et on le retrouve chez de nombreux auteurs de traités, preuve du caractère fondateur de l'écrit du prélat et de son extraordinaire popularité⁴⁴. Mais la Marchesa Colombi est la seule à le citer dans le texte, à en montrer une connaissance directe, et surtout, malgré ses déclarations d'indignité personnelle, à vouloir se situer dans continuité d'une tradition « casiana » : « Il Galateo di Monsignor Della Casa è completo, ragionato, tanto da elevarsi quasi all'altezza d'un trattato di morale. Io son certa, e rassegnata a priori, di non poter fare un lavoro, non dirò migliore, - sarebbe una pretesa ridicola, - ma neppure che s'avvicini al merito di quello. E tuttavia lo faccio »⁴⁵.

Il serait cependant vain de rechercher une filiation précise entre l'« architexte » et l'ouvrage de 1877, les conditions sociales, culturelles, des deux époques étant par trop éloignées. Certes Monsignor Della Casa sort du cercle étroit de la cour princière pour s'adresser à un public plus large, mais c'est tout de même à une élite, en la personne de son jeune neveu, que le prélat s'adresse, à une société d'où les femmes sont quasiment absentes, et où sont privilégiés les échanges verbaux, la « communication », comme l'explique un de ses exégètes contemporains⁴⁶. La « sociabilité nobiliaire » et la « sociabilité bourgeoise »⁴⁷ ne coïncident pas, dans la mesure où la vie familiale devient primordiale au XIXe siècle. L'objectif des traités de savoir-vivre se veut, par ailleurs, de plus en plus pratique. Il appartiendra au philosophe des lumières, l'historien officiel de la République napoléonienne, Melchiorre Gioia, et à son ouvrage, symptomatiquement appelé *Nuovo Galateo*, de redéfinir la « pulitezza, ramo della civilizzazione » et non plus « ceremoniale di convenzione » capable donc de définir le comportement universel de

44 Sur la fortune, scolaire en particulier, du traité de Della Casa, cf. R.ROMANO, *Giovanni Della Casa, Galateo*, Torino, Einaudi, 1975, pp. XXII-XXIII.

45 MARCHESA COLOMBI, *Gente per bene*, cit., p. 4.

46 Giovanni DELLA CASA, *Galatée*, traduit et présenté par Alain PONS, Paris, Quai Voltaire, 1988 : « L'homme a certes, des besoins physiques, moraux, intellectuels, qui lui sont personnels, mais en tant que *socius*, il a un appétit spécifique qui est de "communiquer", d'avoir des relations, car la communication peut seule lui donner ces biens précieux que sont la "bienveillance, le respect, le divertissement" », *Introduction*, p. 19.

47 I. BOTTERI, *Cosmogonia e sociabilità borghese : il « Nuovo galateo » in « Sociabilità nobiliare sociabilità borghese »*, a cura di M. MALATESTA, p. 87.

l'homme - et de la femme - en société : « Non più privilegio di un ceto, le buone maniere divengono bagaglio indispensabile di ciascuno perché lo legittimano come membro di un consorzio civile »⁴⁸.

La parenté, revendiquée, de la *Gente per bene*, avec le *galateo* fondateur, doit plutôt être cherchée dans l'esprit que dans la lettre. Elle l'est dans le désir de fuir les excès, qui se traduit par une démarche globale de « bon sens », comme nous le verrons. Elle l'est dans la recherche d'une harmonie avec le monde qui entoure l'homme, dans tout ce qui peut rendre possible le commerce des hommes entre eux, même si cela comporte le risque de l'acceptation fréquente de la norme. Elle l'est enfin dans la qualité du « ton » adopté chez les deux prescripteurs, le « vecchio idiota » et la « marchesa » centenaire. L'un et l'autre parlent d'expérience mais ils se veulent proches de leurs interlocuteurs. Certes, la prose classique de Della Casa, dans ses développements les plus solennels, entretient peu de rapports avec le style familier et vif de la Marchesa Colombi, mais l'insertion de fragments de dialogues, les croquis rapides de personnages négatifs, le sens du ridicule peuvent, par delà les siècles, appartenir les deux auteurs, nous semble-t-il.

2. Une mise à jour nécessaire.

Il n'est donc point nécessaire, pour notre auteur, à l'orée de son traité, de revenir sur les grands principes qui l'orientent : ils ont été déjà mis en pratique quelques siècles plus tôt, et découlent, du reste, du précepte évangélique : « Non fate ad altri quello che non vorreste fosse fatto a voi »⁴⁹.

Il n'est pas non plus nécessaire de revenir sur la nécessité de la maîtrise de son corps : depuis trois siècles, l'homme s'est suffisamment dégrossi pour ne plus commettre en société « cose laide, o fetide, o schife, o stomachevoli » ; « perciò appunto è affatto inutile ch'io mi occupi di particolari tanto rudimentali, conciossiacosaché i miei lettori - se Dio vuole- non ne hanno bisogno ed i Bossiemani e le Pelli Rosse, a cui potrebbero ancora giovare, dubito molto che mi vogliano far l'onore di leggermi »⁵⁰. Notons, au passage, le clin d'œil à la prose latinisante d'un Della Casa ou d'un Bembo : la « *marchesa* » a des lettres et de l'esprit, comme en témoignera un peu plus avant sa citation de la *Gerusalemme liberata*. L'expression : « se Dio vuole » a valeur dubitative, mais un

48 I. BOTTERI, *Dalla « grazia » alla « ragion sociale » : il « Nuovo Galateo » di Melchiorre Gioja*, in « Bollettino storico piacentino », 1990, LXXXV, gen. dic. 1990, p. 157-201.

49 MARCHESA COLOMBI, *Gente per bene*, cit., p. 4.

50 *Ibid.*, p. 3.

certain optimisme se fait jour sur l'état de civilisation de l'Italie actuelle et on ne peut reprocher à la Marchesa Colombi d'ignorer les débats sur l'ethnologie moderne où le point de vue des « bonnes manières » n'a guère de sens.

En revanche l'inadaptation du traité ancien se fait sentir pour tout ce qui concerne les usages d'une vie moderne où l'échange est devenu plus rapide et où des situations nouvelles placent l'homme civilisé devant des problèmes inédits : « *Cadono le città, cadono i regni, e cadono le costumanze adottate fra la gente civile* »⁵¹. Certains usages, jadis inadmissibles, sont acceptés maintenant. Mais que faire, à l'inverse, quand on voyage, que l'on doit remettre sa carte de visite, rédiger un faire-part ?

Le projet du manuel de 1877 se veut donc apparemment modeste : il consiste à mettre à jour des règles de comportement social, dont l'orientation générale a été donnée quelques siècles auparavant, et cela n'est pas original pour un traité de ce type. In extremis, cependant, on note le souci de faire œuvre « moderne » plus en profondeur : « (E) dalle prime regole di civiltà insegnate da Monsignor Della Casa, emerse la cortesia cavalleresca dei nostri babbì, quella un po' più... disinvolta che usiamo noi ; edemergerà pur la civiltà gentile, lo spero, e raffinata, che beatificherà l'esistenza dei nostri nepoti fino alla più remota discendenza »⁵². La civilité doit être sans cesse redéfinie, semble dire notre auteur, et surtout sans cesse mise en pratique.

Par delà la valeur des programmes énoncés, il reste que cette introduction, alerte, finement intertextuelle, où l'auteur sait se jouer des niveaux de langue, propose comme l'anticipation d'un des modes du comportement raffiné.

3. Un savoir-vivre au féminin ?

La structure de cet ouvrage qui entend opérer un trait d'union entre la tradition et les temps nouveaux, est assez novatrice et symptomatique de la démarche de son auteur.

En effet, la Marchesa Colombi renonce au schéma récurrent, dans les traités immédiatement antérieurs au sien, qui consistait en un énoncé thématique, de type moral, ou de type pratique. On y trouvait, soit la liste des vertus à suivre et des travers à éviter, soit celle des occasions de la civilité. Quelques figures ou anecdotes, (historiques, la plupart du

⁵¹ *Ibid.*, p. 5.

⁵² *Ibid.*, p. 5.

temps), venaient illustrer les notions abstraites ou rompre l'aride énumération des rendez-vous de la sociabilité ; les manuels de la première moitié du XIXe siècle étaient plus proches du traité moral que du traité de comportement, comme le dit fort bien M. De Giorgio. C'étaient des « opere pedagogiche il cui fine è quello di istituire la coscienza delle lettrici(...) Gli spunti direzionali al buon comportamento familiare e sociale volano verso esemplificazioni alte »⁵³. C'est bien le cas des traités de C. Franceschi-Ferrucci, G. Molino-Colombini, E. Fuà-Fusinato dans la première moitié du siècle⁵⁴. C'est encore celui, plus près de la *Gente per bene*, du *Galateo insegnato alle fanciulle* de 1872, de T. De Gubernatis Mannucci, ou encore du plus curieux, *La gentildonna nella società*, de 1877, dû à la plume d'une mystérieuse « Melchiorrina Gioia »⁵⁵. Certaines sections proposent en effet comme des vies de femmes illustres, des « Plutarque » - mis à jour - au féminin : d'Isabelle d'Este à Ida Pfeiffer, « viaggiatrice viennese ». Nous nous arrêterons un instant sur ces traités, très homologues, par la date, du nôtre, pour mieux mesurer la teneur de celui de la Marchesa Colombi.

L'ossature du *Galateo insegnato alle fanciulle* de 1872 est faite d'une série de leçons, qui énumèrent une liste d'attitudes morales dignes de la réprobation ou de l'éloge. « Négligence et vulgarité », « vanité », « vivacité excessive et instabilité » précédent : « Sincérité et prudence », « Dignité et pudeur ». Pour vaincre l'aridité d'une matière aussi édifiante et rendre plus vivant un propos destiné *a priori* aux fillettes, l'auteur puise dans l'histoire ancienne et moderne, des exemples illustres - Diogène, Jeanne d'Arc, Napoléon - mais représente aussi quelques figures féminines incarnant tel ou tel trait de caractère répréhensible ou vertueux : Eufrosina, l'insolente, Dorotea, la frivole, Émilie, la pudique. On comprendra facilement que la volonté démonstrative domine ces récits. Les « caractères » féminins sont de pures abstractions - la connotation grecque ou romaine de leurs prénoms en fournit déjà un signe. Le renvoi à l'expérience concrète est second par rapport à l'objectif éducatif qui domine.

53 Michela DE GIORGIO, *Buone maniere in famiglia in La famiglia italiana...*, cit., p. 263.

54 Mariella COLIN, *Education et mentalités dans l'Italie libérale (1860-1890) à travers la littérature pédagogique*, Thèse de doctorat d'Etat, Université de Paris III, 1984, p. 362.

55 Melchiorrina GIOIA, *La gentildonna nella società. Precetti ed esempi*, Milano, Gnocchi, 1877. Le prénom féminisé de l'auteur du *Nuovo Galateo* suppose l'établissement d'un lien entre les deux ouvrages. On relève en effet dans la *Gentildonna* une dénonciation de la « prepotenza clericale » (p. 21), une défense de l'« istruzione popolare » (p. 14). Le rôle des femmes y est vu de façon très traditionnelle : il est tout d'abnégation à l'intérieur de la famille, et de modération entre les classes.

La *Gentidonna nella società*, ouvrage plus novateur, n'évite pas l'aridité de l'exposé didactique tant dans sa section thématique que dans sa section biographique.

Toute différente est la structure de la *Gente per bene*. Adressé aux deux sexes, ce dont témoigne son titre, mais que dément la proportion des chapitres consacrés respectivement aux femmes et aux hommes, l'ouvrage suit en réalité le parcours classique de l'existence d'une femme, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, en passant par les étapes prévisibles et minutieusement détaillées, des fiançailles, du mariage, de la maternité. Forme qui n'est pas éloignée de celle d'un récit romanesque et qui fera école. L'élément masculin apparaît aux deux extrémités de l'ouvrage : dans l'enfant, un peu asexué du premier chapitre, et surtout lors du dernier chapitre, « *Gli uomini* », plus développé dans l'édition définitive de 1890 que dans la première de 1877 : les hommes ne faisaient pas partie, *a priori*, du lectorat des « *gentili lettrici* » du « *Giornale delle donne* ».

Cette structure de l'ouvrage évite donc l'énoncé abstrait et aride dont nous avons parlé. Elle offre une identification commode à la lectrice hypothétique du manuel. Elle dessine aussi comme un itinéraire obligé des femmes à l'intérieur de la famille, à la maison, principalement, et dans quelques lieux classiques de la sociabilité bourgeoise : le théâtre, les salles de bal, les stations balnéaires.

Le nouveau théâtre des bonnes manières est bien la famille, et la femme en est l'actrice principale. Il est évident que les traités de savoir-vivre tiennent une place de choix dans le discours général sur la femme qui s'établit pendant le siècle. Écrits bien souvent par des plumes féminines, ils contribuent, à détailler par le menu, comment s'incarnent, dans le quotidien, les rôles sociaux. D'autres vecteurs culturels y contribueront à leur façon propre et Lucetta Scaraffia a raison de relever l'importance de la culture bourgeoise dans la constitution de l'identité familiale du temps : « *Melodramma, romanzi, rappresentazioni teatrali furono dunque uno dei mezzi più importanti per la diffusione della nascente cultura borghese, nell'ambito della quale il problema della ridefinizione delle relazioni familiari acquistava un rilievo particolare* »⁵⁶. « Que faire des femmes, dans la République ? », s'écriait-on en France, à la même époque⁵⁷. De ces femmes qui n'ont pas le droit de vote, qui sont peu instruites. L'Église, le gouvernement, les pro et les anti-féministes ont chacun leur discours. Au même titre que les encycliques, les

⁵⁶ Lucetta SCARAFFIA, *Essere uomo, essere donna in La famiglia italiana...*, cit., p. 215.

⁵⁷ Anne MARTIN-FUGIER, *La bourgeoise. Femme au temps de Paul Bourget*, Paris, Grasset, p. 9.

éditoriaux des revues, les livres scolaires, les traités de savoir-vivre participent à cette élaboration de la définition de la place des femmes dans la société. Nous essaierons, à travers l'analyse de la *Gente per bene* de définir leur place à travers les espaces, physique, intellectuel, moral et social qui leur sont attribués, en les confrontant, quand cela sera possible, aux prescriptions valables pour l'autre sexe.

IV - LE « NATUREL » ET LA NORME

1. *Enfants et jeunes gens*

En ouverture de l'ouvrage, est tracé le portrait d'un petit enfant, avant l'âge de raison, de celui qui échappe aux règles de la civilité. Erasme dessinait, dès 1530, les règles d'une civilité puérile. On dirait que la Marchesa Colombi, sur le seuil de son traité, s'attarde sur l'exemple antithétique de la norme, comme si elle savourait pour la dernière fois chez le petit de l'homme, la « nature » en acte.

Avec un sens très juste du contrepoint, elle décrit le petit despote familial, Mimì, (plus de prénoms abstraits, mais un diminutif affectueux) dans les cadres les plus opposés à la libre expansion de son instinct, dans les instants les moins favorables à la dissipation enfantine : le jour de réception de sa mère, lors d'une cérémonie à l'église. Il y développe du reste, en fonction de ce que lui dicte sa pure spontanéité, des réactions totalement dépourvues d'hypocrisie : « Il sacerdote intuona le litanie, il pubblico fa coro. Quelle voci alte, discordi, stonate, offendono il senso artistico di Mimì. E lui esprime con alte strida il suo disgusto, la sua disapprovazione⁵⁸ ». Mêlé à la vie des adultes, il fait preuve, à temps et à contre-temps, de sociabilité, offrant sa cuillère à demi-pleine, du mauvais côté, à l'hôte de marque. La Marchesa Colombi souligne d'autant plus ces manifestations spontanées qu'elle leur trouve une justification nationale. A l'inverse des Anglais, qui ont éprouvé le besoin d'inventer la *nursery*, les Italiens ne se séparent pas de leurs enfants dans leur vie quotidienne, car ces enfants, ils les « aiment ». Le traité, à maintes reprises, ne manquera pas de préciser certains traits du caractère national italien au travers des traits de comportement.

Un contre-exemple de cette attitude indulgente nous est fourni par l'autre traité, publié par le « Giornale delle donne », *Il Galateo della borghesia* d'Emilia Nevers de 1883. L'auteur n'entend pas exclure de la

58 MARCHESA COLOMBI, *La gente per bene*, cit., p. 9.

civilité les très jeunes enfants. A l'inverse de la Marchesa Colombi, elle n'accorde aucun sursis au tout-petit qui doit s'habituer très vite à « rispettare la gente e la roba »⁵⁹. L'entourage ne saurait donc rire de ses facéties et, du reste, E. Nevers penche pour l'usage anglais qui réserve des heures de repas distinctes aux adultes et aux enfants. Pratique et hygiéniste, elle s'élève contre certains comportements obscurantistes, comme celui qui consiste à laisser sur la tête de l'enfant les croûtes de la naissance et propose des adjuvants modernes à l'éducation : alèze, hochet. Les ambitions pratiques du manuel d'E. Nevers sont donc bien évidentes et en conformité avec l'évolution des temps, mais la philosophie qui l'inspire est également toute différente, infiniment plus normative et même autoritaire que celle de la Marchesa Colombi.

L'*incipit* de la *Gente per bene*, outre qu'il définit d'emblée un ton, un style vivant et concret, montre que le traité s'ouvre à l'enseigne d'une défense du « naturel ».

C'est ce naturel que l'on retrouve dans le désir de voir la jeune fille abandonner les langueurs romantiques de naguère - encouragées par les mères- et de retrouver appétit et gaieté : pour en faire de futures mères robustes ? La Marchesa Colombi stigmatise aussi avec humour l'excès de réserve, tant physique que moral, d'une jeune provinciale qui refuse la nourriture comme elle s'effarouche de la présence de son jeune voisin : « Rifiutava tutto, era tutto sulle difese, pareva che fino i fiocchi del suo vestito appuntassero le nocche ed i capi come armi difensive⁶⁰. C'est aussi ce naturel qui l'amène à critiquer les usages français qui font de la jeune personne « una bambola muta, insignificante, tutta artificio » et à faire au contraire l'éloge de la jeune Italienne : « Loro sono italiane ; hanno lo spirito vivace, l'immaginazione pronta ; sono entusiaste ed espansive. Volerle ridurre come automi modellati su figurine straniere, sarebbe una profanazione, una finzione »⁶¹. Le manque d'appétit, comme la pruderie ou l'artifice, ne sont plus de mise. L'auteur participe elle aussi à cette « ricostruzione psico-fisica delle fanciulle risorgimentali », comme le dit bien M. De Giorgio⁶². Quelques années plus tard, on verra un De Amicis aller plus avant sur cette voie de la rénovation sanitaire nationale et plaider pour l'enseignement de l'éducation physique aux filles comme aux garçons, s'efforcer de convaincre les mères de faire renoncer leurs

⁵⁹ E. NEVERS, *Il galateo...*, cit., p. 24.

⁶⁰ MARCHESA COLOMBI, *La gente...*, cit., p. 68.

⁶¹ *Ibid.*, p. 77.

⁶² M. DE GIORGIO, *Buone maniere*, cit., p. 263.

filles au port du corset, responsable des scolioses comme de la tuberculose⁶³.

En revanche, la Marchesa Colombi n'est nullement pionnière quand elle accepte les limites, tant physiques que morales, que la « pudeur » impose aux jeunes filles et participe en cela pleinement à la confirmation d'un système d'éducation fondée sur la différence sexuelle. Différenciation sexuelle précoce puisque le petit garçon est invité à vouvoyer sa sœur, dès qu'elle a douze ans, et à se comporter, par ailleurs, en galant petit homme : « Un uomo, anche in erba, deve essere sempre gentile e deferente verso una signora, anche se è una sorella, o se porta la gonnellina corta »⁶⁴.

Les « sports » auxquels peuvent se livrer les jeunes filles ont nom patinage, *lawn tennis*. Si les parties de campagne ou les séjours aux bains de mer leur sont autorisés avec leurs commodités vestimentaires, (« un cappellino un po' bizzarro o un po' sull'orecchio, fiori naturali in capo a tutte le ore, ed anche passeggiare a capo scoperto... »)⁶⁵, elles ne sauraient entraîner le moindre relâchement dans le comportement. Il est significatif que le paragraphe ayant trait à l'exercice corporel de la natation s'achève sur l'évocation du flirt. La pratique du flirt est débattue à longueur de colonnes dans les journaux du temps, signe d'un écho parvenu d'outre Atlantique. M. Serao dans son *Saper vivere* (1900) le déconseille en raison des commentaires malveillants qu'il va susciter : « In massima, flirtare, di mattina, alla passeggiata, non è igienico : dopo due passeggiate, tutte le amiche nemiche, sono al corrente »⁶⁶. Argument pratique. La Marchesa Colombi repousse cet usage sur des bases plus fermement morales, une morale qui s'appuie sur le fameux caractère national italien. « *To flirt, coqueter*, sono parole che non hanno riscontro. Le traduciamo : flirteggiare, civettare ; ma le parole sono barbarismi nella nostra lingua come la cosa è un barbarismo nei nostri costumi »⁶⁷. Ces pratiques contreviendraient à l'authenticité et à l'absence d'artifices de la jeune Italienne : la ligne de vertu se veut nationale. Du reste, la demois-

63 Edmondo DE AMICIS, *Amore e ginnastica* (1892), edit. consultée, Torino, Einaudi, 1971. La belle gymnaste, Melle Pedani, « faceva una guerra implacabile ai busti troppo stretti e ai vestiti troppo stringati », p. 16.

64 MARCHESA COLOMBI, *La gente...*, cit., p. 20.

65 *Ibid.*, p. 82.

66 M. SERAO, *cit.*, p. 90.

67 MARCHESA COLOMBI, *La gente...*, cit., p. 81. Le manuel insistera par ailleurs sur la nécessité d'apprendre l'italien : « Da qualche tempo gl'Italiani si sono accorti che la nostra lingua è bella, armoniosa e ricca, e soprattutto, che è la nostra lingua e prima di guastare la pronuncia dei bambini avvezzandoli alle lingue straniere, li avvezzano a parlar bene l'italiano » (p. 189).

selle, au théâtre, « non scollata insisto »⁶⁸, ne manifeste pas extérieurement ses émotions en s'abstenant d'applaudir. L'auteur de *Come si vive nella società* (1897), Camilla Buffoni-Zappa, fera une exception patriotique en tolérant les applaudissements des dames « a una prima di Giuseppe Verdi !⁶⁹ ». La jeune fille de 1877 ne doit pas accepter qu'un jeune homme lui tende son manteau à la fin du spectacle, n'offre de tasse de café qu'à son frère. Ces interdits sont ceux qui on fait le plus réagir Carlo Dossi⁷⁰ par leur sévérité. La barrière entre les sexes est fermement élevée et les mères sont invitées à ne pas laisser leurs filles seules, même une heure, en compagnie de leur professeur de piano ou d'anglais. Ces interdits, assouplis seulement à la fin du siècle, correspondent bien aux soucis d'une société, à la fois éprise de moralité publique et privée, (une moralité dégagée de l'emprise de la religion parfois)⁷¹, mais aussi obsédée par la sexualité, selon G. Turnaturi. Les précautions et les avertissements des moralistes, leur mode, souvent allusif de mettre en garde, laissent entendre, selon la sociologue, une fragilité extrême dans le domaine des sens. Cette éducation ne fut du reste pas couronnée de succès et l'activité de Freud sur les névroses bourgeoises allaient bientôt en témoigner⁷².

L'existence des « signorini » est marquée de plus de droits que de devoirs par rapport à celle des demoiselles. Denrée précieuse, recherchée, ils doivent se prêter de bonne grâce à la vie sociale où ils ne doivent pas être chiches de leur gaieté et rendre de menus services : « I giovinetti sono una compagnia geniale, ed in tutte le case sono bene accolti, perché giovani e senza cure d'affari né di famiglia, portano con sé l'allegria »⁷³. La Marchesa leur prête implicitement une existence beaucoup plus libre qu'à celle de leurs homologues féminines lorsqu'elle leur recommande de ne pas tenir certains propos devant les jeunes filles et de préserver leur « preziosa ignoranza »⁷⁴. Et elle leur réclame franchement de ne pas adresser la parole à la femme de chambre.

Sur le chapitre de l'instruction, il est intéressant de comparer la position que notre auteur, qui signait encore M. A. Torriani, avait

68 *Ibid.*, p. 62.

69 Camilla BUFFONI-ZAPPA, *Come si vive nella buona società*, Milano, Trevisini, 1895, p. 78.

70 « Una signorina non porge mai la tazza ad un giovane, a meno che sia suo fratello », relève Carlo DOSSI, *cit.*, p. 582.

71 Bruno P. F. WANROOIJ, *Storia del pudore. La questione sessuale in Italia 1860-1940*, Padova, Marsilio, 1990 : « La secolarizzazione essendo ormai un dato acquisito, i laici ritenevano urgente "laicizzare" la morale, da promuovere per sé stessa ed indipendentemente dall'insegnamento religioso », p. 22.

72 G. TURNATURI, *cit.*, p. 99.

73 MARCHESA COLOMBI, *La gente*, *cit.*, p. 212.

74 *Ibid.*, p. 220.

exprimée lorsqu'elle accompagnait A. M. Mozzoni dans sa campagne émancipationniste, et qu'elle avait énoncée, lors d'une séance du « Comitato ligure per l'educazione del popolo » en mars 1871.

Elle y rappelle que, si plus personne ne se déclare contre l'instruction des femmes, que si tous, conservateurs comme radicaux, n'ont qu'un cri : « Istruite la donna ! »⁷⁵, bien peu se préoccupent de l'application concrète de ce principe. Et la jeune Torriani de critiquer vigoureusement la formation dispensée dans les écoles normales où elle relève l'absence d'exigence intellectuelle dans l'enseignement, la pauvreté de l'apprentissage centré plus sur la mémoire que sur l'intelligence. « Taccio della fisica che viene impartita in forma empirica senza sviscerare le cause lontane che fin dai più remoti tempi preistorici hanno di lunga mano elaborati nella materia i fenomeni che vediamo tutto di prodursi all'occhio vigile ed attento delle scienze »⁷⁶. Dans l'éloquente prétérition, de marque positiviste, on perçoit l'aspiration à une démarche intellectuelle plus approfondie pour les femmes. Si l'une ou l'autre d'entre elles a pu, en dépit de tout, s'imposer au cours de l'histoire, comme la romaine Ortensia ou la proche Cristina Trivulzio di Belgiojoso, « che non potrà ella fare allorché un'istruzione profonda ed incontesa la porrà in grado di fornire all'umana civiltà tutto il contingente di cui il suo ingegno è capace ? »⁷⁷.

Six ans plus tard, dans son traité, on retrouve, certes, les traces de ce substrat philosophique de nature égalitaire, qui l'oppose à tant d'autres idéologues de son temps, mais l'écho en est singulièrement assourdi, contrôlé comme il est par les bonnes manières : « Ora le giovinette escono dalle scuole dotte come tanti piccoli professori. Guardano il mondo dall'alto della loro dottrina geografica, senza mai scambiare un punto per un altro. Sanno perché il Vesuvio erutta vampe e lava, e perché la luna splende d'una luce scialba (...). Se volessero, con quelle piccole menti intelligenti ed erudite, terrebbero testa agli uomini anche in politica. Fanno bene a non tentarlo, del resto »⁷⁸. La Marchesa Colombi semble dire qu'il y a des limites à l'expression de la culture pour une femme : c'est le bon goût, le cœur, le sens de la féminité : une jeune fille ne voudra pas humilier sa mère en public, surtout si celle-ci parle le dialecte, et elle aura le tact de laisser la politique « cosa uggiosa » aux hommes.

75 M. A. TORRIANI, *Della letteratura nell'educazione femminile*, Genova, Stabilimenti tipografi, 1871, p. 12.

76 *Ibid.*, p. 14.

77 *Ibid.*, p. 13.

78 MARCHESA COLOMBI, *La gente...*, cit., p. 91.

Ce problème de l'instruction permet de mesurer le niveau auquel l'auteur entend situer son traité de savoir-vivre. Elle entend y énoncer des règles valables dans le commerce avec autrui. Dans l'enceinte de la maison bourgeoise, ce sont certaines aptitudes qui sont mises en jeu, les qualités d'esprit féminines ne sont pas contestées, mais elles n'ont pas à être mises en avant. Mais alors - peut-on se demander - à quoi servent des dons qui resteront, la plupart du temps, sous le boisseau ? La réponse est implicite dans la matière des propos suivants.

Qu'elles soient instruites ou pas, les jeunes filles sont destinées à se marier. Il est clair que les infinies recommandations qui leur sont faites ne se comprennent que dans cette perspective. Matilde Serao s'exprimera explicitement dans son propre traité : « Riescire al mondo, per una signorina, che significa ? Maritarsi, maritarsi, in nome di Dio ! »⁷⁹.

Notre auteur conforte elle aussi l'idée qu'une jeune fille est jugée constamment par le regard masculin. Elle le fait sur un mode plus vivant que celui de son homologue napolitaine, mais tout aussi explicite. C'est ainsi qu'elle imagine de mettre en scène les réactions d'un groupe de jeunes gens au retour du bal. A travers les répliques entrecroisées, qui donnent vie au passage, se dessine un portrait de débutante idéale, ni bavarde, ni coquette, mais point trop artificielle non plus. Les petits jeunes gens ont leur idée de la jeune fille parfaite. La vivacité de la scène ne masque guère la brutalité du propos : les jeunes filles sont soumises à un « jury » masculin permanent, celui qui décide, en fin de compte, de leur existence⁸⁰.

2. Célibataire, épouses et époux

Le mariage est donc l'étape prévisible de cette existence féminine et il est longuement détaillé dans ses différentes phases, fiançailles, cérémonie de noces, dans la section significativement intitulée : « Un lembo di cielo », tandis que le statut de la femme mariée occupe une autre section.

Mais un court chapitre, scindé en deux parties, est réservé à la célibataire, pour laquelle la Marchesa Colombi préférerait l'appellation de « nubile », estimant que le mot « zitellona non dovrebbe mai sonare sulle labbra di una persona educata »⁸¹. La courtoisie verbale n'est pas insignifiante. On peut même considérer que la langue est le dernier

79 M. SERAO, *cit.*, p. 90.

80 MARCHESA COLOMBI, *La gente...*, *cit.*, p. 74.

81 *Ibid.*, p. 91.

bastion à emporter lorsqu'il s'agit de consacrer un usage, et les difficultés contemporaines à féminiser dans la langue certaines professions le prouvent. Il reste que là encore la position que l'auteur adopte à l'intérieur de son traité est en retrait par rapport à celle qu'elle a énoncé peu auparavant dans les colonnes d'un périodique.

C'est dans l'*« Illustrazione italiana »* d'avril 1876 qu'elle a l'occasion de s'exprimer sur le statut de la célibataire, en répondant à un article précédent de Neera, sur le même sujet⁸². Dans l'article intitulé « *La donna libera* », Neera s'opposait radicalement à toute entrée des femmes dans le secteur du travail, celui du bureau comme celui de l'école. Utilisant tour à tour l'argument économique (la femme deviendrait concurrente de l'homme sur le marché du travail), l'argument physiologique (l'organisme d'une femme est trop délicat pour être confronté à la rudesse de l'univers du travail), l'argument de la tradition (la place d'Eve est à la maison, comme l'a dit la Bible), elle retourne la défense des émancipationnistes : la vraie liberté, pour une femme, c'est de ne pas être esclave dans son travail, mais reine dans son foyer.

La réponse de la Marchesa Colombi s'intitule, symétriquement, « *La donna povera* », en écho direct au titre précédent. Procédé stylistique qu'elle reprendra quelque trente ans plus tard, dans une occasion polémique similaire⁸³. C'est sur les raisons sociales, largement escamotées par son adversaire qu'elle s'appuie. La liberté ne signifie rien si elle ne s'accompagne pas d'une indépendance économique. Que feront les laissés pour compte du progrès, les pauvres et même celles que l'on appelle les « *mezze signore* », c'est-à-dire les femmes de la petite bourgeoisie ? Si les hommes, réputés « intelligents », occupent certains emplois, ce dont ils ne se sentent nullement dégradés, pourquoi ne pas les ouvrir aux femmes ? Les femmes atteindraient ainsi un double objectif : concourir à l'économie du ménage et développer leur intelligence. Pour la « *zitellona* », en particulier, ce serait la fin de l'humiliation, la possibilité de n'être à la charge de personne, de subvenir à ses besoins, en dehors de l'attente improbable des gains qui lui viendraient à tricoter des chaussettes : « *Far calze, a una lira e cinquanta centesimi al paio ; e se ne*

82 NEERA, *La donna libera*, in L'*« Illustrazione italiana »*, III, 23, 2 aprile 1876. MARCHESA COLOMBI, *La donna povera*, *ibid.*, III, 25, 16 aprile 1876.

83 La Marchesa Colombi et M.Serao croisent en effet le fer à propos des domestiques dans « *La Stampa* », 25 febb. et 1 marzo 1905. Voir à ce sujet, E. GENEVOIS, *Servapadrona : à propos d'une polémique entre M.Serao et la Marchesa Colombi in Les femmes écrivains en Italie : ordres et libertés (1870-1920)*, « Chroniques italiennes n. 39-40 », Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1994.

possono fare due paia alla settimana »⁸⁴ ironise-t-elle sur les conseils donnés par Neera à celle qui n'a pas su « piacere agli uomini ».

Dans les pages du traité consacrées à la « nubile », l'auteur occulte à son tour le problème économique posé par le célibat des filles en imaginant des situations où la protagoniste peut vivre de ses rentes, ou encore, trouve protection dans sa famille d'origine. Le traité, on le voit, se place devant des situations commodes, enregistrées par un certain ordre social, et il n'innove pas. Auteur de manuel, la Marchesa Colombi restreint sa perspective et n'expose pas les points de vue ouverts, que, journaliste, elle exposait quelques mois plus tôt au misonéisme réactionnaire de Neera. Elle circonscrit son attention aux usages qui règlent la vie d'une femme non mariée, mais à l'intérieur d'un microcosme bien défini, ce qui évite toute réflexion approfondie, toute remise en question. Or le problème social, et non seulement individuel, de la femme non mariée, préoccupe l'Italie, mais tardivement par rapport à d'autres pays, comme l'Angleterre, où les *spinsters* se sont insérées dans le monde professionnel ou associatif, opposent une image qui tranche avec le « quadro rassegnato del nubilato italiano »⁸⁵.

Notons cependant l'attention affectueuse portée aux problèmes psychologiques de la célibataire, l'image positive qu'elle présente de l'une d'entre elles : tout cela témoigne d'une sensibilité personnelle à ce problème. C'est cette sensibilité qui annonce la création, quelques années plus tard, du personnage poignant et inoubliable de la tante de Denza, dans le roman *Un matrimonio in provincia*⁸⁶. Personnage significativement anonyme, réduit à une existence subalterne dans une pièce commune, la « zia » vit à la remorque de la famille, recueillant les bribes de la vie affective de ses nièces⁸⁷. Huit ans plus tard, la romancière, prenant le relais de la journaliste, concentrera son intérêt sur le « vécu », économique et affectif, d'une représentante de ces légions de femmes.

- *Ma, marchesa, io non ci sono giunta ancora a mezzo del cammin di nostra vita.*

- *Scusi, ha marito ?*

- *Sissignora, ma ho appena diciassette anni.*

- *Non importa. Se ha marito, questa parte del mio libro la riguarda*⁸⁸.

84 L'« Illustrazione italiana », p. 398.

85 M. DE GIORGIO, *Le Italiane...*, cit., p. 398.

86 MARCHESA COLOMBI, *Un matrimonio in provincia*, Milano, Galli, 1885.

87 Marquise COLOMBI, *Un mariage en province*, trad. par J. MONFORT et E. GENEVOIS, Paris, Picquier, 1988. Sur le personnage de la tante, voir notre préface, p. 9.

88 MARCHESA COLOMBI, *La gente...*, cit., p. 123.

Le saut est brutal entre le statut de fiancée et celui de femme mariée. Autant l'inexpérience de la jeune fille avait une valeur, comme une sorte de garant de son innocence, autant celle-ci n'est plus de mise chez une épouse, fût-elle de dix-sept ans. L'épouse est investie du gouvernement de la maison puis des charges de la maternité : les devoirs d'une mère de famille occupent un chapitre particulier.

La science de la maîtresse de maison culmine dans l'organisation d'un grand repas, point sur lequel tous les *galatei* sont extrêmement diserts. Est-ce parce que « sulla tavola sembravano concentrati i più grandi pericoli paventati dalla borghesia dell'Ottocento, ovvero la naturalità, la spontaneità, la sensualità »⁸⁹ A la « signora » revient la tâche écrasante de l'organisation matérielle du repas, ainsi que de son déroulement social. Elle y manifeste à la fois le sens de l'étiquette, et celui du savoir-vivre à proprement parler, puisqu'il lui faut respecter un cérémonial très codifié, où les innovations sont rares, mais aussi s'inspirer des recommandations d'un Rousseau pour mener une conversation fondée sur l'alliance du naturel et de la profondeur.

Sa responsabilité est très importante dans un tout autre domaine, la bonne marche du couple, mais elle semble un peu mieux partagée. Pure et innocente avant le mariage, la femme doit se faire séduisante auprès de son mari, renonçant à une tenue négligée, même dans l'intimité. A mots couverts, la Marchesa Colombi aborde le thème de la sexualité conjugale⁹⁰ qui préoccupe en cette fin de siècle, où les doubles vies sont légion.

En revanche, il est demandé à l'époux d'en user avec la même courtoisie et le même intérêt à l'égard de sa femme qu'à l'égard de toute autre. Jadis, Monsignor Della Casa et M. Gioia éprouvaient le besoin de recommander à l'époux de ne pas tisser l'éloge de sa femme à tout bout de champ : « Ora la fortuna ha girato la ruota ; è venuta la moda insulsa di affettare l'indifferenza e bisognerebbe raccomandare precisamente il contrario »⁹¹ Les occupations « sérieuses » de l'homme, ne sauraient le dispenser de lui manifester son attention et son intérêt, selon la Marchesa Colombi. La « confiance » qu'il lui témoigne ne risquerait-elle pas d'être prise pour de l'indifférence ? « Le donne, signori miei, hanno la loro parte di amor proprio. Preferiscono un Otello che le strangoli, ad un

89 G.TURNATURI, *cit.*, p. 79.

90 MARCHESA COLOMBI, *La gente...*, *cit.*, p. 127 : "Guai alle mogli che si credono in diritto di mettersi in libertà quando sono in casa".

91 *Ibid.*, p. 223.

marito placido che le stimi a quel modo »⁹². Et gare au bijou abandonné la porte ouverte, il peut tenter le voleur !

La Marchesa Colombi, dans les limites de la pensée modérée de son journal et, globalement, de son temps, plaide, au fond, pour une entente des sexes, « égaux » mais différents. A l'homme, la vie sociale, celle des affaires, des rencontres à l'extérieur de la maison. A la femme, le soin de rendre agréable la *privacy*. La courtoisie entre époux, et, en particulier, les attentions manifestées par le mari à sa femme, suffiront à rétablir l'harmonie dans le couple. Le savoir-vivre est investi du rôle de compensateur des inégalités sociales et joue objectivement dans le sens du maintien d'un ordre, humanisé.

3. Du traité au roman

Les décalages les plus intéressants entre l'auteur du manuel et la romancière se traduisent à propos d'un moment crucial dans l'existence d'une femme, celui de la demande en mariage.

La Marchesa Colombi accepte pleinement l'idée que le mariage est un contrat intéressant deux parties, un assortiment d'intérêts. Le jeune homme convient au père « dal lato dell'interesse e delle qualità morali », la jeune fille a été minutieusement évaluée : « (Lei) ha veduto pure che gli occhi del signore accompagnante sembravano due unità di misura, intente a registrare quanto lei fosse lunga e larga ; e quale fosse il suo peso specifico ; e quali le proporzioni esatte di gas componevano la sua graziosa personcina, e se il peso specifico della sua dote fosse sufficiente a bilanciare le irregolarità risultanti dall'inventario »⁹³. Le champ sémantique scientifique - distancié par l'humour - est assez révélateur du calcul qui se trouve à la base de cette approche. Mais se pose le grand problème du temps, discuté à perte de vue dans les colonnes des journaux féminins, l'amour est-il distinct du mariage ? L'auteur de manuel ne devrait pas aborder cette question et s'en tenir aux questions plus légères des usages. Elle ne peut résister au désir de s'exprimer, hors cadre pourrait-on dire, sur la nécessité de l'expression de la « vérité » dans ces matières, et conclut sur la difficulté à se prononcer dans un domaine pareil : « Ma tratto tratto mi accorgo che è difficile tracciare una linea di demarcazione tra le regole di cortesia e quelle dell'onestà, ed invado un campo estraneo al mio lavoro. Torniamo alle inezie »⁹⁴. Ce « domaine étranger », ce sera

92 *Ibid.*, p. 228.

93 *Ibid.*, p. 97.

94 *Ibid.*, p. 103.

celui qu'elle abordera dans son roman le plus célèbre, *Un matrimonio in provincia*, consacré tout entier à la problématique du mariage par inclination et du mariage par convenance. Dans cette partie du traité on peut mesurer ce que valent les convenances à l'aune de la réalité. L'auteur y paraît plus d'une fois partagée entre son rôle prescriptif d'auteur de manuel et de fine observatrice des coeurs qu'elle est.

On peut dire que sa jeune héroïne, Denza, fait exactement le contraire de ce que doit faire une jeune fille « bien ». Elle n'observe aucune des règles recommandées à la demoiselle fictive du manuel, et dans toutes les situations qui exigerait contrôle de soi, détachement, maîtrise du corps et du cœur, elle agit dans le désordre de sa spontanéité : à l'opéra, elle est naturellement plus intéressée par la salle que par la scène, se permet de regarder un jeune homme non encore présenté, fait part de sa curiosité ou de ses appréhensions en les extériorisant. Contrevenant aux recommandations stoïques des auteurs de manuels, à vingt-cinq ans elle n'assume nullement son âge, et pleure toutes les larmes de son corps le jour où on lui rappelle les première restrictions apportées par son état de jeune fille « mûre » : renoncer à revêtir une robe blanche, un jour de fête. Ses cousines, les huppées Bonelli, sont au contraire un pur produit des bonnes manières et marchent dans la vie, les mains dans leur manchon de fourrure, parfumées à la violette, tout droit vers le beau mariage qui ne manquera pas de récompenser leur réserve avisée : « Quelle ragazze facevano tutto compostamente, senza scene, da gente per bene ; anche l'amore »⁹⁵, s'étonne, dans une phrase pleine de sens, la pauvre Denza, résignée à un mariage de raison pour éviter le sort de sa tante derrière son paravent. Les cousines consacrent donc, en un certain sens, l'efficacité du respect des convenances, de la parfaite adaptation aux règles sociales et, en particulier, à celles qui régissent la destinée des femmes dans le mariage. Denza, montre l'envers du décor, c'est-à-dire le prix affectif qu'une femme doit souvent payer pour obtenir son intégration sociale. En déroulant, dans ce récit rétrospectif à la première personne, ses espoirs et ses déceptions, la narratrice charge son héroïne d'exprimer l'autre face, intime, sans fards, d'une existence de jeune fille à marier.

Le roman représente ainsi comme le volet complémentaire, parfois symétrique, du traité. La provinciale, si souvent montrée du doigt pour ses incongruités, possède ici toute la force que lui donnent sa candeur, sa croyance dans le bonheur, son idéalisme. Les règles du jeu social,

⁹⁵ MARCHESA COLOMBI, *Un matrimonio in provincia*, Milano, Galli, 1885. Edition consultée, Torino, Einaudi, 1973, p. 83.

magnifiées dans le traité, apparaissent crûment, opposées qu'elles sont aux raisons du cœur.

En se livrant à la rédaction d'un traité de savoir-vivre au début de sa carrière littéraire, la Marchesa Colombi acceptait un certain nombre de contraintes. Contraintes imposées par un genre qui, pour avoir évolué sans cesse au cours des siècles et su s'adapter à des situations nouvelles, n'en demeurait pas moins codifié. Contraintes imposées par son commanditaire, le « *Giornale delle donne* », en l'occurrence, dont la ligne modérée ne lui était pas inconnue.

L'auteur semble avoir, par cet ouvrage, atteint à une certaine forme d'équilibre entre des exigences contradictoires. C'est ce qu'exprime parfaitement une de ses exégètes quand elle rappelle que le traité sut allier « *cortesia e distinzione aristocratica, unita a un buon senso e a un pragmatismo tutto borghese* »⁹⁶. Les influences du lointain *galateo* de Della Casa et du plus récent ouvrage de M. Gioia, se conjuguèrent pour produire une œuvre prônant le « bon goût », mais aussi le « bon sens », dans lequel la frange la plus évoluée de l'Italie du nord allait se retrouver, ce dont témoigna son succès exceptionnel.

Certes, celle qui combattait quelques années plus tôt aux côtés d'A. M. Mozzoni pour l'instruction des femmes, qui défendait contre Neera l'accès au travail des plus pauvres, acceptait de restreindre ses propos à une fraction sociale privilégiée, de ne légiférer qu'à l'intérieur d'un cadre bien délimité, celui de la vie privée où les rôles sociaux étaient bien établis.

Mais, même bridés par ces impératifs, on voit affleurer dans ce traité de savoir-vivre de 1877 quelques uns des grands principes de l'Italie unitaire dont ne pouvait rougir un esprit progressiste comme celui de l'auteur : celui d'une conscience nationale et celui d'une ligne de comportement laïque. Nombre de manuels de la fin du siècle se hâtèrent, au contraire, d'associer comportement « juste » et comportement chrétien⁹⁷. Par ailleurs quelques prises de distance, laissant entrevoir la liberté d'opinion de l'artiste, minent ici et là le conformisme des déclarations.

96 G. TURNATURI, *cit.*, p. 40.

97 Ainsi Anna VERTUA-GENTILE : *Come devo...*, *cit.*, p. 88 : « Il sentimento religioso è la guida delle giovinette » et MANTEA (Baronessa Gina SOBRERO), *Le buone usanze*, *cit.*, p. 20 : « Io non sono affatto bigotta ; ma ho la convinzione che una donna senza religione è come un fiore senza profumo, una cosa incompleta, un'anomalia ». Sans être en effet « bigote », la baronne prescriptive attribue un rôle normatif à la religion.

C'est cette liberté qu'on perçoit le mieux dans la façon dont elle se joue des obligations imposées par le genre didactique qu'elle abordait. Certes, pour une part, ses talents littéraires entrèrent dans sa stratégie de persuasion. Voulant, comme les pharmaciens, « inargentare le pilole »⁹⁸, elle sut utiliser son sens de la digression et de l'anecdote, organiser une complicité avec son destinataire, plaire par son sens du contrepoint humoristique : distraire tout en instruisant.

Mais ces mêmes soucis d'artiste la poussèrent, comme à son insu, à sortir du cadre de ce traité pour des développements qui annonçaient l'auteur de *In risaia*⁹⁹ ou du *Matrimonio in provincia*, où la romancière rejoint la journaliste d'antan dans l'analyse sans entraves de la condition féminine.

Emmanuelle GENEVOIS

98 MARCHESA COLOMBI, *La gente...*, cit., p. 49. — 99 *In risaia. Racconto di Natale*, Milano, Treves, 1878.

ETUDE DE "TRA IL DIRE E IL FARE" DE LA MARCHESA COLOMBI¹

Le milieu journalistique a constitué, à des degrés divers, un des thèmes d'inspiration et de réflexion de la Marchesa Colombi, elle-même journaliste et épouse du fondateur du « Corriere della Sera », Eugenio Torelli-Viollier. Dès son deuxième recueil de nouvelles publié en 1878², à travers le récit intitulé *Un'avventura di un giornalista*, elle choisit de raconter les tribulations du jeune Teobaldo Moretti, dit « Il Giudice », journaliste au « Tribunale » florentin. Tribulations amoureuses, il est vrai, dans cette longue nouvelle d'une centaine de pages quelque peu languissante, où le ressort narratif est essentiellement constitué par un quiproquo sur les personnes, et qui ne trouve que tardivement sa résolution. Mais le milieu dans lequel évolue le jeune héros est concret, et la narratrice laisse apparaître avec réalisme et humour les traces d'une expérience vécue. Ainsi l'odeur de cette salle faite de « sigaro, carta bagnata, d'inchiostro da stampa ed altre simili, o meglio dissimili cose »³. C'est également l'odeur de la salle de rédaction qui frappait, on se le

¹ « Il Pungolo della domenica », I, 10 aprile 1883, p. 4-5.

2 LA MARCHESA COLOMBI, *Un'avventura di un giornalista* in *Dopo il caffè*, Bologna, Zanichelli, 1878. Nous avons retrouvé la date de la première édition du volume dans une recension de la « Gazzetta letteraria », III, 52, 28/12/1878 au 4/1/1879, p. 416. Seule la date de la seconde édition (1880) était mentionnée jusqu'ici dans les bibliographies.

³ LA MARCHESA COLOMBI, *Un'avventura di un giornalista*, in *Dopo il caffè*, Bologna, Zanichelli, 1880 (2a edizione), p. 147.

rappelle, Bel-Ami quand il faisait son entrée à « La Vie française »⁴. Ainsi l'arrivée du courrier, avec les missives des lecteurs mécontents, la recherche d'inspiration du jeune critique littéraire devant sa feuille, « cercando invano la prima parola di un'appendice di sei colonne pel giornale di quella sera », ou encore sa réflexion désabusée sur un métier qui ne nourrit pas son homme : « Dice d'essere povero, e vuol fare il giornalista.- S'è dunque innamorato della povertà costui per voler assicurarsela *vita natural durante* »⁵.

Pour modestes qu'elles soient, ces observations nous transmettent un peu de l'existence précaire des candidats au journalisme dans le dernier tiers du siècle dernier, lors de la première phase de développement de la presse après l'unité. Elles viennent confirmer les recherches tendant à montrer les difficultés de ces débuts, avant les progrès techniques de la fin du siècle, le coût élevé des périodiques, la modestie de leurs tirages, l'éparpillement régional des titres⁶. Avec ce souci documentaire qui perce à travers des récits pourtant destinés au pur divertissement, la narratrice montre les coulisses de ce monde, aux confins du journalisme et de la littérature, la difficulté à s'y introduire et à y faire carrière, difficultés pour une bonne part autobiographiques, nous semble-t-il⁷. Mais il ne s'agit là que de l'arrière-plan d'une nouvelle qui promène le lecteur dans une intrigue essentiellement amoureuse.

En revanche c'est une vision plus professionnelle de la vie journalistique qu'elle propose dans un texte intitulé *I giornali nuovi*, à l'occasion du lancement du « Giornale napoletano della domenica »⁸ auquel elle est

4 « Une odeur étrange, particulière, inexprimable, l'odeur des salles de rédaction, flottait dans ce lieu ». Guy de MAUPASSANT, *Bel-Ami* (1885), édit. consultée, Paris, Albin Michel, 1959, p. 250.

5 LA MARCHESA COLOMBI, *cit.*, p. 151, 148 et 150.

6 « Il costo della stampa periodica era ancora alto in questo periodo : la cifra di 5 o 10 centesimi, che costituiva il prezzo normale di un foglio, non era poco se rapportata a un salario medio giornaliero che negli anni Settanta raggiungeva a stento la somma di due lire ». Di qui anche le difficoltà di sviluppo del mercato editoriale e le ristrettezze finanziarie di quasi tutti i fogli in Valerio CASTRONOVO, *La stampa italiana dall'unità al fascismo*, Bari, Laterza, 1995, (3a ediz.) p. 62.

7 Avant d'écrire dans le quotidien de son mari, la narratrice, qui s'appelait encore Maria Torriani, faisait l'assaut d'autres titres. Il nous reste une trace écrite d'une épître en vers qu'elle adressa au directeur d'une revue pour les familles, « Il Passatempo. Letture mensile per le famiglie », I, 10, oct. 1869, pour le convaincre d'accepter sa collaboration. Voir cette épître dans notre article *Bon goût, bon sens, un traité de savoir-vivre au XIXe siècle, la « Gente per bene » de la Marchesa Colombi*, dans ce même numéro.

8 Le « Giornale napoletano della domenica » eut une vie éphémère, puisqu'elle ne se prolongea pas au-delà de l'année de parution. Il avait été fondé par F. FIORENTINO, se voulait « scientifico, artistico, critico, letterario » et comportait les signatures, entre autres, de V. IMBRIANI et de G. PITRÉ. Voir A. BRIGANTI, *I periodici letterari dell'800*, *cit.*, p. 100.

associée car les dernières lignes de son article constituent un hommage de nature clairement publicitaire au périodique⁹. Mais cette « chute », sans doute obligée, est précédée d'un développement d'un grand intérêt. La narratrice s'y montre sensible à un phénomène qu'elle juge préoccupant, celui de la prolifération des titres, de leur médiocre qualité et de leur rapide disparition. Dès 1872 elle évoquait les « mille periodici che nascono in Italia come i funghi e muoiono come le mosche »¹⁰. La responsabilité de cet état est dû, selon elle, au recrutement de collaborateurs médiocres. « In quest'opera di fine e di principio d'anno, non c'è scrittore o scrittorello, che non vegga piovere nel suo studio una quantità stupefacente d'annunci di giornali nuovi, accompagnati da una preghiera, da un invito o da un'intimazione di collaborarci »¹¹. Les initiatives de presse sont nombreuses mais elles sont rapidement vouées à l'échec : « Ed esce il primo, e qualche volta il secondo numero ; ma il pubblico, che non trova fra quei redattori nessuno dei nomi coi quali ha imparato a fare a fidanza, non arrischia l'abbonamento ; e l'Italia arrischia di perdere dopo pochi numeri il periodico, *di cui aveva altamente sentito il bisogno*¹² ». Le cœur de la réflexion de la narratrice s'appuie sur ce constat réaliste : si l'on veut des collaborateurs de qualité, il faut les rétribuer convenablement, de la même façon que l'on paie médecins, avocats ou instituteurs : « Sono i Don Chisciotte della letteratura i quali ammettono che i medici, gli avvocati, i maestri si facciano pagare le loro oneste fatiche per guarire gli infermi, per proteggere gli orfani e le vedove, per ispezzare il pane della scienza ; ma se uno scrittore domanda d'essere pagato un tanto per articolo, colonna o linea... orrore ! ». La Marchesa Colombi dénonce un amateurisme néfaste pour tous, public et entrepreneurs. : « E' una specie di lotta, o meglio una caccia, che ogni anno ricomincia, tra chi vuol fondare un giornale e chi deve contribuire al buon esito di esso ; una strana caccia, dove chi ha più probabilità di rimaner morto o ferito è il cacciatore »¹³. Éloquente métaphore au terme de ce « papier » à la satire parfois un peu facile et au plaidoyer *pro domo* manifeste, mais qui transmet une idée forte : celle de

9 « E' dunque una prova di coraggio, ed una guarentiglia di forza soltanto il tentare l'impresa, e di questo il pubblico tien conto al giornale di Napoli, che si fa innanzi senza fanfare, ma serio e tranquillo come un cacciatore, che sa d'avere buone munizioni, occhio preciso e mano sicura ». LA MARCHESA COLOMBI, *I giornali nuovi* in « Giornale napoletano della domenica », I, 1, 29 gennaio 1882, p. 3.

10 Maria Antonietta TORRIANI, *Storia di una viola*, « Giornale delle donne », IV, 2, 1872, p. 32.

11 LA MARCHESA COLOMBI, « I giornali nuovi », cit., p. 3.

12 *Ibid.*, p. 3.

13 *Ibid.*, p. 3.

l'exigence du **professionnalisme** qui garantisse le statut financier des journalistes, condition indispensable à la qualité de la presse.

Avec le récit que nous présentons aujourd'hui, la vision du milieu de la presse s'approfondit avec l'étude d'un « cas » humain, celui d'un journaliste littéraire, qui ne réussit pas à faire carrière malgré ses dons. Dans une trajectoire « zoliennne », on le verra s'enfoncer peu à peu dans l'échec, jusqu'à la mort. L'enquête se déplace ainsi sur un individu mais celui-ci semble représentatif d'une catégorie d'intellectuels, contraints à se soumettre aux exigences de l'entreprise.

L'emploi de titres proverbiaux est fréquent chez la narratrice et il correspond en général à une orientation édifiante du récit¹⁴. L'intention morale est assumée ici aussi, comme nous le verrons, mais elle ne domine pas, ainsi que l'annoncent les premières lignes : « *L'intitolo con un proverbio, ma è una biografia* »¹⁵. En effet l'histoire du héros ne saurait se résumer à un simple exercice déficient de la volonté. Comme malgré elle - dirait-on - car le récit est ouvert et peut recevoir plusieurs clés interprétatives, la narratrice s'applique à suivre les vicissitudes de la vie d'un « raté », à tenter d'en exposer, sinon d'en analyser, la complexité.

En cette année 1883 où la Marchesa Colombi vient de réunir en volume ses nouvelles qui se ressentent le plus de l'expérience « vériste »¹⁶, il était logique que l'arrière-plan social soit présent dans ce texte. Le jeune Nicola Sbarro est un des représentants de ce prolétariat intellectuel qui tente, avec difficulté, sa voie dans le secteur journalistique. Issu d'un milieu pauvre, il est manifestement diplômé, cultivé et même « surqualifié », comme on pourrait le dire avec un terme moderne. Capable de soutenir des discussions littéraires de haut niveau, doué d'intelligence et de culture, épris de perfection et capable d'en remontrer à bien des écrivains reconnus, il ne se voit offrir qu'un modeste emploi de correcteur d'épreuves, tant l'embauche semble difficile en cette année 1868 où débute le récit : « *Si cominciò a conoscerlo qui nel sessantotto.*

14 Ainsi note-t-on les titres suivants dans sa production : *Chi prima non pensa in ultimo sospira in Racconti di Natale*, Milano, Carrara, 1878, récit des regrets tardifs de celui qui a dissipé sa vie loin des joies de la famille ; ou encore *Chi lascia la via vecchia per la nuova* in « *Rivista minima* » puis in *La cartella n° 4*, Cesena, Gargano, 1880, l'histoire d'une jeune fille qui accepte imprudemment un emploi de télégraphiste au lieu de se marier. *Non desiderare la roba d'altri* in *Giornate piovere*, Milano, Hoepli, 1883, flétrit l'appropriation indue de la propriété d'autrui. On pourrait citer bien d'autres titres de ce genre qui témoignent, il faut bien le dire, de l'inspiration la plus conservatrice de l'auteur.

15 LA MARCHESA COLOMBI, *Tra il dire e il fare*, cit., p. 4.

16 Voir notre communication, *L'esperienza verista nell'opera della Marchesa Colombi*, tenue au colloque *Women and Writing in Nineteenth-Century Italy*, 21-22 February 1997, Reading University et dont l'impression est imminente.

Percorreva allora quella *via crucis*, - il cui itinerario è tanto noto ai poveri giovani che cercano impiego, - di porta in porta, d'ufficio in ufficio (...) Parecchi editori e direttori di giornali avrebbero voluto impiegarlo, persuasi di fare un buon acquisto. Ma i posti sono rari, appena ce n'è uno vacante, una folla d'aspiranti se lo contendono (...). Finalmente un editore che aveva un grande stabilimento, gli propose un posto di correttore »¹⁷. Le jeune homme est donc, initialement, la victime d'une situation défavorable de l'emploi, qui l'amène à devoir accepter une tâche subalterne, sans rapport avec ses aptitudes.

Mais la narratrice ne va pas s'en tenir aux seules explications sociales. Le souvenir du personnage « réel » - puisque le récit se présente comme relatant un fait authentique avec un personnage ayant vraiment existé - joint à une grande honnêteté intellectuelle, vont l'amener à écarter toute simplification excessive. Le récit de cette faillite d'une vie fait apparaître en effet plusieurs éléments d'explications entre lesquels elle ne tranche pas, nous semble-t-il.

Sbarro ne saurait être considéré comme une pure victime de l'ordre social. Il lui arrive de se trouver dans des situations favorables, de rencontrer des appuis. A l'inverse de ce qui se produit pour les héros des récits « véristes » de la *marchesa*, il n'a pas à lutter contre des forces perpétuellement hostiles. Il trouve sur sa route des cœurs généreux, même parmi les riches ! On lui propose un jour un travail à la hauteur de ses mérites : une nouvelle, puis un article. Mais après divers atermoiements, la nouvelle ne voit pas le jour. Quant à l'article, il est décevant : « un articolo di cento righe, o poco più, comune, scritto senza cura, ‘perché gli erano mancati il tempo e la pace necessari all'artista per lavorar bene»¹⁸. Au lieu qu'il admette la vérité, il lui faut encore trouver un bouc émissaire : la responsabilité de cet échec, en revient selon lui à un milieu qui ne respecte pas le travail de l'artiste : « Una novella non si improvvisa in otto giorni, ci vuole studio, tempo, libertà di spirito. Non lo capiscono. Non sanno procurarmi il mezzo di cambiar situazione »¹⁹.

Le cas semble alors clair : Sbarro serait un velléitaire, incapable de passer du plan des idées à celui de leur réalisation concrète. Pis encore, il serait inconscient de ce problème personnel et ferait porter sur les autres la responsabilité des échecs qui n'incomberaient qu'à lui-même. C'est ce que semble clairement montrer l'épisode des leçons particulières qu'un

17 LA MARCHESA COLOMBI, *cit.*, p. 4.

18 *Ibid.*, p. 4.

19 *Ibid.*, p. 4.

ami généreux lui procure. Enseignant compétent et assidu au début, il finit pas délaisser ses élèves et s'emporter contre « quei ricchi indiscreti che volevano imporgli un orario, che lo tiranneggiavano »²⁰. L'argument « de classe » serait alors un pauvre masque de son absence de volonté.

Mais à travers la structure même de ce récit, qui déroule l'un après l'autre les renoncements du héros, ses dérobades ou ses abandons, une vue plus complexe de cette personnalité est proposée. Sans en prononcer le nom, la narratrice montre en acte un véritable comportement d'échec, suggère l'idée d'une névrose de l'individu enfermé dans une conduite répétitive et sans issue. Particulièrement significatif est le dernier épisode qu'elle relate. Sbarro bénéficie plusieurs soirées de suite d'un billet gratuit pour l'opéra. De ce fin amateur d'art, on attend avec impatience la critique, mais il ne puisera jamais en lui l'énergie suffisante pour se rendre au théâtre. Un obstacle inconnu se dresse entre son projet et sa volonté.

- *Viene all'opera Sbarro, gli domandò.*
- *Vorrei...rispose Sbarro esitando. E' la mia intenzione ; ma non so...*
- (...) *E neppure quella sera, né mai ebbe la forza di fare quel passo che pure desiderava tanto »*²¹.

C'est donc l'impossibilité d'un passage à l'acte qui se lit entre les lignes, l'incapacité de réaliser un désir chez cet être habité par un fort idéal du moi, mais aigri par sa situation subalterne, paralysé par ses échecs successifs. La narratrice s'efforce de mesurer les répercussions d'une situation sociale chez un individu. Les exemples de mauvaise foi de son héros, ses accusations injustes contre un milieu qui lui est plutôt favorable, sont exposés comme autant d'indices dont elle ne semble pas posséder la clé. Mais la situation sociale n'est pas la seule à expliquer le fonctionnement de l'individu. Certes, elle est placée en amont de l'expérience humaine et garde un certain poids, mais elle se combine avec des forces plus obscures du psychisme humain où entrent en jeu les mystères de l'histoire individuelle.

La fin de Sbarro est prévisible et ne peut qu'être décadence physique et morale. Privé de ressources, il habite maintenant un galetas, se nourrit exclusivement de pain. Dans son milieu familial et amical on tente encore de l'aider mais il refuse avec hauteur toute espèce de secours, ne voulant devoir sa survie qu'à lui-même, à son « génie », méconnu de tous.

20 *Ibid.*, p. 4.

21 *Ibid.*, p. 4.

« Non ho trovato chi sapesse cavar partito da quel po' d'ingegno che avevo... E morì lanciando quel rimprovero agli amici, a tutti ; mentre tante volte gli avevano offerta l'occasione di farsi strada, ed egli stesso l'aveva respinta per la sua fatale inettitudine al *fare* »²². Jusqu'au bout l'individu est fidèle à l'image idéale, narcissique, de lui-même, celle d'un être supérieur au milieu qui l'entoure mais incompris de lui.

On ne peut s'empêcher alors de songer que cet « inadapté » à l'action, ce mégalomane impuissant, entre bien dans la typologie de l'« anti-héros » que Svevo représentera quelques années plus tard sous les traits d'Alfonso Nitti de *Una vita* et dont la postérité sera nombreuse²³. Sbarro anticipe des traits qui seront ceux de l'« inetto » svévien, dont un article récent résume bien des caractéristiques communes avec celle du malheureux journaliste : même « compulsion de répétition », même « mauvaise foi », même processus de « rationalisation », c'est-à-dire de « justification consciente d'une conduite inspirée par des motivations inconscientes »²⁴.

Il n'est pas dans la vision du monde de la Marchesa Colombi, ouverte, mais très imprégnée de sagesse bourgeoise, d'entrer plus à fond dans l'analyse de l'échec. Il n'est pas dans sa culture de déléguer la narration à son personnage permettant ainsi l'émergence capitale et novatrice de l'**introspection**. Hormis quelques rares intrusions du discours indirect libre, le récit est toujours **tenu** par une instance narrative unique qui, tout en intercalant les dires du personnage, expose les faits, les ordonne, les juge parfois.

Mais ce récit vaut pour la sensibilité qu'il manifeste à l'égard du personnage de l'intellectuel décalé, mal à l'aise dans le monde de la rentabilité . Il vaut aussi pour sa perception des éléments non conscients qui agitent l'individu, et témoigne donc d'un climat d'inquiétude, de fin des certitudes sur une explication rationnelle de la réalité.

Dans ce cas d'inaptitude à l'action, de faillite existentielle, plusieurs pistes de réflexion ont donc été offertes au lecteur.

La piste morale, tout d'abord. Bien que victime d'un système qui l'a marginalisé, le héros n'a pas su faire preuve d'une volonté et d'une capacité d'adaptation suffisantes. La narratrice ne cache pas que Sbarro a eu le tort de ne pas saisir les chances lorsqu'elles se présentaient, de

22 *Ibid.*, p. 5.

23 On sait que la rédaction de *Una vita* remonte à 1888 et que le titre en était à l'origine *Un inetto*.

24 Denis FERRARIS, *Le crépuscule des passions. Etude de « Una vita » d'Italo Svevo*, « Chroniques italiennes », n. 16, 1988, p. 15, 16, 56.

n'avoir pas su reconnaître les bienfaiteurs sur sa route. « Volere è potere » était le titre significatif des biographies italiennes exemplaires²⁵. Ce premier principe du « self-helpisme » est sous-jacent au récit²⁶. Le deuxième principe, qui pourra connaître dans l'idéologie bourgeoise des dérives tout à fait réactionnaires, est celui de l'acceptation par l'individu de sa place dans la société : Sbarro aurait dû s'acquitter du rôle, même modeste, qui lui avait été dévolu²⁷.

Mais d'autres vérités s'imposent à la Marchesa Colombi, comme malgré elle, nous l'avons dit, quand elle évoque la figure de ce malheureux personnage. Celle d'une belle intelligence supérieure au milieu qui l'entoure, contraint à laisser la place à des esprits qui ne le valent pas. Celle d'une fierté indéfectible, jusqu'à la mort, qui l'amène à refuser toute compromission et tout secours. Il y a de l'hommage ému dans ce qui n'aurait pu être qu'un simple récit d'édification ou de commisération. « La figuruccia mingherlina ed il volto altero di Nicola Sbarro »²⁸ émergent de la mémoire de l'auteur, quinze ans après ses propres débuts dans la carrière journalistique, avec une grande netteté. C'est l'image, non d'un « raté » velléitaire qui ressort finalement de ce texte, mais d'un étrange inadapté à l'existence. La dernière piste, suggérée, embryonnaire, est celle de l'interrogation devant les forces à l'œuvre dans la psychologie profonde de l'individu.

En 1883, ce témoignage qui se dégage des simplifications naturalistes a donc son intérêt. L'écrivain « mineur » qu'est la Marchesa Colombi a eu le mérite de ressentir les troubles et les interrogations d'une nouvelle époque. Elle n'en a pas tenté vraiment l'analyse, mais a contribué à en dresser le constat. La figure de l'anti-héros peuplera bientôt d'autres récits et suggèrera bien d'autres analyses aux écrivains italiens - et européens - de cette fin de siècle.

Emmanuelle GENEVOIS

25 Michele LESSONA, *Volere è potere*, Firenze, Barbera, 1869.

26 Guido BAGLIONI, dans son étude fondamentale, *L'ideologia della borghesia industriale nell'Italia liberale*, Torino, Einaudi, 1974, rappelle les caractéristiques du self-help, élaboré à l'origine par l'anglais S. SMILES : « Infatti il motivo di fondo del suo "credo" assume che il successo nei diversi campi dell'attività umana, e specie di quella economico- produttiva è dovuto semplicemente alla buona volontà ed al duro lavoro, e che la società moderna mette a disposizione di tutti gli uomini i mezzi e le condizioni per percorrere positivamente la strada del successo economico del prestigio sociale » (p. 310).

27 L'idéologie « interclassiste » de la bourgeoisie italienne peu après l'unité a été magistralement analysée par S. LANARO, *Nazione e lavoro. Saggi sulla cultura borghese in Italia (1870-1925)*, Padova, Marsilio, 1979.

28 LA MARCHESA COLOMBI, *Tra il dire e il fare*, cit., p. 4.

LA MARCHESA COLOMBI, "TRA IL DIRE E IL FARE"...¹

L'intitolo con un proverbio, ma è una biografia.

Nel mondo giornalistico e letterario molti ricordano ancora la figuruccia mingherlina ed il volto altero di Nicola Sbarro. Credo che fosse veneto.

Si cominciò a conoscerlo qui nel sessantotto. Percorreva allora quella *via crucis*, - il cui itinerario è tanto noto ai poveri giovani che cercano impiego, - di porta in porta, d'ufficio in ufficio, ripetendo dovunque, e sempre con un po' meno di fede : « Ci sarebbe un lavoro, un'occupazione qualsiasi per me ?

Sbarro faceva quella domanda colla testa alta e le ciglia aggrottate. Di quanto avesse fatto fin allora, non parlava, ed al compenso non alludeva nemmeno. Ma entrava facilmente in discorso, e più facilmente in discussione su argomenti letterari e scientifici ; e li trattava con dottrina, con eleganza di parola, con originalità d'idee. Dovunque si presentava lasciava la convinzione che avesse molto ingegno e molta cultura.

Parecchi editori e direttori di giornali avrebbero voluto impiegarlo, persuasi di fare un buon acquisto. Ma i posti sono rari, appena ce n'è uno vacante, una folla d'aspiranti se lo contendono ; e, malgrado i suoi meriti evidenti, Sbarro non trovava da collocarsi.

Le ripulse però, se lo stancavano, non lo avvilivano di certo. Aumentavano anzi il suo orgoglio. Se qualcuno gli domandava : « E così, Sbarro, avete trovato impiego ? » rispondeva « Che ! Una massa d'ignoranti ; non sanno cavare partito dall'ingegno.

Finalmente un editore, che aveva un grande stabilimento, gli propose un posto di correttore.

1 « Il Pungolo della domenica », I, 10, aprile 1883, p. 4-5.

« Il Pungolo della domenica » « Giornale di amena letteratura » fut fondé par l'éditeur milanais Hoepli. Il se maintint jusqu'en 1885. A partir de 1886, il se fondit avec le « Convegno » pour constituer une revue unique « Conversazioni della domenica ». C'est quatre ans plus tard, dans cette dernière revue, que fut publiée la nouvelle *Ingenuità*, que nous commentons sur ce même numéro de « Chroniques ». Pour tous ces renseignements, cf. A.BRIGANTI, *I periodici letterari dell'800*, Milano, Angeli, 1990, p. 162.

- Pel momento non ho di meglio da offrirle, gli disse, ma capisco che questa non è occupazione per lei. Più tardi, alla prima occasione spero di poter collocarlo meglio, sia pel genere di lavoro, che per lo stipendio...

Sbarro accettò. Però cogli altri impiegati della casa si lagnava spesso. « Che quello di correttore non era un posto degno di lui ; che un editore intelligente avrebbe creato apposta un impiego per isfruttare la sua capacità. Egli s'era adattato a fare il correttore perché aveva bisogno di pane, ma era indignato dell'avarizia degli speculatori che non sapevano fargli una situazione adatta alle sue facoltà... »

Non si limitava a correggere gli errori di stampa ; faceva delle correzioni di lingua ; segnava in margine le parole impure, i barbarismi, con dei punti interrogativi che parevano cartelli di sfida ; e gli impiegati che lavoravano nella medesima stanza, l'udivano borbottare tratto tratto :

- Che grulli ! E questi si chiamano autori !

Quando gli portavano da correggere degli articoli da giornale, dei bozzetti, delle novelline, li pigliava con disprezzo, li scorreva fremendo, poi li buttava là dicendo :

- Che roba ! Mio Dio, che roba !

Appena due o tre uomini politici di prim'ordine, qualche letterato arditissimo e di gran fama, avevano il privilegio di fargli dire :

- Questo si chiama scrivere.

La critica però la faceva anche a quelli ; ed in realtà i suoi appunti erano sempre giusti, ed i suoi giudizi pure, sebbene soverchiamente severi nell'espressione. La sua notorietà era andata sempre crescendo nello stabilimento dove si parlava molto delle sue perpetue indignazioni, e della sua bella mente.

- Ieri Sbarro ha discusso, su questo punto e su quest'altro, un articolo della *Nuova Antologia*.

- Avete udito come Sbarro parlava del verismo dei poeti greci ? Potrebbe tenere una conferenza interessantissima su quell'argomento... Ha ragione di lagnarsi che non gli si faccia una situazione migliore...

Un giorno, dopo aver inveito contro « i nostri scrittorelli di romanzi », Sbarro s'infervò a dire come avrebbe inteso lui il romanzo. Era il tempo della guerra del 1870. Egli raccontò sommariamente un'azione che aveva ideata, di cui erano attori Francesi e Tedeschi, in cui amori e odi cozzavano, l'amor della patria era in lotta col sentimento della carità umana ; ed accennò vagamente a stupendi effetti drammatici, che si potevano cavare da quel contrasto.

Un giovane critico, col quale Sbarro aveva fatto quel discorso, rimase affascinato dalla vastità della tela, dalla lucidità dell'intreccio, dall'originalità di certe idee e di certi tipi, e dal modo vivo, sicuro, elegante, con cui Sbarro aveva esposto l'argomento.

- Se potesse farsi conoscere, diceva, è certo che farebbe una splendida carriera...

Ed indusse l'editore a dargli l'incarico di scrivere una novella breve per uno de' suoi giornali letterari, persuaso che, fin dal primo lavoro, si sarebbe rivelato romanziere di prim'ordine.

Sbarro accettò l'incarico con sussiego, come se lo avesse aspettato da un pezzo, e gli fosse rigorosamente dovuto. Discusse le dimensioni del lavoro, il tempo che gli accordava, e soprattutto reclamò la più assoluta libertà nell'argomento da trattare, come uomo che se ne intendesse molto. « Non voleva assoggettarsi a nessuna scuola, voleva esser lui stesso, ad affermare alla prima le sue idee e la sua individualità. Per lui era un fatto compiuto. Si trattava soltanto di mettere il lavoro sulla carta ; del resto l'aveva già fatto nella sua mente. Non gli occorreva che un po' di tempo... »

Cominciò a comparire più tardi allo studio, e ad adarsene più presto ; e le stampe non avevano più note in margine, né punti interrogativi ; gli autori si lagnavano che erano anche un po' trascurate. Ma Sbarro rispondeva tutto impensierito :

- Come volete ch'io faccia ? Sapete pure che il direttore aspetta la mia novella. Non si può fare il correttore e il letterato ; non sono di quelli che buttano giù le parole come vengono ; lavoro con sentimento d'arte...

Ed i colleghi, che aspettavano molto da lui, gli furono indulgenti una settimana, due, un mese... Ma quando gli domandavano a che punto fosse il lavoro, rispondeva invariabilmente :

- Come fare ? Mi manca il tempo.

Fini per domandare otto giorni di congedo. Aveva assolutamente bisogno di raccogliersi e di lavorare senza interruzione. Ma dopo otto giorni ricomparve più sdegnoso, più impazientito che mai, borbottando :

- Ci vuole l'agiatezza per iscrivere con coscienza. Otto giorni ! Fissano il tempo all'opera dell'intelligenza come al lavoro manuale. Otto giorni a me per una novella, ed otto al ciabattino per un paio di scarpe. Ed il compenso è lo stesso. Che ! non mette conto di imprendere dei lavori seri per questa gente. Dacché ci sono gli scrittorelli che s'accontentano di essere trattati a questo modo, è inutile cercar altro. Io non sono di quello stampo. Una novella non si improvvisa in otto giorni, ci vuole studio, tempo, libertà di spirito. Non lo capiscono. Non sanno procurami il mezzo di cambiar situazione ; pazienza ; sarò sempre un correttore ; ma non avrò il rimorso d'aver scritto delle cose mediocri...

Allora il giornalista, che aveva preso a proteggerlo, e che aveva assolutamente fede in lui, lo pregò di fargli un articolo sul Natale. « Un articolo è meno importante, richiede meno studio. Era la fine di novembre. C'era tempo di farlo con comodo... »

Sbarro ne convenne, dicendo però « che ci si sarebbe messo subito, perché non voleva scrivere le solite chiacchierate dei giornali : auguri, doni, pranzi di famiglia, intenerimenti convenzionali... ». Anche su quell'argomento tanto vecchio, aveva un disegno d'articolo tutto suo, originale, che, appena accennato, confermò la fiducia del giornalista nell'ingegno del suo protetto.

Ma questi ripeté la scena di prima. Trascurò l'ufficio, corresse male le stampe, borbottò un mese intero senza far nulla, e finalmente comparve un articololetto di cento righe, o poco più, comune, scritto senza cura « perché gli erano mancati il tempo e la pace necessari all'artista per lavorar bene. »

Anche il suo amico finì per iscoraggiarsi. Capì che in quell'uomo dotato di tante facoltà, mancava assolutamente quella di *fare*. Sapeva pensare, ideare, creare, ma non sapeva fare.

E tuttavia non sapeva rassegnarsi a vederlo vivere miserabilmente con quel poco salario da correttore. Un uomo di quel valore ! Era un'ingiustizia. Ne parlò cogli amici, fece condividere agli altri la sua stima per Sbarro, e riuscì a procurargli una lezione d'italiano presso una famiglia inglese, che lo pagava, per occuparlo un'ora, più che non lo pagasse l'editore per il suo lavoro di tutto il giorno.

Sbarro si mostrò contento. Trovò persino delle parole riconoscenti per il giornalista ; gli diceva :

- Lei è il solo che mi comprende. In realtà, che cosa mi manca ? D'avere la mente libera dai meschini pensieri d'interesse. Ora che, tra la lezione e l'impiego, avrà un guadagno sufficiente pe' miei bisogni, potrò occuparli con calma, con serenità di qualche lavoro letterario, nelle ore della sera...

E fin dalle prime lezioni mostrò d'avere attitudini speciali per l'insegnamento e rese contentissimi quei signori, i quali furono certi di fare, con quel maestro rapidi progressi.

Ma dopo cinque o sei giorni Sbarro cominciò a tardare, a mutar l'ora, a mancare mandando un biglietto di scusa, a lagnarsi di « quei ricchi indiscreti che volevano imporgli un orario, che gli contavano i minuti, che lo tiranneggiavano. Egli non era nato per quelle schiavitù, ecc. ecc... »

Prima che finisse il mese aveva stancato se stesso e gli allievi, e rinunciato « a quel lavoro da schiavo ».

Andava il mattino, sempre in ritardo, allo stabilimento, correggeva le bozze lentamente, sostenuto soltanto in quella lieve fatica, dal bisogno che aveva di sfogare il suo biasimo sistematico. Là inveiva contro gli scrittori, contro gli editori che li accettavano, contro gli stampatori ; era un modo di esalare il suo malcontento e di affermare la propria superiorità su tutta quella gente.

Ma far qualche cosa di suo non riuscì mai. Una volta, spinto dal bisogno, aveva tradotto un opuscolo di poche pagine dall'inglese, chissà con quale sforzo per lui, e con quanto scapito del suo lavoro di correttore. E quell'opera compiuta gli inspirava appunto un'ammirazione e una soddisfazione proporzionate allo sforzo che gli era costata. Avrebbe voluto che il mondo l'avesse conosciuto ad apprezzato come lui, e cercava con astuzia di avviare il discorso sulla letteratura inglese, che ha delle cosettine tanto complete e belle nella loro brevità, per poter dire : « Avrà udito parlare...Forse conoscerà... Sono io che ho tradotto quel lavoro... »

Fu la sola gloria ed il solo risultato che ottenne dalla sua bella e vasta intelligenza. Il giornalista che lo proteggeva, lo aveva paragonato con un'iperbole, al Dio della Bibbia.

- Se Sbarro potesse creare un *fiat*, diceva, le opere della sua mente stupirebbero il mondo.

Quell'inettitudine al *fare* Sbarro la portava in tutte le cose. Una volta s'era data al teatro Dal Verme, che allora si chiamava Ciniselli, un'opera nuova, che aveva ottenuto un buon successo. I giornali ne avevano fatto grandi elogi, il pubblico accorreva in folla ogni sera a sentirla.

Sbarro che amava l'arte e ne parlava volentieri con vedute originali, desiderò di sentire e giudicare la nuova opera, e domandò di profitte una sera del biglietto che l'impresa del teatro mandava sempre agli stampatori. Il suo protettore s'affrettò a farglielo avere per la sera stessa, e la mattina seguente dal correttore per sapere il suo giudizio.

Ma Sbarro non aveva avuto tempo d'assistere all'opera e si raccomandava perché gli dessero il biglietto un'altra volta. L'ottenne tre o quattro sere di seguito, con grande noia degli stampatori, ma non trovò mai l'energia d'andar a teatro.

Una sera il giornalista lo incontrò che vagava intorno al Ciniselli.

- Viene all'opera Sbarro ? gli domandò.

- Vorrei...rispose Sbarro esitando. E'la mia intenzione ; ma non so...Crede che con questo biglietto mi lascieranno entrare ?

- Ma senza dubbio. Del resto venga con me, l'accompagno io stesso.

- No, grazie. Dacché mi assicura che mi lascieranno entrare andrò da me, fra qualche momento...

E neppure quella sera, né mai ebbe la forza di fare quel passo che pure desiderava tanto.

Intanto si può figurarsi come vivesse col suo misero guadagno. Gli abiti gli si logoravano addosso e non aveva mezzi da farne di nuovi. Abitava in un bugigattolo, e

s'era ridotto a nutrirsi esclusivamente di pane. Si portava allo studio tre o quattro panini e li mangiava uno dopo l'altro, lentamente. Era una pietà. Si faceva magro ; soffriva di acuti dolori allo stomaco, ed era sempre più svogliato al lavoro.

Uno dei nostri ricchi benefici, uomo d'ingegno e di cuore, scrittore valente, il quale frequentava lo stabilimento per una sua pubblicazione, si prese a cuore il caso compassionevole di quella bella intelligenza inerte, e, con pensiero delicato e pio, che Dio lo benedica, mandò al correttore, con una lettera affettuosa, una somma raggardevole.

Ma Sbarro attinse nella sua perpetua indignazione argomento d'indignarsi dell'atto cortese come d'un affronto.

- Questi ricchi superbi, diceva, amano di umiliarci coi loro doni gratuiti, e non sono capaci di fare una situazione decorosa ad un uomo della mia capacità. Mi dia un impiego e lo accetterò, ma di elemosine non ne voglio.

E rimandò la somma.

Ma, quanto a dargli l'impiego, anche i più fiduciosi erano persuasi che non avrebbe giovato a nulla. A quell'ora poi, la sua salute era rovinata.

Dopo pochi altri mesi di quella vita miserabile, si ammalò del tutto, e non poté più andare all'ufficio. L'editore continuò a pagarlo ugualmente, ma il suo stato richiedeva delle spese relativamente gravi.

Un suo fratello maggiore, povero anch'esso, trovò modo di mandargli cinquanta lire. Gli amici, con pietosi inganni s'ingegnarono di fargli meno squallidi quei giorni di sofferenza. Ma non poterono guarirlo. I lunghi stenti avevano minato quella vita fragile e senza energia, e Sbarro si lasciava morire in pace, deplorando soltanto « che nessuno avesse saputo fargli una situazione nella quale le sue facoltà avessero potuto esplicarsi. Quella era la sola cosa che l'avrebbero salvato ; perché del resto egli non avrebbe mai accettato nulla da nessuno. »

Infatti quando fu per morire, disse al giornalista, che lo assisteva con cuore da amico :

- In quella cassetta ci sono cinquanta lire che m'aveva spedite mio fratello. Gliele rimandi ; non potevo accettarle. Avrei voluto guadagnarmelo io il denaro pei miei bisogni. Ma non ebbi fortuna. Non ho trovato chi sapesse cavar partito da quel po' d'ingegno che avevo...

E morì lanciando quel rimprovero agli amici, a tutti ; mentre tante volte gli avevano offerta l'occasione di farsi strada, ed egli stesso l'aveva respinta per la sua fatale inettitudine al *fare*.

LA MARCHESA COLOMBI

ETUDE DE INGENUITÀ DE LA MARCHESA COLOMBI¹

L'année 1887 est celle d'un nouveau départ professionnel pour la Marchesa Colombi après le silence total de l'année 1886 qui a vu le suicide de sa nièce et la séparation d'avec son mari E. Torelli-Viollier. Une lettre inédite, récemment retrouvée, a confirmé ce désir de reprise de l'activité littéraire chez la narratrice puisqu'elle on l'y voit discuter d'un contrat et annoncer une publication prochaine². La parution de la nouvelle *Ingenuità*, à côté d'autres textes, vient confirmer cet espoir.

Dans un article de 1882 sur les narratrices italiennes³, l'écrivain Raffaello Barbiera relaie l'opinion selon laquelle il n'existe pas beaucoup d'études sur la jeune fille dans la littérature contemporaine de l'Italie. Sauf exceptions, qu'il relève⁴, les écrivains n'accordent guère d'importance littéraire à un personnage qui n'a guère d'importance sociale : « E' un fatto che la fanciulla, la signorina è trattata come un 'non

1 « Le Conversazioni della domenica », II, 31, 31 juillet 1887, p. 242-244.

« Le conversazioni della domenica », « giornale di amene letture letterario-artistico illustrato », résulte de la fusion, en 1886, de « Il Pungolo della domenica » et de « Il Convegno ». Le directeur en était Leone FORTIS. Parmi ses collaborateurs il compta la CONTESSA LARA, Gemma FERRUGGIA, Giuseppe GIACOSA. Il suspendit ses publications en 1890. Pour tous ces renseignements voir A.BRIGANTI, *I periodici letterari dell'800*, Milano, Angeli, 1990, p. 162.

2 Emmanuelle GENEVOIS, *Une lettre inédite de la Marchesa Colombi (1886)*, « Chroniques italiennes », n. 53, 1998, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle.

3 Raffaello BARBIERA, *Le nostre scrittrici*, « Gazzetta letteraria », VI, 44, 4 novembre 1882.

4 « Nominai allora il Verga che ritrasse ne' suoi romanzi vari tipi di fanciulle ; nominai il Fogazzaro che in *Miranda* ne fa palpitar una ; Achille Torelli che scrisse una commedia, *Fanciulla*, e Paolo Ferrari che, nelle *Due Dame*, presenta due tipi di fanciulle opposti affatto... Ma non basta, mi fu soggiunto : la fanciulla in Italia non è studiata, ed è male », cit., p. 2.

valore'. Non è permesso nemmeno ch'ella in società abbia un'opinione. Una signorina che ne espone coraggiosamente qualcuna è già emancipata. Oh, quando sarà maritata o sarà matura...allora ! Ma ci vuole il marito e la maturazione »⁵. Trois ans plus tard, c'est au tour de Matilde Serao cette fois-ci de regretter que les écrivains-hommes ne sachent pas explorer l'âme de la jeune fille, (pas même Goncourt dans sa *Chérie*⁶) en raison de leur méconnaissance d'un être que la société, par ses exigences contradictoires, a rendu si impénétrable. Son *Romanzo della fanciulla*, écrit au plus près de ses souvenirs personnels, de la vie partagée dans des sociétés féminines, devrait combler cette lacune et offrir le portrait « choral » de cet être mystérieux⁷.

La nouvelle de la Marchesa Colombi, que nous présentons aujourd'hui, s'inscrit donc dans une problématique intéressante : celle d'une interrogation nouvelle, guidée par le souci de se dégager des mythes, d'explorer, dans un pays au profil « jeune », ainsi que le fait remarquer M. De Giorgio⁸, un être dont la fonction sociale est en pleine transformation, à cette époque d'instruction obligatoire et d'entrée dans le travail salarié. Cette interrogation, elle l'a déjà menée pour son compte quelques années plus tôt dans plusieurs nouvelles et surtout dans son roman *Un matrimonio in provincia*⁹. La société provinciale et patriarcale oppressante qu'elle y décrivait tendait à montrer justement cette « non valeur » intériorisées par ses jeunes héroïnes. La Denza du roman, surtout, mettait tous ses espoirs dans le mariage et était contrainte à se

5 R. BARBIERA, *cit.*, p. 2.

6 Matilde SERAO, *Il romanzo della fanciulla*, prefazione (1885) ; édition consultée, a cura di Francesco BRUNI, Napoli, Liguori, 1985 : « Voi avrete letto *Chérie* di Goncourt, romanzo e prefazione : la prefazione è ambiziosa, il romanzo è povero (...) Goncourt non ha potuto studiare la fanciulla nel vivo » (p. 3).

7 « Ho fatto delle novelle coralì, ove il movimento viene tutto dalla massa, ove l'anima è nella moltitudine : e non me ne pento. Invece di fabbricare una fanciulla, ho rievocato tutte le compagne della mia faciullezza : invece di costruire un'eroïna, ho rivissuto con le mie amiche del tempo lontano », M. SERAO, *op. cit.*, p. 5-6.

8 « Negli anni immediatamente successivi all'Unità, l'Italia è un paese a "struttura giovane". Nel 1881 le donne che appartengono alle classi di età fra i 5 e i 24 anni costituiscono il 43 % dell'intera popolazione femminile ; nel 1911 sono il 47 % ». Michela DE GIORGIO, *Le Italiane dall'Unità a oggi*, Bari Laterza, 1992, p. 39.

9 Proches par la thématique de son roman le plus réussi, *Un matrimonio in provincia* Milano, Galli, 1885, sont en effet les deux nouvelles, *Una vocazione*, « Nuova Antologia », vol. XIV, serie II, 15 mars 1884 et *Racconto alla vecchia maniera*, « La Domenica letteraria », IV, 8, 22 février 1885. La première est particulièrement intéressante car elle permet de clarifier la substance traumatique de la situation réelle de la narratrice lors du remariage de sa mère en mettant en lumière le thème sexuel qui sera passé sous silence dans le roman.

replier sur une union de raison lui donnant enfin une existence, hors de sa cellule familiale d'origine, en écartant le spectre du célibat.

Ingenuità réélabore des thèmes très présents dans les œuvres de ces années-là mais en les nuançant et en les complétant. On pourrait même dire qu'avec cette nouvelle, un cycle narratif se conclut.

Dans ce récit, la constellation familiale est assez semblable à celle qui prévaut dans le *Matrimonio* (comme dans un très grand nombre de récits de la narratrice) : des enfants (ici trois filles), un père, mais pas de mère : une situation autobiographique traumatisante qui n'en finit pas de peser sur l'auteur¹⁰. Mêmes occupations pour les filles, même écoulement interminable du temps dans le quartier d'une ville non précisée, sans doute Novare¹¹. L'»extérieur» est figuré ici par un balcon où les jeunes personnes s'installent pour coudre : les deux sœurs du roman n'avaient même pas cet exutoire dans leur maison de ville¹². Même importance des regards dans ces vies féminines immobiles : ils sont la grande ressource de ces existences entravées, constituent l'essentiel de l'échange, souvent illusoire, quand ils ne se substituent pas totalement, comme dans le *Matrimonio*, à la réalité.

Dans ces existences « en attente », la demande en mariage constitue l'événement principal, mais celle-ci n'entraînera pas l'effet escompté : le pharmacien de la maison d'en face s'avise de faire une demande en mariage « globale » en sollicitant auprès du père la main d'« une de ses filles », ce qui horrifie les intéressées qui la repoussent : « Quella

10 On sait en effet que la narratrice, née en 1840, perdit très jeune son père. Sa mère se remaria en 1847 avec l'ultra-sexagénaire Martino Moschini dont elle eut un garçon, né la même année. Pour tous ces renseignements, voir M. T. COMETTO, *La Marchesa Colombi, la prima giornalista del "Corriere della sera"*, Torino, Blu editoriale, 1996, p. 14. Innombrables sont les récits autobiographiques, ou de fiction qui reprennent en l'élaborant de façon diverse, ce matériau autobiographique. Parmi d'autres exemples, citons, dans la première catégorie, les récits de *Dal vero*, Milano, Hoepli, 1884 : *Nella sorte più serena di sé stesso il vizio è pena, Le messager d'amour, Il beato Pacifico ; I ragazzi di una volta e i ragazzi d'adesso*, Milano, Galli, 1887 ou 1888. Dans la deuxième, *Una vocazione*, cit. et *Un matrimonio in provincia*, cit..

11 « Abitavamo, io e la mia famiglia sull'angolo di una piazzetta dei dintorni del Duomo, in uno di quei quartieri che ora sono demoliti e rifatti e non ne rimane più neppur la memoria », *Ingenuità*, cit., p. 242. Le « duomo » de Novare et sa fameuse coupole, due à A. Antonelli, sont très présents dans les récits de la narratrice et ce récit a une saveur autobiographique.

12 « Non c'era un giardino, né un cortile, né un balcone per uscire, respirare all'aperto » MARCHESA COLOMBI, *Un matrimonio in provincia*, cit., p. 17. Le balcon a un rôle crucial pour la communication avec l'extérieur, comme le souligne ce passage autobiographique rapporté dans une lettre autographe de celle qui signait à l'époque « Antonietta » : « E' sempre meglio dirmi che passerai da mio balcone, e poi non passare, che mettermi al pericolo di vederti quando non me lo aspetto » in *Note in margine ad alcune lettere inedite della Marchesa Colombi a cura di E. PIEROBON*, « Studi d'italianistica nell'Africa austral », vol. 10, n. 2, 1997, p. 27.

domanda generica, indeterminata, che implicava una perfetta indifferenza per le nostre piccole attrattive individuali, ci aveva talmente offese, io e le mie sorelle, che, dopo averlo rifiutato all'unanimità, com'era naturale, lo avevamo preso in grande antipatia »¹³. La narratrice pousse jusqu'à l'absurde la démarche matrimoniale courante de son temps : la recherche d'un assortiment d'intérêts où l'inclination passe au second plan. Le pharmacien ne fait montre d'aucune préférence dans ce « lot » indistinct de jeunes filles qui pourraient « faire l'affaire ». Mais on notera le refus des intéressées. En cela cette nouvelle s'écarte déjà de certains schémas plus traditionnels. Les sœurs ont une revanche à prendre.

La revanche s'incarnera dans une nouvelle figure : celle d'un jeune commis de pharmacie assez avantageux, mais chauve, ce qui lui vaut de subir immédiatement un processus d'idéalisation de la part d'une des trois sœurs, la voix narrative du récit. Si le prétendant de Denza était gros comme un éléphant (mais elle déclarait bien vite « avoir toujours détesté les maigres »¹⁴), celui-ci a donc une calvitie précoce « che gli faceva una fronte smisurata, e gli dava l'aria di un pensatore o di un poeta »¹⁵. La frustration, qu'elle provienne de l'excès ou de l'insuffisance, est toujours présente, car le réel est têtu, mais l'auto-illusion juvénile est puissante et vient immédiatement combler les déficiences de la réalité¹⁶. Dans un détail burlesque, bien dans la veine comique de l'écrivaine, il est dit que l'héroïne, séduite par la rondeur polie de ce crâne chauve la transfère dans ses ouvrages de demoiselle : « e disegnavo a penna, piuttosto benino, le tre palle medicee sulla mia carta da lettere, e le ricamavo in angolo alle pezzuole, con una intenzione, che se fosse stata nota fuori della nostra cerchia di ragazze, avrebbe potuto diventare compromettente »¹⁷.

L'action est infime dans ce récit, comme elle l'est dans le *Matrimonio* et dans la plate existence de ces jeunes filles à marier, prises entre la « semaine de cuisine » et les travaux d'aiguille. Le manège des regards s'intensifie entre la maison et le magasin. La proposition matrimoniale, particularisée cette fois-ci, ne se fait pas attendre. Las ! La lettre envoyée

13 LA MARCHESA COLOMBI, *Ingenuità*, cit., p. 242.

14 « In istrada guardavo con attenzione tutti gli uomini un po' grossi, e mi pareva d'aver sempre abborrito i magri », LA MARCHESA COLOMBI, *Un matrimonio in provincia*, édition consultée, Novara Interlinea, 1993, p. 38.

15 LA MARCHESA COLOMBI, *Ingenuità*, cit., p. 242.

16 Ermenegilda PIEROBON, dans sa lecture récente du roman, souligne bien la découverte stupéfaite de la réalité par la protagoniste : « una realtà deformata e distorta, caratterizzata dall'«enormità», cioè dall'anormalità», in *L'«enormità del reale» : una lettura di Un matrimonio in provincia della Marchesa Colombi*, « Forum Italicum », vol. 30, n. 2, Fall 1996, p. 302.

17 LA MARCHESA COLOMBI, *Ingenuità*, cit., p. 243.

ne correspond nullement aux espérances romanesques de la jeune fille et permet au contraire de mesurer l'abîme qui sépare la réalité de l'idéal : « Come aveva mentito quella fronte calva ! Il mio uomo d'ingeno, il mio pensatore, non aveva mai pensato di certo alla grammatica né alla letteratura »¹⁸. A la grande colère de l'amoureux cette lettre et sa demande trop disgracieuse sont repoussées et le fallacieux « penseur » repartira bredouille pour Magenta.

L'intérêt de ce texte réside, d'une part, dans une exploration sans préjugés de la psychologie des jeunes filles. L'auteur s'écarte de l'idée qui fait des jeunes personnes des *ingénues*. Non qu'elle leur prête, comme Colette quelque vingt ans plus tard, je ne sais quelles pensées « libertines » : le Paris de 1909 n'est pas la province piémontaise du siècle dernier ! Elle les dote d'un sentiment instinctif de l'amour et de ses corollaires : le désir ainsi que la faculté de plaire. L'*ingénue* improbable des comédies est un mythe inventé par les hommes. Oui, la jeune fille déjoue les surveillances : l'instinct, la nature humaine sont les plus forts. Cette vérité ancienne, si bien illustrée par Shakespeare ou Molière, est réactualisée dans le récit : comme l'Agnès de *L'école des femmes*, la jeune personne installée à broder au balcon sous le regard sévère de la duègne ne perd pas un seul des regards du commis : » Io stando seduta al balcone, intenta a ricamare sotto lo sguardo severo della nonna, vedovo benissimo, colla coda dell'occhio dove si rivolgevano e dove si fissavano di più le lunghe occhiate del biondino »¹⁹. Oui, la jeune fille est coquette et le sentiment de la coquetterie est différent de celui de l'amour. Il peut amener à pratiquer le jeu « immoral » de la séduction, réprouvé par les hommes, sauf lorsqu'il s'exerce à leur avantage. Par la bouche de son héroïne la narratrice fustige ainsi une certaine hypocrisie masculine, l'exercice d'une double morale, qui tolère les écarts des hommes et non ceux des femmes, quand il ne s'agit pas de leurs épouses : « era quella che gli uomini hanno chiamato civetteria, che biasimano severamente in teoria e nelle loro legittime spose, ma ricercano e incoraggiano nelle altre, come una carezza alla loro vanità »²⁰. Fortes paroles pour l'époque. Oui, la jeune « *ingénue* » peut être double, rusée : elle voit sans regarder, elle est regardée sans voir, et ce phénomène touche toute la confrérie féminine, solidaire dans la dissimulation : « Le mie sorelle invece, due giovinette, due *ingenue*, videro e capirono tutto ; ma neppur loro si

18 *Ibid.*, p. 244.

19 *Ibid.*, p. 242. On peut en effet noter une réminiscence de MOLIÈRE dans *L'école des femmes*, II, 5, v.485-488.

20 LA MARCHESA COLOMBI, *Ingenuità*, cit., p. 243.

fecero scorgere. In queste cose le ragazze si proteggono a vicenda »²¹. Oui, la jeune fille peut, suprême rouerie, jouer le rôle de l'innocente, en faire une arme de séduction. Ce faisant, elle accepte, mais en apparence seulement, le rôle qui lui est imposé et que les manuels de comportement lui répètent à longueur de page²². Jamais la jeune héroïne n'a tiré l'aiguille avec autant d'assiduité pour paraître le personnage de « ragazza tutta casa e lavoro » qui est le prototype ambiant. Oui, la jeune fille est vaniteuse et veut exercer son pouvoir sans s'engager dans le sentiment. C'est ainsi qu'elle pousse elle-même le jeu de l'amour-propre de plus en plus loin : « Volevo sapere fino a che punto l'amore per me poteva condurre quel signorino »²³. Oui, enfin, la jeune fille peut opposer un refus à la demande du prétendant qui ne lui convient pas, lui écrire cette « impertinence » et assister sans broncher à sa déception. La jeune ingénue n'ignore pas les « cravutés » du jeu amoureux.

Ce portrait, dicté par l'exigence du vrai, s'écarte donc des figures homologues proposées dans les récits et dans le principal roman de l'auteur. Il s'éloigne, en particulier, de la figure touchante et inoubliable de la jeune Denza, extrêmement désarmée devant la réalité, et finissant par accepter les solutions que les autres ont prévues pour elle, sans avoir de prise sur son destin. Certes, l'héroïne d'*Ingenuità* semble bénéficier d'une certaine éducation en dehors du dressage ménager auquel elle est soumise, et elle se rapprocherait dans ce cas-là des personnages, moins démunis, des cousines Bonelli dans le roman. Mais elle présente trop de similarités avec Denza pour que l'on n'imagine pas un parallèle entre elles. *Ingenuità* propose une autre analyse du personnage de la jeune fille, dans une démarche de complément, par rapport au roman. Ce fait nous semble souligné par la structure narrative.

Ici, auteur et narrateur sont volontairement dissociés. Celle qui signe « La Marchesa Colombi » se veut le pur instrument d'un récit qui ne lui appartient pas en propre mais qu'elle se contente de recueillir de la bouche de celle qui a vécu cette histoire et qui la raconte à son tour à un de ses vieux amis. La séparation auteur/narrateur homodiégétique est un expédient fréquemment utilisé par les écrivains véristes pour donner la caution de l'authenticité à leurs propos. Ce souci n'est pas absent du texte de la Marchesa Colombi qui souligne qu'elle se fait la dépositaire fidèle d'un épisode obtenu de la bouche même de son héroïne : « E' un

²¹ *Ibid.*, p. 243.

²² Voir dans ce même numéro notre article, *Bon goût, bon sens : un traité de savoir-vivre au XIXe siècle, la "Gente per bene" de la Marchesa Colombi*.

²³ *Ibid.*, p. 244.

episodio della vita d'una signorina, che udii dalla stessa protagonista.(...) Riferisco il racconto alterandolo il meno possibile nella forma, e punto nella sostanza ». Habituel « effet de réel », mais qui se double ici d'une autre finalité : laisser explicitement la responsabilité de ses propos à la « voix narrative » qui entend en effet redresser une erreur courante sur la personnalité des jeunes filles et exposer sa propre opinion à travers l'exemple autobiographique qu'elle donne : « Lascio la tesi a chi se ne interessa », dit alors l'auteur en s'effaçant derrière sa narratrice. Cette fiction sera maintenue tout au long du récit. Lors d'une pause, habilement amenée, à un des tournants dramatiques de l'histoire, la diégèse est à nouveau interrompue et la vieille dame-narratrice réapparaît pour réaffirmer son rôle de témoin-meneuse de jeu : « Qui la mia tesi da vecchia barbottona sarebbe finita. Ma non c'è sugo a piantare un racconto in aria. E poi si trova uno stupido gusto, quando si hanno i capelli bianchi, a discorrere dei tempi trapassati remoti quando erano biondi. Dunque finisco. » En clôture du récit, c'est elle encore qui a le mot de la fin auprès du vieil ami incrédule, ce qui a pour effet de provoquer le « retrait » de l'auteur, désireuse de s'en tenir au rôle de « greffière » de l'histoire, sans devoir prendre parti : « Allora io, vedendo che il battibecco fra i due vecchi amici minacciava di farsi tempestoso, da persona prudente, mi congedai »²⁴.

Cette mise en scène assez élaborée fait apparaître que la narratrice, une fois de plus, avance masquée²⁵. Cet emboîtement narratif lui permet d'entretenir la fiction d'une distance entre celle qui tient les propos et celle qui les transmet. En évitant délibérément de faire coïncider l'auteur et le narrateur/personnage, elle s'autorise ainsi une marge de liberté qui lui permet de faire planer un doute sur sa position personnelle. Se confond-elle avec la narratrice vieillissante ou lui laisse-t-elle la responsabilité de ses propos ? Ce doute - tout fictif - a naturellement un sens qui oriente le texte. Il permet, selon nous, de souligner le caractère insolite des propos tenus. Il a valeur de précaution oratoire ainsi que d'antiphrase.

Le désengagement si ouvertement proclamé fonctionne comme une dénégation. C'est au moment même où, d'entrée de jeu, elle déclare se désintéresser de cette « thèse » qu'elle éveille la suspicion de la volonté

24 *Ibid.*, p. 244.

25 Ses contemporains s'irritaient parfois de voir la narratrice persister dans l'emploi du pseudonyme « inapproprié » de Marchesa Colombi. Ainsi le critique anonyme qui rend compte du volume de nouvelles *Senz'amore* : « tutti sanno che l'autrice del *Dopo il caffè e di Piccole cause* à la signora Torriani Torelli (...) Perché adunque ella si ostina a mantenere quel pseudonimo ? Il quale dopo tutto, ce lo creda, non è il più appropriato per una scrittrice di garbo e di buon senso com'è lei », « Gazzetta letteraria », VI, 47, 1882.

contraire. C'est au moment même où, dans l'*excipit*, elle laisse le champ libre à la vieille dame ergoteuse qu'elle manifeste le plus clairement, par opposition, son désir de soutenir ses propos. Le jeu de l'effacement narratif personnel et celui, rhétorique, de l'antiphrase, ont pour fonction, en ultime analyse, de souligner l'importance du sujet qui est abordé, de solenniser les propos. Ils mettent en valeur une opinion à contre-courant de la *doxa*, une thèse un peu périlleuse, la démonstration de la fausse candeur des filles et, surtout, de leur vraie intelligence. Le masque n'est là que pour être arraché.

En 1887, la « vieille » dame qu'est devenue la Marchesa Colombi nuance et complète ainsi sa vision de la personnalité de la jeune fille. A côté des contraintes qui pèsent sur des existences profondément dépendantes d'un ordre patriarcal ; à côté de l'intériorisation de cet ordre qui modèle des personnalités peu autonomes ; à côté, enfin, des exemplaires traditionnels d'« oies blanches », elle montre des contre-exemples dans cette fratrie intelligente, réactive et solidaire. Le récit vaut pour la force démystificatrice de son propos : « Mi stupisce che voialtri, gente raffinata, possiate credere, che delle giovani istrutte, intelligenti, rimangano scimunitate soltanto per quanto riguarda l'amore, mentre lo vedono e lo sentono continuamente nei quadri, nella scultura, nei libri, in teatro, mentre lo incontrano vivo e continuamente nella vita di tutti i giorni, e che la loro mente, che comprende ogni cosa a volo, con una prontezza e una perspicacia superiori a quelle di molti uomini e della gente matura, non capisca poi nulla di quella passione, che deve interessarle tanto, perché racchiude il loro avvenire, e perché lo attira con tutta la forza dell'istinto »²⁶. Véritable péroraison qu'il faut citer *in extenso* tant elle est riche de sens. La narratrice ne nie pas l'importance de la vie affective pour les femmes et c'est justement au nom de cet idéal qu'elle réaffirme l'importance de leur investissement dans cette matière, de leurs capacités intellectuelles, morales, de leur autonomie, déjà en acte, à l'en croire. Ces constatations ont aussi valeur d'avertissement à l'adresse des hommes : ce n'est pas un hasard si l'« adversaire » masculin est présent dans le récit : c'est lui qu'il faut convaincre. Il peut tenter de s'en tirer par un madrigal, nier l'universalité des exemples au nom de l'exception, il ne fait que s'attirer une cinglante réplique et repartir battu.

On peut s'étonner de ce que cette nouvelle n'ait pas été reprise en volume ultérieurement car elle nous semble bien supérieure à certains

²⁶ LA MARCHESA COLOMBI, *Ingenuità*, cit., p. 244.

autres textes de l'auteur²⁷. Il est possible que, privée comme elle est de ressort dramatique, sans trouvaille « inventive », elle n'ait pas semblé, aux yeux de la *marchesa*, digne de figurer dans les recueils de la fin de sa vie, où elle rassemblait pourtant nombre de sa production. Or c'est justement par ses caractéristiques atypiques que ce texte intéresse nos yeux de « modernes ». La nouvelle, presque « abstraite », avec ses personnages quasi anonymes, son récit rétrospectif très maîtrisé (parfois très drôle) tend vers l'*exemplum*. Elle s'éloigne de l'évocation romanesque pour devenir étude de mœurs. Les réflexions, très fines, de la jeune héroïne sur les ambiguïtés du personnage fictif et du personnage réel sont dans la lignée des découvertes d'un Marivaux ou d'un Musset. On retrouve également dans ce texte la fraîcheur d'une voix narrative sincère, dépourvue de mauvaise foi, en écho avec la Denza du roman. Mais, par rapport au *Matrimonio*, on note une plus grande finesse de la démarche introspective. Le récit perd en pathéticos-comique, (car l'héroïne est plus consciente), ce qu'il gagne en acuité d'analyse.

Le cycle narratif des années 1884-1885, commencé avec *Racconto alla vecchia maniera* et *Una vocazione*, poursuivi par *Un matrimonio in provincia*, reçoit ici une conclusion plus optimiste, en accord avec le cours nouveau des temps. La *marchesa* vieillissante retrouve les figures féminines plus combatives de sa jeunesse²⁸. Mais son ouvrage suivant²⁹ montrera, par un vrai « retour du refoulé », que les comptes avec son passé ne sont pas encore réglés et que cette conclusion reste, malgré tout, provisoire.

Emmanuelle GENEVOIS

27 Tant *Suor Maria que Silenzi d'amore* réunis dans *Cara speranza*, Milano, Chiesa e Guindani, 1896, nous semblent moins originaux que ce texte.

28 Nous songeons à la chanteuse, Fulvia, de *Tempesta e bonaccia*, Milano, Brigola, 1877 et surtout à l'artiste peintre, Odda, de *Impara l'arte e mettila da parte in Serate d'inverno*, Venezia, Segré, 1879, deux figures de femmes-artistes déchirées entre des rôles imposés aux femmes dans la société et des exigences de réalisation professionnelle.

29 LA MARCHESA COLOMBI, *I ragazzi di una volta e i ragazzi d'adesso*, cit.. Nous penchons pour la date de 1887 en ce qui concerne la première édition. Voir à ce sujet notre article, *Une lettre inédite de la Marchesa Colombi (1886)*, cit., p. 125, note 6. Cet ouvrage constitue une vraie mine pour la reconstruction de l'enfance et de la jeunesse de la narratrice et fera l'objet d'une prochaine étude.

di solito si lascia scorrere un po' di tempo prima che ogni signorina abbia il tempo di dire la sua opinione su qualcosa di diverso da una storia o a un'argomento
qualsiasi, se non è proprio una storia che già immaginiamo avendo abbastanza allora
della vita di cui quella signorina aveva lo stesso che venisse piazzata proprio al suo
posto. Ma quando cominciano gli interventi, questi signorini le domandano alcuni quesiti per
i quali non dicono subito se li intendono o no, ed è naturale.
Vediamo di riferire questo e similari alle storie che ho raccontato sopra solo perché ho
una certa similitudine con queste storie. Ecco cosa mi è venuto alla mente al pensare al quesito
che viene fatto sempre quando cominciano gli interventi, richiamando le signorine a questo
modo: « Signorina, signorina, signorina, signorina, signorina, signorina... »

**INGENUITÀ
DE
LA MARCHESA COLOMBI¹**

E' un episodio della vita d'una signorina, che udii dalla stessa protagonista.
Lo narrava ad un suo vecchio amico, del quale, non so perché, voleva sfondare certe illusioni convenzionali sulle ingenuità delle signorine.

Lascio la tesi a chi se ne interessa.

A me non importa.

Riferisco il racconto, alterandolo il meno possibile nella forma, e punto nella sostanza, perché, se, come la massima parte dei vecchi racconti autobiografici manca di drammaticità, perché nella realtà della vita, e per grazia di Dio, i drammi non sono frequenti, ha però quell'impronta di verità, di vita vissuta, che è la principale attrattiva delle autobiografie.

- Io sono una buona donna, nevvero ? diceva la vecchia signora al suo vecchio amico. E sincera ? Non si può supporre che, a diciotto anni, fossi un fenomeno eccezionale di furberia e di pervertimento. Ero una ragazza come tutte le altre, che tutti gli autori credono di ritrarre sotto quel tipo improbabile e scimunito dell'ingenua da commedia, e da romanzo. Ebbene stia a sentire questo episodio, vero, verissimo, e vedrà che fin da tanti anni fa, quando io ero giovinetta, l'ingenuità delle signorine la sapeva lunga, e la faceva in barba alla gente matura.

« Abitavamo, io e la mia famiglia sull'angolo di una piazzetta dei dintorni del Duomo, in uno di quei quartieri che ora sono demoliti e rifatti e non ne rimane più neppur la memoria.

« Avevamo un balcone grande al primo piano ed uno piccolo al secondo, verso la piazzetta. Il resto della casa guardava sopra una stradicciuola stretta, un vicolo.

« Dall'altra parte del vicolo un farmacista occupava l'altra casa d'angolo ; ed anche lui aveva la farmacia e parte dell'abitazione, verso la piazza, ed alcune camere secondarie verso la contrada ; occupava tutti i piani del casamento.

1 « Le Conversazioni della domenica », II, 31, 31 luglio 1887, p. 242-244.

« Era un uomo un po' burbero, barbuto, che un giorno aveva avuta l'idea infelice di indirizzare a mio padre una domanda di matrimonio per « una delle sue figlie ».

« Quella domanda generica, indeterminata, che implicava una perfetta indifferenza per le nostre piccole attrattive individuali, ci aveva talmente offese, io e le mie sorelle, che, dopo averlo rifiutato all'unanimità, com'era naturale, lo avevamo preso in grande antipatia.

« Quanto a lui, non so se ci ricambiasse l'antipatia - il che sarebbe poco conciliabile col desiderio che aveva espresso di farci tirare alla pagliuzza a chi toccherebbe la gioia d'essere la compagna della sua vita ; - ma certo aveva contro di noi una stizza, che non cercava neppure di dissimulare. Forse era il risentimento inspirato dal nostro triplice rifiuto.

« Un giorno scomparve dalla farmacia un brutto praticante arcigno, che aveva sposato il risentimento del suo principale ed affettava di guardarcì con disprezzo, e comparve, in sua vece un bel giovinetto alto, sottile e biondo, con una calvizie precoce che gli faceva una fronte smisurata, e gli dava l'aria di un pensatore o di un poeta.

« Non occorre dire che attirò subito la nostra attenzione.

« Dal canto suo, la prima cosa che fece, fu un'attenta rivista di tutte le ragazze del vicinato.

« Io stando seduta al balcone, intenta a ricamare sotto lo sguardo severo della nonna, vedeo benissimo, colla coda dell'occhio, dove si rivolgevano e dove si fissavano di più le lunghe occhiate del biondino.

« Era indubbiamente sul nostro balcone.

« Ma quale di noi era la preferita. E' così difficile saperlo quando si è parecchie sorelle ; ed accadono tanti equivoci !...

« Dopo circa un mese divenne per me una vera necessità il sapere quale di noi tre attirasse quegli sguardi sentimentali.

« E badi che non ne ero innamorata ; posso giurarlo, e lei lo può credere, ora che glielo dico coi capelli bianchi. Ma era una vaga compiacenza, un'ambizione ; era il gusto indefinito d'essere piaciuta e di piacere sempre più, che esiste in ogni cuore di donna ; era quella che gli uomini hanno chiamato civetteria, che biasimano severamente in teoria, e nelle loro legittime spose, ma ricercano e incoraggiano nelle altre, come una carezza alla loro vanità.

« Per fortuna la nostra casa era tutta traforata da finestre e balconi, per cui i punti d'osservazione non mancavano. Tenni chiuse le gelosie del balcone al secondo piano, e di là stetti a spiare il contegno del farmacista praticante, mentre le mie sorelle, ora l'una ora l'altra, ora tutte e due, erano al balcone del primo piano.

« E da quell'attento e coscienzioso esame, potei convincermi che gli occhioni tuchini e seri del giovinetto non si fermavano né sull'una né sull'altra delle mie sorelle, e fissavano il vano delle finestre aperte, come aspettando qualcuno che dovesse uscire dalla sala.

« Fui persuasa dunque, e con vera soddisfazione, che quella conquista era mia. Lo dissi alle mie sorelle, le quali fecero le loro osservazioni, poi convennero onestamente che era vero.

« In tutto quel tempo, io non avevo mai fermati gli occhi sul giovinotto, e quando avevo incontrati i suoi, avevo lentamente guardato dall'altra parte, colla massima naturalezza, senza confondermi, senza arrossire, e sopra tutto, senza lasciar scorgere menomamente che mi fossi accorta d'essere osservata con tanta insistenza.

« Una volta, mentre ricamavo a capo chino, seduta sul balcone, il farmacista sorprese il praticante sulla bottega che mi contemplava a bocca aperta ; e gli fece un famoso rabbuffo. Io vidi tutto questo colla coda dell'occhio, e vidi che il giovine rientrò in bottega tutto mortificato.

« Ma non mi mossi, non alzai il capo e continuai a lavorare tirando l'ago con sollecitudine e regolarità ammirabili, tanto che la nonna, sebbene avesse una vista buonissima, non si avvide di nulla, e non interruppe neppure un discorso che stava facendo, sui ricami che usava ai suoi tempi.

« Le mie sorelle invece, due altre giovinette, due ingenue, videro e capirono tutto ; ma neppur loro si fecero scorgere. In queste cose le ragazze si proteggono a vicenda.

« Più tardi m'accorsi che il mio giovinetto, non osando più uscire all'ingresso della bottega per non provocare il suo principale, stava ritto dietro il banco, e, di là, mi guardava, traverso i vetri e l'inferriata dell'arco chiuso, che sovrastava alle imposte della farmacia.

« Allora rinunciai per quel giorno ad uscire a passeggiare colla nonna e colle mie sorelle, e, col pretesto di finire il ricamo, rimasi là immobile sul balcone, per non togliermi a quella contemplazione che mi riempiva di gioia.

« Pensai che quel giovine doveva amare le ragazze laboriose, e mi guardai bene dallo sfrondare il suo ideale. In vita mia non avevo mai agucchiato con tanta assiduità.

« Continuai, attenta senza mai interrompermi, finché anche quell'eterna giornata d'estate cominciò a farsi buia. Allora mi alzai, stirai un pochino le braccia ed il collo, con molta moderazione, s'intende, tanto appena da accennare la mia stanchezza, senza fare un atto villano, mi stropicciai gli occhi affaticati, mi guardai in giro, volgendo un minuto il capo anche verso la farmacia come altrove, ma colla massima indifferenza, come se non sospettassi neppur che là dentro c'era un giovane biondo che si occupava di me.

« Poi rientrai e chiusi il balcone.

« D'allora, non mi guardò più che traverso i vetri e l'inferriata dell'arco chiuso al disopra delle imposte della bottega. Ed il farmacista che lo vedeva sempre dietro il banco, senza mai uscire, era contento, e mi lanciava delle occhiate di sfida.

« La stessa scena muta del giovane innamorato, si ripeté per molti giorni, uguale, monotona, ma sempre piena di sensazioni dolcissime pel mio amor proprio.

« Insisto sull'amor proprio, perché d'amore propriamente detto, non ne sentivo punto ancora. Però, a misura che egli si mostrava più innamorato, io provavo un sentimento di tenerezza per lui. Gli volevo bene per quella corte assidua che mi faceva, come si vuol bene a chiunque ci fa un dono gradito, o una cosa qualsiasi che ci piace molto.

« Inoltre quel giovinetto era bello ed elegante, ed io andavo superba d'essere amata.

« Cominciai a dire, in tesi generale, che mi piacevano molto i giovani calvi ; che avevano l'aria di uomini d'ingegno ; che le zazzere folte avevano qualche cosa di brutale come l'esuberanza della salute e della forza fisica...

« Una quantità di paradossi, che un mese prima mi sarebbero sembrati ridicoli ed assurdi, com'erano in realtà ; ma che, in quelle nuove condizioni, mi credevo in certo modo obbligata ad affermare, come per un dovere di cortesia verso il mio spasimante. E li affermavo tanto, che le mie compagne, le quali non brillavano per originalità di spirito, mi proponevano di sposare le più buffe teste pelate di Milano, e dicevano che il mio ideale era una palla da bigliardo.

« Ed io accettavo quella vecchia bugia e disegnavo a penna, piuttosto benino, le tre palle medicee sulla mia carta da lettere, e le ricamavo in angolo alle pezzuole, con una intenzione, che se fosse stata nota fuori della nostra cerchia di ragazze, avrebbe potuto diventare compromettente.

« In realtà però, non avevo mai pensato che quel corteggiamento dovesse andare fino al matrimonio, e mai l'idea di passare la vita con quel giovinotto non era mai venuta a presentarmi quella commozione, quello struggimento che sono la prova della verità ed intensità dell'amore.

« Quello che volevo era, direi così, misurare le mie forze. L'attirare le occhiate di un uomo, per quanto appassionate, per quanto prolungate delle giornate intere, non era cosa, né tanto rara in sé stessa, né tanto nuova per me da potermi appagare.

« Volevo sapere fino a che punto l'amore per me poteva condurre quel signorino.

« Del resto, anche indipendentemente da queste riflessioni, e per queste riflessioni stesse, quel giuoco mi piaceva più di qualunque altro, e volevo spingerlo innanzi.

« Sapevo che il farmacista faceva dormire i suoi praticanti in un gran stanzzone quasi vuoto al quarto piano, verso il vicolo, a fianco della piazzetta.

« Noi avevamo la cucina ed una stanzetta dove si pranzava nell'inverno, - perché la sua piccolezza e la prossimità della cucina la rendevano calda, - appunto verso il vicolo, ad un terzo piano, in faccia alla camera del praticante, ma un paio di metri più bassa, di modo che, dalla finestra di lui, si guardava benissimo nella nostra.

« Sapevo pure che il praticante non saliva nella sua camera se non alle dieci e mezzo, dopo chiusa la farmacia ed il portone, quando andava a letto.

« Ma queste cose le sapevo, per lente osservazioni, fatte, a caso e col tempo, sugli altri praticanti che avevano preceduto il biondo calvo. Quanto a lui, non lo avevo mai veduto alla finestra della sua camera, per cui egli non poteva sapere che io ne conoscassi la posizione.

« Una sera, quando tutti, in casa mia, andarono a letto, mi portai una quantità di biancheria da accomodare nella stanzina da pranzo accanto alla cucina, la ammucchiai sulla tavola che era in faccia alla finestra, mi misi accanto una lampada, e mi posi a sedere lavorando, e voltando le spalle alla finestra.

« Ignorando dove fosse la camera del praticante, dovevo essere sorpresa da lui in quella veglia laboriosa, affatto inconsapevolmente.

« Alle dieci e mezzo udii sbattere le imposte della farmacia, poi, dopo un lungo tratto, nel silenzio profondo del vicolo deserto, udii aprire i vetri della finestra di contro.

« Ma non mi scossi, non alzai gli occhi dal lavoro, non allenai la furia dell'agucchiare.

« Poi udii tossire, raschiarsi, canticchiare stonato, ad intervalli, con delle brevi pause, come per vedere se mi voltassi.

« Un istante mi balenò un'idea paurosa.- Se mi credesse sorda !

« Ma no ; il mio proposito era di essere ammirata come una ragazza tutta casa e lavoro, indifferente a quanto accadeva fuori, e tanto estranea ad ogni civetteria, da non essermi neppure accorta d'avere un vicino giovine e bello, e che mi faceva la corte.

« Dunque, stava nel programma che potessi udire quei rumori, ma crederli estranei a me, essere a mille miglia dal supporre che qualcuno mi vedesse in quell'ora di veglia operosa e solitaria, e pensasse ad attirare la mia attenzione.

« Ad un tratto, sentii qualche cosa di molto leggero, come un pizzico di terriccio, urtare i vetri della mia finestra ; poi quasi subito, una cosa più pesante, come un sassolino lanciato con violenza, venne a dare un colpo secco contro un vetro.

« Questo era un fatto impreveduto, e mi trovava assolutamente impreparata. Nessuna riflessione, nessun calcolo, guidò la mia condotta in quel momento.

« Balzai in piedi, senza voltare il capo verso la finestra, come se avessi paura ; spensi il lume, e fuggii nella mia camera, dove mi posì a letto con una fretta convulsa.

« Realmente sapevo chi aveva gettato quel sassolino e perché ; non avevo neppur l'ombra della paura. Ma ero entrata così bene nel mio personaggio, che spontaneamente feci quello che avrebbe fatto nel caso mio una fanciulla ignara dell'amore che inspirava da più d'un mese, della prossimità d'un giovinotto ; la fanciulla ingenua ed improbabile che rappresentavo.

« Quella notte sognai il giovine biondo. La mattina non pensai a lui nel risvegliarmi ; mi svegliai che vi pensavo già.

« Vi pensavo con una tenerezza tutta nuova. Quel sassolino gettato direttamente, da lui a me, era un rapporto di fatto tra noi, un avvenimento infinitamente più positivo, più concreto, più concludente che tutte le occhiate languide, ardenti, provocanti, supplichevoli, che andava alternando da un mese per esprimermi il suo amore.

« Quel giorno non osai affacciarmi al balcone. Mi sentivo meno sicura di me ; non ero certa di poter rappresentare bene la mia parte come prima. Temevo di arrossire sotto il suo sguardo.

« Stetti tutto il giorno in casa, sebbene riconoscessi che quel cambiamento d'abitudine, dopo la scena muta della sera precedente era poco meno espressivo che non sarebbe stato il mio arrossire.

« Ma, dacché mi sentivo nel cuore qualche cosa per il giovane farmacista, non ero più portata a fare la commedia. L'amore mi rendeva impossibili le finzioni. Diventavo ingenua diventando innamorata.

« Dopo alcuni giorni, una domenica, tornando dalla Messa, la nonna salì direttamente in cucina per dare degli ordini alla cuoca. Io l'aveva seguita perché cominciava appunto la mia settimana di cucina, e dovevo esser presente a quegli ordini, e sorvegliare la esecuzione.

« La nonna sedette accanto alla finestra, ma voltandovi le spalle per parlare colla cuoca di dentro.

« Io, stando ritta dinanzi a lei, rimaneva precisamente in faccia alla nostra finestra ed a quella del praticante, che era spalancata. Ma egli, di giorno, non saliva mai in camera.

« Ad un tratto udii tossire lievemente. Alzai il capo e lo vidi ritto nel vano della finestra, vestito, per uscire, col cappello di paglia in capo e la mazzettina in mano ; mi rammentai che la festa faceva quella eccezione di salire a vestirsi per la Messa.

« Stava aspettando che lo vedessi, ed appena, tossendo m'ebbe fatta guardare in su, mostrò una lettera, facendo il gesto di mandarla via.

« Capii che voleva mandarla a me. Era la prima volta che ch mi si dirigeva una lettera d'amore ; ero lontanissima dall'aspettarmi quella novità, e l'atto confidenziale di quel cenno. Ne fui vivamente commossa.

« Eppure, senza uno sforzo troppo grande, istintivamente rimasi immobile, impassibile davanti alla nonna che mi guardava, chinando appena il capo con un atto naturale che, per lui, poteva anche essere un sì.

« Ma ad onta di quella calma apparente, mi batteva il cuore con violenza, ero felice, ero febbrilmente impaziente di narrare alle mie sorelle il grande avvenimento : una lettera d'amore !

« Appena potei svignarmela, scesi le scale in quattro salti, e corsi da loro a raccontar tutto, con grande foga di parole e di gesti, con un tremito convulso nella voce, eccitatissima.

« Come mai, per quale prodigo avevo potuto mostrarmi tanto impassibile poco prima, ed appunto nel momento in cui quella scena mi sorprendeva impreparata ?

« L'istinto, la finzione dell'ingenuità che non capisce l'amore, entrata nelle abitudini delle fanciulle da tante e tante generazioni, è diventata un istinto.

« La mattina seguente eravamo in tre a vegliare perché il portalettere non incontrasse il babbo sulle scale, e non fosse veduto dalla nonna né dalla donna di servizio.

« Io e mia sorella maggiore le tenevamo a bada con mille commenti sul bucato - era lunedì - sul lavandaio che lavava male e metteva la potassa nel ranno... Pareva che non avessimo altro pensiero al mondo che le cure domestiche.

« Intanto la sorella minore aspettava il portalettere al balcone, ed appena lo vedeva entrare dalla porta, correva giù a prendere la lettera aspettata.

« Ah che disinganno ! Come aveva mentito quella fronte calva ! Il mio uomo d'ingegno, il mio pensatore, non aveva mai pensato di certo alla grammatica né alla letteratura.

« La sua epistola era scritta male, colle righe ignobilmente storte, sparsa di sgorbi e di cancellature. Il mio spasimante, senza la menoma protesta d'amore, come se l'amore fosse già cosa sottintesa fra noi annunciava che quella settimana avrebbe un permesso di due giorni per andare a Magenta, a casa sua, dove, se glielo permetteva, domanderebbe ai suoi genitori di fare a mio padre la domanda di matrimonio. Concludeva semplicemente : « *Mi creda sempre suo aff.^o futuro,*

Angelo N.

« Senza tener conto che l'inganno me l'ero fatto da me stessa, che quel povero giovine non aveva detto né fatto nulla per spacciarsi come uomo di spirito o d'ingegno, o pensatore o poeta, che colle sue occhiate e colla sua lettera s'era mostrato onestamente per quello che era : un giovane bello, calvo ed ignorante, provai un grande risentimento contro di lui.

« Non gli perdonavo soprattutto quella salvaticezza contadinesca di sopprimere le proteste d'amore. E borbottavo :

« Si figura che non ce ne sia bisogno ! Mi crede già innamorata ! Si tiene sicuro di piacermi ! Ignorante e vano !

« Il fatto era che quella sua sicurezza, mi provava che la mia commedia dell'ingenuità, non aveva avuto presa su di lui. Non solo non aveva creduto che non lo vedessi, che non mi accorgessi de' suoi sguardi amorosi, ma avea indovinato che io stessa mi occupavo di lui ; precisamente quello ch'io avevo messo tanta abilità a nascondergli.

« Ma, se allora mi stupii che quel giovine provinciale non si fosse lasciato illudere dalla mia commedia, ora, invece, mi stupisce che voi altri, gente raffinata, possiate credere, che delle giovani istrutte, intelligenti, rimangano scimunite soltanto per quanto riguarda l'amore, mentre lo vedono e lo sentono continuamente nei quadri, nella scultura, nei libri, in teatro, mentre lo incontrano, vivo e continuamente nella vita di tutti i giorni, e che la loro mente, che comprende ogni cosa a volo, con una prontezza e una perspicacia superiori a quelle di molti uomini e della gente matura, non capisca poi

nulla di quella passione, che deve interessarle tanto, perché racchiude il loro avvenire, e perché lo attira con tutta la forza dell'istinto.

La vecchia signora fece una gran pausa. Depose sul tavolino, pieno di ninnoli, che aveva accanto, un tagliacarte, col quale aveva gestito energicamente in quell'ultima tirata, prese in mano, l'uno dopo l'altro, e rimise a posto un mostricino giapponese, una palla da fucile del 1848, una piccola flomona di bronzo scavata in suo fondo, l'astuccio d'avorio d'una boccetta di sali dell'epoca smorfiosa della Pompadour sul quale era intarsiato un misterioso « *Chi sa?...* » e, finalmente, prendendo un bel ventaglietto, del seicento, tutto luccicante di stelline, e facendosi aria nervosamente, riprese :

- Qui la mia tesi da vecchia barbottina sarebbe finita. Ma non c'è sugo a piantare un racconto in aria. E poi si trova uno stupido gusto, quando si hanno i capelli bianchi, a discorrere dei tempi trapassati remoti quando erano biondi.

- Dunque finisco.

« Non volevo darmi vinta. Tanto più, dopo avere scoperto l'abisso che separava quel giovinotto dal mio ideale ; mi premeva più che mai di affermare, che delle sue galanterie e del suo amore io non mi ero mai curata, e neppure accorta.

« E dicevo, indignata alle mie sorelle :

- Ah ! mi credeva tanto oca, da sposare un papero e da andar a stare a Magenta ? Lo metterò a segno io quel caro *sempre futuro* !

« E scrissi sopra un foglietto grosso e profumato, con una scritturina sprezzante, questa impertinenza :

« Caro signore,

« Mi fece grande meraviglia ricevere una sua lettera.

« La ringrazio delle sue intenzioni lusinghiere per me, dispiacente di doverle dire, che sarebbe inutile fare a mio padre la domanda che lei si propose, ed alla quale, con mio rincrescimento, non potrei aderire ».

« Misi tanto di firma, perché la mia ingenuità non ignorava che un biglietto di quel genere non può compromettere, perché la vanità umana vale ancora meglio dell'onestà per custodire un segreto.

« Mandai l'epistola alla posta ; poi la sera posì un lume sulla tavola della solita stanzetta da pranzo, con accanto la solita biancheria da accomodare, la sedia, e tutto, come se ci fossi stata a lavorare, e me ne fossi allontanata soltanto un momento per caso.

« Non volevo smettere quell'abitudine per non confessare che l'avevo adottata per lui, e che m'ero accorta ch'egli mi vedeva durante le mie veglie laboriose. Ed infatti le continuai, finché per grazia di Dio, egli se ne andò al suo paese.

Alle dieci e mezzo circa salii, al buio, sul solaio, e dall'abbaino sopra il tetto, stetti ad aspettare che il praticante salisse nella sua camera, che da quell'alto osservatorio dominavo perfettamente.

« Infatti quasi subito, l'uscio fu aperto ; una luce un po' fioca si sparse nella stanza, ed il mio *sempre futuro* entrò reggendo una lampada *Carcelle* colle due mani.

« Sapevo che il postino doveva avergli portata la mia lettera dopo le sei, quando il farmacista e sua sorella, una zitellona arcigna, sedevano in bottega a fare un po' di chilo e molta maledicenza, con alcuni pettegoli del vicinato. E prevedevo che, sotto quegli sguardi feroci, il praticante non avrebbe osato aprire una lettera, che, pel fatto solo d'avere il bollo di città doveva suscitare chissà quante curiosità e sospetti.

« Avevo indovinato benissimo. Appena entrato in camera egli depose la lampada sopra una vecchia tavola che gli serviva da toeletta, poi, mentre metteva la mano nella

tasca di petto dell'abito, per pigliar la lettera si avanzò allungando il collo, fino alla finestra, e guardò nella nostra stanza da pranzo.

« Visto che c'era il lume come una promessa, ma che io non c'ero, tornò alla lampada aperse la lettera e lesse, non con quell'ansimare inverosimile e quelle faccie straordinarie che fanno gli attori drammatici, anche i più veristi, per leggere una prima lettera d'amore, ma con evidente premura e curiosità.

« Non ci volle molto a percorrerla tutta ; e quando l'ebbe finita, la stropicciò con dispetto, si rimise quella pallottola di carta in tasca, corse alla finestra, la spalancò e guardò con fare stizzito il mio lume, dicendo ben chiaro a mezza voce :

- « Maledetta ! Maledetta !

« Poi tornò alla lampada, tirò fuori quel cencetto di foglio, lo stese un pochino, lo lesse un'altra volta ; e finalmente lo strinse nelle mani quant'era lungo, lo attorcigliò come una corda, con dei movimenti secchi, che esprimevano la sua stizza, la tenne un tratto sul tubo della lampada, e quando la vide infiammarsi, corse alla finestra brandendo quella torcia, di cui la brezza faceva oscillare la fiamma.

« Rideva d'un ridere amaro e cattivo. *Rideva brutto*, come dicono i Napoletani. Si capiva che avrebbe voluto farmi vedere quella cremazione, mostrarmi che conto faceva della mia superba missiva.

« Ma io me ne stavo lassù al buio, appollaiata nel mio magnifico osservatorio, e mi guardai bene dal comparire nella stanzetta da pranzo.

Intanto la lettera finì di bruciare, alla maniera precipitosa delle carte incendiate, che non aspettano nessuno ; ed il biondino non ebbe il gusto di mostrarmi il suo rogo.

« Egli disse ancora ben chiaro, parlando alla mia finestra ed al mio lume, come se parlasse con me :

- Maledetta sciocca !

« Poi tirò a sé le gelosie sbattacchiandole con violenza, sbattacchiò di dentro le impannate, e non si vide né si udì più altro.

« Io scesi pian piano al buio, corsi nella mia camera, mi posai a letto, poi sonai il campanello per chiamare la donna di servizio e le dissi :

- Rosa, credo d'aver lasciata la lampada accesa in stanza da pranzo...Fa il favore a spegnerla.

Dopo aver aspettato un tratto, il vecchio signore, vedendo che la sua amica non diceva più nulla, domandò :

- E' finito ?

- Mi pare. E mi pare dimostrato abbastanza, che le ragazze che hanno tanta diplomazia non possono essere le ingenue che sognate voi altri.

Il signore fece quel sorrisetto soddisfatto, di chi sta per dire un madrigale, e pensa : « ora metto in sacco l'avversario con un complimento » - poi disse :

- Ma mi parla di lei signora mia, d'una donna d'ingegno...

La signora crollò le spalle e rispose :

- Stia zitto ? Perché vuol dare della grulla a tutte le ragazze d'adesso ? Perché non si curano di mettere alla prova il loro ingegno con lei ?...

Allora io, vedendo che il battibecco fra i due vecchi amici minacciava di farsi tempestoso, da persona prudente, mi congedai.

LA MARCHESA COLOMBI

LA MARCHESA COLOMBI : DEUX RÉCITS POUR LA JEUNESSE

Il maestro, Palermo, Sandron, (1899 ?)

Dopo la tempesta, l'arcobaleno, Palermo, Sandron, (1899 ?)¹

1 Les deux récits, *Il maestro* et *Dopo la tempesta, l'arcobaleno* (ce dernier retrouvé amputé de ses deux dernières pages dans la « Raccolta Notarianno » de la Biblioteca Nazionale de Naples) sont destinés spécifiquement au jeune public. Ils ont été en effet publiés par l'éditeur palermitain Remo Sandron, dans sa collection « Per il mondo piccino. Collezioneina per l'infanzia », dont ils constituent respectivement les numéros 37 et 49. Voici un extrait de la déclaration d'intention de la collection où furent publiés, entre autres, de nombreux ouvrages pour la jeunesse de Luigi Capuana : « Allietare di sana giocondità l'infanzia era il motivo ispiratore della raccolta "Per il mondo piccino", raccolta che raggiunge con mezzi semplici e con la massima economia uno scopo così alto com'è il diletto dei rosei bimbi. I racconti esercitano un fascino inaudito sulla fantasia infantile. Si abbandonano per essi i giocattoli e le chicche, che vengono sostituiti da un passatempo e da un godimento più intensi, più duraturi e più elevati. Per il Mondo Piccino rappresenta il più valido alleato dell'educatore e del maestro... » in *Fatti per sapere. Editoria e stampa fra ottocento e novecento*, Palermo, Grifo, 1989, p. 50.

Après Hoepli et Carrara, Sandron est le troisième éditeur à publier ce type d'ouvrage chez notre narratrice. Tout comme ses homologues milanais, l'éditeur Remo Sandron, fils du libraire-pionnier Decio Sandron, s'appuie sur le marché scolaire ouvert par les lois récentes sur l'instruction obligatoire pour devenir un des plus prolifiques éditeurs de manuels et d'ouvrages accompagnant le projet d'éducation de masse du peuple italien. Un éditeur avisé, donc, mais aussi un homme de convictions, appuyant un enseignement laïque, de qualité, dans une région traditionnellement liée aux réseaux ecclésiastiques, diffusant les disciplines nouvelles en publiant Comte, Spencer et Marx. En ultime analyse, un exemple d'ouverture intellectuelle, démentant les thèses pessimistes de G. Gentile sur le repli de la Sicile à l'époque post-unitaire et ouvrant la voie à ce que sera plus tard la prestigieuse entreprise Laterza ainsi que le souligne l'intéressante étude de M. I. PALAZZOLO, *Tra positivismo e attualismo. Le edizioni Sandron di Palermo* in « Studi storici », XXX, 3. 1989, luglio-settembre.



I. LA MARCHESA COLOMBI, *Il maestro*, Palermo, Sandron, 1899 ?

Un argomento nuovo, ed eccezionalmente appassionante, aveva resi gli scolari più irrequieti e disattenti del solito. E non era poco.

Arimondi, uno dei grandi, il più monello di tutti, aveva udito parlare d'un certo sistema di pesca, attuabile senza bisogno di attrezzi complicati e speciali, e si era infatuato dell'idea di farne la prova in un torrentello in fondo al paese.

Sapeva che Testoni, il figlio d'un agiato campagnolo, aveva veduto molte volte praticare da suo padre quella pesca strana in un corso d'acqua che attraversava i suoi fondi.

Arimondi era una specie di tirannello, bello e forte, che si compiaceva di vedere i compagni più deboli tremare dinanzi a lui.

Il piccolo Testoni era una delle sue vittime.

Quel giorno, lo chiamò sul piazzale, uscendo dalla scuola : Testoni che era già avviato verso casa con un compagno della sua età, si fermò tutto esitante.

- Arimondi si fece innanzi dal gruppo dei grandi, e gli disse imperiosamente :

- Fermati Testoni. Mi devi spiegare come fa tuo padre a pescare.

- Non lo so bene... - rispose Testoni scontrosamente.

- Sì che lo sai. Me l'ha detto Melani ; lo hai descritto a lui. Il ragazzetto guardò con aria di rimprovero Melani, che era il suo compagno vicino di casa, e questi arrossì un poco, sentendo vagamente d'averlo contrariato.

Però non si fermò su quella impressione imbarazzante, e dandosi un piglio disinvolto, affermò :

- Sì che me l'hai descritto ! Ed è così bello... e facile...

Testoni era un solitario, grave, silenzioso, sempre rifuggente, tutto accartocciato in sé stesso, selvatico. Aveva un'altra idea de' suoi compagni, convinto che erano cose biasimevoli. I suoi genitori erano gente austera, ed egli pure lo era per atavismo. Tutte le loro massime che erano alla portata della sua intelligenza da fanciullo, le raccoglieva devotamente, le faceva sue, ed all'occorrenza le ripeteva ai compagni.

Egli rispose scansandosi :

- Non lo so spiegare... è difficile...

- Bada sai !- ammonì Arimondi aggrottando le ciglia :- Se non vuoi parlare, ti sciolgo la lingua con due scappellotti.

Il piccino li conosceva gli scappellotti del suo bello ed elegante discepolo, e ne serbava un rispettoso terrore. Ma da qualche parola udita e dall'eccitazione dei compagni aveva capito che complottavano una pesca clandestina, e nel timore di favorirla, istruendoli, si schermì ancora :

C'est sans doute son amitié avec l'éditeur Carlo Chiesa - auquel la Marchesa Colombi dédicacera une poésie intitulée : *Amico, editore e poeta : a Carlo Chiesa, in Lungo la vita*. Versi, Milano, Galli, 1891, p. 137-138 - gérant de la filiale Sandron de Milan qui peut expliquer les raisons de l'entrée de la marchesa dans cette maison d'édition. Ces deux récits, tardifs dans sa production, témoignent d'un repli idéologique très conservateur chez elle et d'une médiocre qualité artistique. Leur étude peut nous permettre malgré tout d'analyser l'expression de l'idéologie bourgeoise fin de siècle, telle que les études d'un G. Baglioni (ou d'un S. Lanaro) l'ont précisée.

Nous livrons les deux récits tels quels car leur commentaire entre dans celui, plus vaste, que nous consacrerons à l'étude de la production pour l'enfance et pour la jeunesse de la narratrice.

- Il *savio* dice che si deve girar la lingua sette volte in bocca prima di parlare, - disse.

- Al diavolo il tuo *savio* ! Ogni volta che lo sento annunciare, è sicuro che si tratta di una cosa noiosa. Girar la lingua prima di parlare. Alzarsi da tavola colla fame. Nascondere fin alla mano destra quel che fa la sinistra. Rendere bene a chi ci fa male... Una quantità di sciocchezze. Io lo detesto il tuo *savio* ! Via, parla ; girerai la lingua in bocca, dopo, quante volte vorrai. -

Ed accompagnò queste parole con uno scapaccione persuadente.

Testoni arrossì fin ai capelli dalla vergogna. Ma era troppo riflessivo per non capire che non poteva lottare con quel forte senza avere la peggio e farsi burlare, per poi dovergli obbedire vinto, per forza, con umiliazione maggiore.

Rispose fremendo :

- Fatte lo dire da Melani. Se sbaglierà qualche cosa, io lo correggerò.

- Con sua meraviglia il grande prepotente acconsentì a quell'accamodamento. Gli premeva troppo di sapere, per star a discutere sul modo.

Melani, tutto contento di rappresentare un momento una parte importante, ripeté come un pappagallino, senza bisogno d'esser corretto mai, la spiegazione che aveva udito pochi giorni innanzi dal suo amico.

« Rialzare il letto del torrente con sassi e terra in due punti distanti parecchi metri l'uno dall'altro, formando così una specie di serbatoio d'acqua, chiuso da due lati da quella specie di argini eretti al momento, e dagli altri lati dalle sponde. Tra quel serbatoio e la corrente, praticare una specie di canale con tronchi di piante scavati ; mettere nel canale una certa erba pestata che riesce velenosa pei pesci, i quali muiono e salgono a galla nel serbatoio dove riesce facile pescarli con qualunque rete, o anche colle mani ».

- Ma è un'operazione difficile, - osservò Arimondi.

- Testoni la sa fare, - disse Melani.

- Io non insegnereò, se la fate, senza il permesso dei vostri genitori, - dichiarò il piccolo puritano.

- Oh, questo si vedrà ! - rispose ridendo Arimondi.

Poi fece una spalluccia di sprezzo verso quel meschinello, e rivolgendosi a suoi compagni grandi disse concitato :

- Bisogna inventare qualche diavoleria per mandare a monte una giornata di scuola.

E cominciarono una discussione animata, accompagnata da grandi gesti, da mimiche buffe, da risate, mentre Testoni impaziente di isolarsi da quegli indisciplinati, riprendeva frettoloso la sua strada, seguito dal suo vicino di classe chiacchierino.

- Cosa combineranno ? - disse Melani incuriosito.

- Non so, non voglio saperlo, - rispose l'altro : - Niente di bene, ad ogni modo.

Era il principio d'ottobre. Le giornate finivano presto, e i due ragazzi arrivarono a casa che era già buio.

Testoni parlò del solito a tavola, e dopo cena uscì nel giardino. Era una sera fredda ma serena, e sull'orizzonte lontano uno strano bagliore ardente, come di ritardato tramonto, dorava d'un oro caldo le miriadi di stelle luccicanti sull'azzurro cupo del cielo.

Nella solennità di quella scena muta, il pensiero del fanciullo scendeva nella sua coscienza inquieta, e rifletteva.

* * *

Il maestro era un ometto mingherlino già avanti negli anni, apparteneva alla razza disgraziata dei timidi, anzi. Sapeva il fatto suo e sarebbe stato un ottimo insegnante. Ma la sua scolaresca turbolenta, tutti quegli occhi temerari fitti su lui, quelle bocche sarcastiche, quelle risatine schernitrici lo paralizzavano.

C'era in lui la stoffa d'uno studioso. Se avesse potuto vivere in una casetta isolata, solo coi suoi libri, colla sua famiglia, per la quale si struggeva di tenerezza, senza veder altri mai, senza mai alzar la voce, sarebbe stato felice.

Ma aveva la madre, la moglie ed una figliola, e per loro doveva tenerlo prezioso, e lo teneva, quel posto di maestro in una scuola elementare di provincia.

E, data quella necessità, se ne sarebbe anche appagato, perché non aveva esigenze né aspirazioni. Era povero, ma vi era tanto avvezzo che non se ne accorgeva più. Mai non gli sorgeva in mente di fare una cosa che sorgesse dalle sue abitudini. Tutti i giorni dell'anno, e da tutti gli anni della sua vita, egli compiva gli stessi ati, alle stessse ore, al modo stesso, senza la menoma variante, e senza annoiarsene mai.

Modesto, mite, piena l'anima d'una gran benevolenza per tutti, incapace di rancori, e neppure quasi di risentimenti, se lo avessero lasciato in pace alla sua monotona esistenza, sarebbe giunto all'età di Matusalemme, senza domandare né un aumento di stipendio, né un trasloco, né una migliorìa alla scuola, né un cambiamento di orario, né una riforma di programmi, senza neppure volgere il pensiero all'ideale irraggiungibile di una vita tutta di studio senza la scuola.

Persino la lotta con sé stesso per vincere la soggezione della scolaresca miscredente, per forzare la voce timorosa a sorgere solitaria nell'aula dinanzi all'uditore sdegnoso, era entrata anch'essa nelle sue abitudini, e la compiva cotidianamente, coll'intima soddisfazione del lavoro adempiuto.

Ma la inconsapevole crudeltà dei fanciulli non lo lasciava alla pace del suo modesto destino, e gli amareggiava l'esistenza.

Essi sentivano che in quell'essere piccolo, raggrinzito e stento, non c'era l'energia di volontà capace di dominarli, sapevano d'essere i più forti di fronte a lui, e ne abusavano.

Avevano capito lo sforzo che costava a quel timido l'avviare una dimostrazione richiedente un discorso continuato, fatto ad alta voce, chiaramente. E si divertivano a crescere quello sforzo ; e renderlo vano con assurde interruzioni, obbligando il maestro a ripeterlo.

Nel meglio d'un esordio laboriosamente iniziato, una pallottola di midollo di pane, intrisa d'inchiostro andava a colpire il maestro in pieno volto, lasciandolo grottescamente screziato.

O una lucertola, legata ad un lungo spago, lanciata traverso l'aula piombava sulla tavola magistrale, guizzando disperatamente tra le carte, sui libri, nel calamaio, in cerca della libertà, che lo spago, tirato opportunamente, le contendeva sempre a tempo per prolungare la scena. O erano degli specchietti che, abilmente affacciati ad un raggio di sole, lo facevano balenare rapido, insistente, agli occhi del maestro, abbagliandolo.

C'era un monello, prodigioso nell'imitazione dell'eco. Cominciava dal ripetere con voce alta e fioca che pareva remota, la fine d'ogni periodo del maestro ; poi ripeteva ad ogni pausa, poi ad ogni parola, vociando con lui, imitante, con un crescendo clamoroso, disperante.

Il pover uomo si confondeva, arrossiva, si asciugava il volto quand'era macchiato d'inchiostro, o cercava goffamente d'afferrare la lucertola, o si scansava dagli gibigiana scostando il volto da tutti i lati in modo buffo, e ripeteva supplichevolmente :

- Ma no, li prego... li prego...

E l'eco ripeteva... *ego... ego*, e tutti i ragazzi scoppiavano in clamorose risate, gridando, battendo le mani sui banchi, schiamazzando.

Molti di quei fanciulli erano buoni ; nessuno forse era veramente cattivo. Ma, nuovi alla vita, ignoranti il dolore, misuravano dal loro facile e fuggevole diletto, la pena di chi condannavano a provocarlo, e la credevano altrettanto facile, altrettanto passeggera.

E quel debole soffriva. Tanto soffriva, che l'idea del ritorno quotidiano alla scuola, il terrore di nuove, imprevedibili persecuzioni, le ferite acute di quelle risate, lo seguivano nella sua vita familiare, e gliene avvelenavano la pace.

Incapace di far valere la propria autorità, avendola ormai inesorabilmente perduta, disperante di placare neppure colla propria infinita afflizione la feroceilarità di quei ribelli, egli nascondeva la sua pena, sorrideva col pianto alla gola, si mostrava noncurante, mentre ogni atto, ogni voce, ogni parola gli entrava come una spina acuta nel cuore, nel povero cuore malato, reso più sensibile dalla incipiente infermità. E così, insegnando in mezzo alla disattenzione, alle irrivelanze, ai clamori, tacendo lungamente, paziente, per lasciarli sedare, e riprendendo noncurante la faticosa lezione, arrivava al termine ogni giorno del suo calvario.

Soltanto quando la ribellione giungeva all'estremo, quando l'insolenza lo sferzava a sangue, e gli scoppiava il cuore dentro, e si sentiva sul punto di venir meno e di dare a quei crudeli lo spettacolo della sua disperazione, usciva dalla scuola, fuggiva a ricoverarsi tra le sue donne, dove la sua pena era risentita e compiata.

Era una irregolarità che gli rimordeva l'onesta coscienza, ma per tutto il giorno gli scolari non lo vedevano più.

* * *

Malgrado la tristezza che gli inondava l'animo al pensiero di quelle torturanti miserie sempre rinnovellate, ogni mattina all'ora stabilita, né un minuto prima, né un minuto dopo, il maestro entrava in classe.

Si toglieva il vecchio cappello a tuba, arrossato dal tempo, pelato, e lo inalberava sull'uncino del portamantello. Poi si toglieva il soprabito venerabile, fuor di moda da vent'anni, che mostrava la corda del panno e l'anima dei bottoni, e lo appendeva col dorso ben teso sulla gruccia sotto il cappello. Poi metteva la mano nella tasca del soprabito, ne toglieva il fazzoletto, e si soffiava rumorosamente il naso.

E due, tre, dieci ragazzi ripetevano dietro a lui quella mimica con gesti scimmieschi ; ed arrivati alla soffiata di naso, era uno strombazzare indiavolato, assordante, la prima fanfara bellicosa iniziante la serie delle guerriglie, annunciante al pover uomo il principio della sua tortura.

Quella mattina il maestro entrò in iscuola all'ora regolamentare ; volse in giro, come faceva ogni giorno, uno sguardo dolce sorridendo mestissimamente, quasi implorante tregua dai suoi tormentatori, poi cominciò la stessa operazione.

Si tolse il cappello, lo lisciò col gomito e lo contemplò un istante impensierito, come si guarda un amico morente che si sa di dover abbandonare, e lo inalberò sospirando sull'uncino del portamantello.

Quel giorno nessuno animava la scena. Regnava un gran silenzio nella classe.

Il buon uomo meravigliato, si volse a guardare i ragazzi con un'espressione di vaga speranza.

Oh, se fosse venuto finalmente il giorno del ravvedimento... Di volergli un po' di bene... Con che cuore egli li avrebbe amati i suoi allievi ! Era stato il sogno della sua

giovinanza una scuola tranquilla, fatta di studio e d'indulgenza, con una corrente di affettuosa fiducia, come di figlialità e di paternità tra scolari e maestro. Erano trent'anni che lo abbeveravano di disinganni, eppure quel sogno soave era sempre la nebbia dolorosa del passato, pronto a rischiararsi al menomo barlume di speranza.

Si tolse il soprabito, distratto dalla ipnotizzante visione, e lo appese macchinalmente sulla gruccia.

Si voltò sorridendo ancora, e nella dolce anima ottimista si raffermava la speranza, e colla speranza una ineffabile gratitudine per quei fanciulli che in fondo erano buoni. Tutti gli occhi erano fissi su di lui in un'aspettazione palpitante. Forse l'aspettazione, forse il dubbio del perdono... Oh, se avessero saputo come perdonava !

Mise la mano nella tasca del soprabito per prendere il fazzoletto, e questa volta, più che per soffalarsi, era per asciugarsi le lagrime di commozione che gli velavano gli occhi... Ma a quella lieve pressione, il portamantelli che i ragazzi avevano sradicato dal muro e leggerissimamente riattaccato ad un chiodo vacillante, si staccò, rovinandogli addosso col soprabito, e lanciando il cappello lontano sull'ammattonato rosso, mentre una salva di soffiate di naso più rumorose, una soffiata formidabile di venti nasi, rintronò nella classe, accompagnata da finti sternuti, da urlì, da sghignazzate, da fischi.

O delusione ! Le lacrime di tenerezza, fin allora frenate, sgorgarono in un torrente d'amaro pianto.

Il martire si liberò il capo del soprabito, andò a raccogliere il cappello tutto rosso dall'ammattonato, e senza coprirsi, portando la sua roba sul braccio, uscì vacillando e gemendo con un tremito febbrile che lo scoteva tutto :

- Mi faranno morire ! Mi faranno morire !

* * *

Era la diavoleria inventata da Arimondi per mandare a monte tutta una giornata di scuola.

Un momento di stupefazione seguì l'uscita del maestro.

Testoni si alzò e corse fuori dietro a lui. Parecchi lo seguirono. Alcuni, anche tra i grandi, compagni d'Arimondi, dichiararono con accento di biasimante rammarico :

- No, è troppo, pover uomo ; è troppo !

E ad uno ad uno uscirono lenti, confusi, scontenti di sé stessi.

Rimasero in classe Arimondi con tre grandi, ed il piccolo Melani, che la curiosità e l'ambizione d'essere associato alla cospirazione dei grandi suggestionava al male.

Per un buon tratto stettero zitti, senza quasi osare guardarsi.

Raiiberti disse finalmente, a bassa voce e rabbrividendo, come se parlasse nella camera d'un moribondo :

- Morrà davvero ?

- Ma che ! rispose Arimondi : - Non hai visto come camminava lesto ? - i moribondi non camminano.

- Ma si ammalerà ? - insisté l'altro con una punta di rimorso.

- Spero di no. E poi, d'ora innanzi saremo buoni. Lo consoleremo. Io non gli voglio male, lo faccio per chiasso.

Anche Arimondi sentiva d'aver torto, ed in fondo era dispiacente dell'accaduto. Ma era troppo orgoglioso per confessarlo. Scosse il bel capo bruno, come per disperdere i pensieri molesti che lo frastornavano, e riprese :

- Adesso è fatta, e bisogna approfittarne. Affrettiamoci perché il lavoron è lungo e la giornata è breve.

Prese il braccio di Raiberti e s'avviò. Negrini e Gino Alves lo seguirono. Melani trotterellava a fianco per tener dietro al passo rapido dei grandi.

In paese udirono un passo frettoloso venir dietro, e videro la figlia del maestro che passò accanto a loro come una freccia, e tirò via innanzi finché scomparve sulla strada verso la collina.

- Dove andrà? - domandò Raiberti, cui sempre la coscienza rimordeva.

- Forse a chiamare il medico, - suggerì Negrini.

Gino Alves sussurrò con compunzione :

- L'abbiamo fatta grossa. Bisogna smettere questi scherzi. Io non ci sto più.

Nessuno alzò la voce per protestare, e quel silenzio fu come un tacito proponimento.

In quel momento passavano dinanzi alla casa di Testoni, che era l'ultima del paese. Ma, sebbene desiderassero d'essere guidati dalla sua conoscenza pratica di quella specie di operazione, non lo chiamarono.

Sapevano che non li avrebbe seguiti.

La casa dopo era quella di Melani. Il bimbo la guardò, e forse pauroso di non saper insegnare la pesca nova, allentò insensibilmente il passo.

Arimondi, che in quel punto lo teneva d'occhio, se ne avvide. Lo aggantò per una spalla, e gli disse con accento rabbioso :

- Tu non mi scappi, monellaccio. Hai incominciato ad insegnarci questo imbroglio della pesca e devi finire. E' colpa tua tutto quello che è accaduto.

Il bimbo, trasecolato e spaurito da quella schiacciante responsabilità che gli buttava addosso, ed un po' invanito al tempo stesso dell'importanza nuova che quel fatto gli dava, continuò a trotterellare verso il torrente, poco lontano dalle case.

* * *

Alle quattro tutto era fatto. I cinque ragazzi stavano intorno al serbatoio abilmente costruito, e già popolato di pesci morti.

Per sollevare quelle fragili chiuse si erano serviti delle retate di sassi, poste in riva all'acqua, come argini, per difendere le sponde, e le avevano gettate nel torrente sovrapponendole in modo da formare un muro.

Poi erano saliti su quel muricciolo vacillante, ed allungando le braccia nell'acqua, e tratto tratto scendendovi a piedi scalzi, dalla parte esterna dov'era meno alto, avevano cementata la costruzione con paglia e creta.

Intanto l'acqua, imprigionata nel serbatoio, alimentata dal canale praticato pei pesci, si era fatta assai alta.

Ora si trattava di pescare. Vuotarono un'altra retata di sassi tolta alla sponda, la tesero con due canne, e la calarono nel serbatoio.

Ma aveva le maglie troppo larghe. I pesci non molto grossi passavano attraverso.

Dopo molte prove e riprove erano riusciti a far ben magra pesca, ed il rimorso incombente pel male fatto ne annientava il diletto.

- Se non facesse freddo, giacché abbiamo costrutta la vasca, si potrebbe fare un bagno, - propose Negrini.

- Io non ho freddo; sono i primi d'ottobre, - disse Arimondi.

E subito cominciò a spogliarsi nervosamente, tenendo soltanto le mutande.

Aveva bisogno di far qualche cosa di strano per stordirsi.

- Sai nuotare? - domandò Melani con ammirazione.

- Sì, altro! Sono stato quest'altro anno al Lido...

Al Lido era sempre entrato in mare col marinaio, aggappandosi ad un salvagente, con due grosse zucche ciondolanti sul dorso come due ali mostruose. Ma questo non lo diceva. E infatti sapeva i movimenti meccanici del nuoto, ed alla fine della stagione aveva potuto percorrere qualche breve tratto, guardato ma non sorretto dal marinaio.

Scavalcò la sponda e si tenne a galla nell'acqua serbatoio, percorrendo due o tre volte da un capo all'altro tra l'ammirazione dei compagni. Allora imbaldanzito dal sentirsi sostenuto dall'acqua volle arrischiare una bravura, e si mise supino per fare il morto.

Ma respinse troppo indietro il capo, che andò sotto.

Si sentì accecato, e nella sorpresa non pensò a fare nessun movimento per sostenersi, l'acqua gli passò sopra, lo coprse, gli entrò in bocca, ed i fanciulli, atterriti lo videro affondare lentamente.

Tutti si misero a gridare, a smaniare, a correre forsennati intorno al serbatoio. Ma nessuno sapeva nuotare.

Raiberti, il più assennato, prese la corsa verso le case per chiamar gente.

Il piccolo Melani tremava tutto, e le gambe non lo reggevano più, ma urlava come un osesso.

- Arimondi è annegato! Arimondi è morto!

Ad un tratto si vide qualcuno irrompere fuori delle case, urtare senza fermarsi Raiberti che correva in senso opposto, lanciarsi nel sentiero che conduceva al torrente, ed arrivato alla vasca strapparsi febbrilmente la giacchetta e le scarpe, e saltare a capo fitto nel serbatoio.

Tutti avevano riconosciuto Testoni.

* * *

Figlio di campagnoli, vivendo più libero, aveva l'abitudine di bagnarsi in quel torrente, ed era riuscito, senza scuola di valenti marinai, valente nuotatore.

Dalla sua terrazza che dominava il piano, egli aveva veduti i cinque fanciulli passare ed avviarsi alla pesca.

Già contristato dalla fuga dolorosa del maestro, si sentiva l'anima piena di neri presagi. Aveva pensato un istante di accompagnarli perché non avessero ad accadere disgrazie.

Ma la sua coscienza gli diceva che sarebbe stata come una tacita approvazione di quanto facevano.

E rimase, inquieto, risalendo tratto tratto sul terrazzo dove stava in permanenza un lungo cannocchiale che egli aveva rivolto al punto dove erano i suoi compagni e sorvegliandone le operazioni.

Era sceso da poco in corte, dopo averli veduti intenti alla pesca, quando gli parve udire da lontano squillare la vocina stridente del piccolo Melani.

Risalì di corsa sul terrazzo, e vide i quattro ragazzi samianti, urlanti. Soltanto quattro! Ed i loro atti disperati intorno alla vasca gli rivelarono che il quinto annegava. Allora aveva sceso le scale in un salto, e in pochi minuti era arrivato trafelato, ansimante, terrorizzato, al luogo della catastrofe.

Quando egli si tuffò nell'acqua del serbatoio, vi fu un istante d'angoscia mortale, muta.

Poi il piccolo nuotatore ricomparve tirandosi dietro con una mano il compagno annegato per la cintura delle mutande, ed accennò che lo aiutassero.

Negrini afferrò la rete colle canne indifese e gliela porse. Testoni vi si aggrappò, e disse in fretta :

- Atterrate la chiusa. - Ed accennò quella verso la scesa della corrente. Non aveva la forza di portare quel corpo morto fuori dell'acqua.

Raiberti, tornato dietro a lui, e steso a terra della riva, sosteneva per un braccio l'annegato. Gli altri si gettarono ai lati della chiusa e cominciarono a demolirla dal di fuori.

Ma dovevano lavorare lentamente, con cautela ; l'acqua imprigionata, rivelandosi impetuosa nella corrente li avrebbe travolti.

Intanto l'annegato non dava segno di vita, ed il suo salvatore si desolava interamente di non averne salvato che il cadavere.

In quella, sulla strada si videro venire dal paese un uomo ed una donna, salenti verso la collina. Non vedevano nulla della dolorosa scena, perché la fonte era in un viottolo laterale, nascosta da una siepe e da un largo prato che separava dalla strada maestra. I fanciulli vedevano sulla strada traverso la siepe.

Di nuovo alzarono acute grida per chiamare quei passeggeri, i quali guardarono intorno come per orientarsi, poi seguendo le voci svoltarono per la viottola ed in pochi minuti, comparvero dinanzi ai ragazzi.

Erano il medico e la figlia del maestro.

Dopo aver visitato il pover uomo, colpito da un accesso del suo male cardiaco, il medico conduceva la fanciulla alla sua casa sulla collina, per darle un termometro, perché potesse misurare nella notte i gradi di febbre dell'ammalato.

Appena la ragazza riconobbe quei fanciulli, una vampa di rosore le salì al fronte, e si voltò rabbiosamente per andarsene, dicendo :

- Sono loro che hanno ucciso mio padre ; venga dottore.

- Un momento, signorina, - rispose il medico con accento bonario. - Suo padre non è morto e non morrà ; sarebbe iniquo condannare a morte quel fanciullo ; deve bastare anche a lui il male dell'asfissia e del rinvenirne.

E, senza perdere un minuto, s'era accostato, mentre parlava, alla sponda, e colle braccia poderose, aiutato da tutti i ragazzi accorsi presso di lui, trasse sulla riva il naufrago ed il suo salvatore.

Ma erano passati dei minuti, e Arimondi sembrava morto.

La prima cosa che fece il medico fu di chinarsi su quel corpo immobile ed ascoltarne il cuore.

Tutti lo guardarono palpitanti, aspettando in una mortale angoscia la sentenza.

- E' vivo, - disse.

Poi rivolgendosi alla figlia del maestro, soggiunse :

- Dio è stato più clemente di lei. Imiti l'esempio che viene dall'alto, e mi aiuti a far rinvenire questo poveretto.

Era una fanciulla di vent'anni, alta e robusta.

Si accostò subito senza rispondere, un po' mortificata delle parole crudeli che le aveva strappate la sua indignazione filiale.

Il medico le indicò di prendere Arimondi per le gambe mentre egli lo cingeva alla vita e lo metteva a capo in giù, per fargli rivomitare l'acqua inghiottita.

Poi chiamò Raiberti e Magrini ed insegnò loro a tenere sollevato il corpo, mentre egli scriveva una ricetta, che consegnò a Testoni.

- Va lì a casa tua, - gli disse, - mettiti subito a letto se non vuoi pigliare una polmonite. Ma prima di' a tuo padre che mandi qualcuno in paese alla farmacia a prendere queste medicine, e qualcuno in casa Arimondi ad avvertire dell'accaduto.

Testoni si avviò di corsa senza rispondere.

- E una carrozza, una carretta, - gli gridò dietro il medico, - qualche cosa per trasportare questo figliuolo a casa sua !

Il piccino accennò col capo di sì sempre correndo e scomparve dietro la siepe alla cantonata della strada maestra.

* * *

La scuola rimase chiusa pochi giorni per la malattia del maestro. Poi, esaurite le pratiche per ottenere il permesso dal municipio, si siaprì, tenuta dalla figlia del maestro ; patentata già da due anni, ed autorizzata a supplire temporaneamente suo padre, ancora ammalato seriamente.

Quella fanciulla non aveva ereditato nulla del carattere paterno. Era ardita quanto il pover uomo era timido, e nei modi un po' fieri non rivelava nessuna tenerezza, nessuna femminile soavità.

S'impancò sulla cattedra con piglio così risoluto, e girò intorno un'occhiata così energica, come di sfida, che anche i pochi estranei alla scena del torrente, e rimasti ribelli alla disciplina, sentirono d'essere alle prese con una volontà forte, e stettero composti e seri, durante tutte le ore della mattina.

Nel pomeriggio, un po' stanchi, un po' nervosi per quel tempo d'applicazione insolita, cominciarono a parlottare sommesso, poi ad alzare la voce, a muoversi.

Ma la maestra, senza commuoversi, senza agitarsi, sonò per chiamare il bidello. Poi chiamò ad uno ad uno per nome i tre ragazzi più turbolenti, e disse :

- Mantovani, Moris, Caroli, escano di classe, e si trattennero fuori nel corridoio dove il bidello li accompagnerà e starà a sorveglierli. Stiano ben zitti per non disturbare i loro compagni che studiano. Dopo la scuola, quando gli altri saranno usciti, rientreranno qui, ed io ripeterò loro la lezione d'aritmetica che per la loro indisciplinatezza debbono interrompere.

Forse in altri tempi quel rigore avrebbe suscitato una sommossa. Ma Arimondi ed i suoi erano assai mutati. Nessuno di loro parlò né si mosse, ed i tre colpevoli, non sentendosi appoggiati, si alzarono ed uscirono, mentre tutti gli altri seguivano silenziosi ed attenti la lezione d'aritmetica.

Così la scuola tirò innanzi un mese nel massimo ordine, e gli studi progredirono con insolita regolarità. Poi un giorno, prima d'uscire di classe, la maestra accennò ai fanciulli che doveva parlare, e disse colla voce meno ferma del solito :

- Oggi il mio compito presso di loro è finito. Li ringrazio della docilità e dell'attenzione con cui hanno seguite le mie lezioni. Sono stata un po' severa per ammansare i loro caratteri turbolenti, e per correggere le loro abitudini ribelli, ed ho dedicato la mia intelligenza ed i miei studi, per quel che valgono, con tutto l'impegno, perché riuscissero utili a loro. Se l'opera mia ha meritato un po' di gratitudine dai miei temporanei scolari, io li prego di dimostrarmelo serbando da domani in poi con mio padre lo stesso contegno che hanno avuto con me.

Sulle prime nessuno rispose.

Tutte le teste erano chine sui banchi, parecchi volti erano commossi.

Poi nel silenzio universale Arimondi si alzò, pallido di commozione, e parlò colla voce alterata :

- Signorina, prima di imparare da lei a studiare ad essere disciplinato, le dovevo già quasi la vita. Lo so, e gliene sono grato. -

S'interruppe un momento. La commozione gli aveva troncate le parole, ed egli voleva vincere quella debolezza. Dopo un breve silenzio riprese, con linguaggio un po' puerile :

- Io fui il più cattivo della scuola con suo padre. E più di tutti debbo espiare. Prometto che lo farò. Non solo avrò pel maestro tutto il rispetto che gli debbo e che merita, ma finché sarò io nella scuola, non permetterò che nessuno gli faccia né scherzi, né offese.

E con orgoglio fanciullesco soggiunse :

- Sono il più forte, e so farmi obbedire.

Poi stese la mano innanzi verso il banco dei piccoli, e toccando col dito la spalla di Testoni riprese :

- Ho chi mi dà l'esempio del bene ; nella mia malattia ho imparato quel che vale questi, che mi ha salvato dalla morte. Egli mi ha fatto comprendere tutta la pena che facevano al maestro le nostre cattiverie. Mi ha detto che il maestro ci vuol bene e soffre, e si ammala perché noi non vogliamo bene a lui. Ebben, d'ora innanzi, io gli vorrò bene, per tutti i dispiaceri che gli ho dati, e per tutto il rincrescimento che ne ho. Gli domanderò scusa...

Un singhiozzo impetuoso vinse l'orgoglio di quel piccolo forte ; ed un altro singhiozzo gli rispose dalla cattadra della fiera maestra.

Senza rispondere, per non insistere in quella scena teatrale, ella si alzò, scese tra i banchi, prese tra le mani il bel capo ricciolo di Arimondi e lo baciò. Poi si volse al banco dinanzi, e baciò sui capelli il piccolo Testoni, e disse, con forzata ilarità, per troncare le commozioni sentimentali :

Questo è un savio novello. Adesso i sette Savi sono otto.

Il giorno dopo, quando il medico entrò in iscuola, Arimondi, Negrini, Raiberti, Gino Alves ed il piccolo Melani si trovavano ad aspettarlo alla porta, col berretto in mano ed il capo chino.

Non parlarono, ma quell'anima dolce capì la tacita implorazione di perdono, e sfiorò il capo a tutti colla mano in una commozione ineffabile.

Pochi ideali si avverano nella vita. Ma l'umile ideale del maestro si avverò. Egli appese per molti anni ancora il vecchio soprabito che mostrava la corda del panno e l'anima dei bottoni sull'attaccapanni della scuola, fatta di studio e d'indulgenza, con una corrente di affettuosa fiducia, come di filialità e di paternità, tra scolari e maestro.



II. LA MARCHESA COLOMBI Dopo la tempesta, l'arcobaleno

Un tenue raggio di sole entrò per l'angusta finestra socchiusa nella squallida cameretta, e riscosse il vecchio col suo improvviso bagliore.

La notte era stata assai triste ; e più e più volte quel capo bianco, che adesso il vivo raggio di sole profilava d'argento, era caduto sul petto, vinto, suo malgrado, dal sonno e dalla soverchiante fatica della veglia.

Sopra un lettuccio accanto a lui era coricata una fanciullina esile ed estremamente pallida, e pareva oppressa da una sonnolenza morbosa.

A quella figura infantile si rivolse subito l'occhio ansioso del vecchio, e poi che vide l'inferma assopita, si alzò pianamente, e col passo grave, si accostò alla finestra, e chiuse le imposte perché la luce viva non la destasse.

Poi tornò al solito posto al capezzale, e fissò daccapo gli occhi stanchi sulla fanciulla dormente.

E gli si leggeva nello sguardo una profonda, una inenarrabile angoscia.

Nella penombra incerta che incombeva ora intorno a lui, gli scarsi arredi della camerata apparivano appena distinti.

Poche sedie rozze, il lettuccio della malata, un ramo d'ulivo appeso in alto.

Era evidente che una estrema miseria gravava su quella casa ; Giovanni Svapa era ridotto a possedere più nulla.

Non aveva neppure un mobile da vendere per provvedere alle cure, tanto necessarie alla figliola inferma, ed al pane per sé.

Erano lunghi anni che il destino incrudeliva con atroce pertinacia contro quella famiglia.

Prima c'era stata la malattia dolorosamente lunga, e la morte della vecchia compagna di Giovanni, con tutte le angustianti e dispendiose conseguenze della morte, che aggravavano ancora il dolore per la povera gente.

Poi le intemperie avevano dispersi i raccolti, e quella nuova disgrazia aggiunta alle spese imprevedute per la disgrazia prima, avevano dissestato il già ristretto bilancio.

E s'era dovuto vendere il piccolo podere per far fronte agli impegni della famiglia.

C'era un figlio già grande sul quale Giovanni fondava le sue maggiori speranze.

Ma, un po' per istinto, un po' trascinato dai cattivi compagni, s'era dato a bere, a far debiti qua e là, che il padre per rispetto di sé era costretto a pagare, finché ridotto il pover uomo sul lastriko, se ne era partito per la Francia in cerca di fortuna.

Erano già passati alcuni anni, e per quanto Giovanni domandasse, scrivesse al consolato, facesse indagini, non era mai riescito ad averne nuove. Suo figlio lo aveva abbandonato completamente, dimenticato.

L'unico conforto che rimanesse alla sua tristezza era la figliola. Una fanciullina buona, delicata d'animo e di modi, che non pareva una contadina. Ma tanto gracile che gli si struggeva dinanzi di giorno in giorno.

Il medico raccomandava di darle una nutrizione sana, sostanziosa ; aveva bisogno di rinforzarsi ; l'anemia la consumava.

E Giovanni per comperare la carne, per darle dei buoni brodi aveva venduto tutto, fin i mobili, fin la biancheria. Aveva cercato, prima di tutto, di lavorare, sebbene lo crucciassesse l'idea di abbandonare la sua Laura per molte ore.

Ma era avanti negli anni, e più che per l'età, invecchiato nei patimenti sofferti ; alle sue domande di lavoro, i pietosi lo rimandavano con dilazioni evasive, i più crudeli rispondevano aspramente che volevano braccia giovani e forti per le loro giornate.

E quando il medico, ad ogni visita, ripeteva la vana ordinazione del buon nutrimento per risanguare quel povero corpo anemico all'ultimo grado, il padre disgraziato piangeva di dolore, di rabbia, perché non poteva dare all'inferma che un po'di minestra e del pane, l'offerta pietosa della carità dei vicini, poco meno poveri di lui.

* * *

La fanciulla si destò dal suo breve sopore, guardò il padre e tentò di sorridergli colle labbra sbiancate.

E stendendogli la mano magra gli disse :

- Sto meglio, babbo. Ho dormito un pochino, e mi ha fatto bene.

Ma all'occhio amoroso del padre non isfuggiva lo sforzo doloroso che le costava il parlare, né l'ironia amara di quel sorriso fatto per consolarlo.

Egli leggeva sul povero visino rassegnato le sofferenze, le privazioni, il desiderio giovanilmente intenso di vivere, il bisogno di un po' di benessere.

E nulla poteva darle.

Tornò ad alzarsi e riaprì la finestra.

La luce inondò la misera stanza, e la fanciulla si volse ansiosamente verso quella gloria di sole.

Dal di fuori giungevano a lei le voci della gente che passava sulla strada : voci gioiose, grida di bimbi, risate.

Era giorno di festa.

Passavano i contadini in abito festivo, ed il passo cadenzato, sicuro, risonava accanto all'uscio.

Passavano le donne coi bimbi per mano trotterellanti verso la chiesa.

Passavano gruppi di ragazze allegre e forti, ciclando ad alta voce.

E l'inferma intuiva la serenità festosa di quella gente, e pel contrasto, le pungeva più acutamente il rammarico della sua sventura.

Volle sollevarsi a sedere sul letto, per meglio udire quei suoni della vita esterna che la eccitavano.

Giovanni si affrettò ad aiutarla. Ma la sentì grave, malgrado la sua estrema magrezza, perché non aveva nessuna forza di reggersi ; era come un corpo morto.

Stette un istante a sedere, sostenuta dal padre, poi subito ricadde stanca sul guanciale, ed una lievissima ombra rara le colorò il volto che pareva di cera.

Giovanni Svapa, malgrado la sua grande miseria, non aveva ancora potuto piegarsi all'estremo sacrificio, non aveva vinto l'ultimo orgoglio.

Il suo lungo passato di lavoratore pertinace ed onesto, non gli aveva permesso di scendere all'umiliazione di mendicare. La sua vecchia mano incallita dalla vanga non si era ancora stesa ad invocare l'elemosina.

Gli ripugnava di confondersi coi volgari accattoni che domandano piagnucolando, ostentando i loro malanni e le loro miserie, qualche soldo alla gente ricca. E non per invidia, né per un odio di classe, gli ripugnava ; ma per istintivo, gentile sentimento di dignità.

Però nella sua mente semplice e retta, già molte volte era sorsa un dubbio inquietante a sollevare un caso di coscienza. Quanto a nessun costo non avrebbe fatto per sé stesso, non aveva egli obbligo di farlo per la sua creatura, che ne aveva un bisogno urgentissimo, che forse morrebbe per mancanza di quel soccorso che egli rifiutava d'implorare ?

E la sua coscienza di padre lottava col suo orgoglio di uomo. Già una volta, spinto dalla vitale necessità, egli era uscito di casa facendo violenza alla sua fierezza, risoluto ad imporsi, a titolo di dovere, l'enorme sacrificio.

Ma al momento di stendere la mano... il coraggio gli era venuto meno. Ed era tornato con nulla, più triste, più scontento di sé, quasi arrossendo della propria dignità, presso la figliola languente.

Ed ora, dinanzi a quella poveretta che pareva spegnersi da un'ora all'altra, l'idea di quell'ingrato ripiego tornava a ridestarsi insistente.

Pensava al futuro rimpianto, al rimorso incancellabile che gli si metterebbe in cuore e gli avvelenerebbe gli ultimi giorni, se per soverchio orgoglio facesse mancare alla povera bimba il soccorso che potrebbe salvarla...

Dinanzi a quel letto di dolore, dove un bel fiore di giovinezza avvizziva, gli pareva ben lieve cosa la sua umiliazione d'un istante, e si rimproverava d'essere egoista e crudele.

Con una risoluzione violenta impose a sé stesso di scendere quell'ultimo gradino dell'umana miseria.

Prese un cencio di cappello, volse ancora un'occhiata piena di rammarico alla fanciulla assopita, alzò gli occhi gonfi di lagrime verso l'alto, quasi per offrire al cielo l'olocausto della sua assoluta dedizione, ed uscì sulla strada.

* * *

Era l'ora della messa. Le campane chiamavano i fedeli alla chiesa.

La strada allegra di sole, animata dai colori festosi della fiorente primavera, era piena di gente azzimata, cui gli abiti festivi davano un'apparenza d'agiatezza incoraggiante.

Cosa poteva importare a tutti costoro avere un soldo di meno ? Un soldo è così poco ! Eppure un soldo da ciascuno avrebbe fatto tanto per quella poveretta lassù. Se dugento, anche cento persone soltanto avessero dato un soldo, la piccina avrebbe avuto brodo per una settimana...

Giovanni pensava queste cose per spronare la propria ritrosia. Ma tutti camminavano spediti pei fatti loro, nessuno gli badava, ed a lui veniva meno l'ardire. Non osava.

Si diresse con passo esitante verso la chiesa. E pensava : - Mi fermerò sui gradini e là tenderò la mano verso i devoti che entrano nella casa del Signore. Vanno a pregare il Dio della carità. Non negheranno di fare quello che Egli ha insegnato.

E si figurava il Cristo barbuto vestito di rosso, bello agli occhi suoi, che aveva veduto dipinto rozzamente nelle cappelle e nelle chiese di campagna, circondato di infermi, di convulsionati, di ciechi, e che sanava, consolava tutte le umane miserie. Ma giunto ai gradini della chiesa la visione fu ben altra. Scomparsa la divina figura del Cristo, non rimanevano che uomini e donne sconciamente sporchi e cenciosi, e sventurati infermi, che mettevano a nudo le braccia o le gambe monche, le storpiature vergognose, per attirare l'attenzione, e commuovere, e provocare la carità.

E gemevano umilmente domandando l'elemosina di un soldo, e promettendo in compenso benedizioni e preghiere.

Non tutte le infermità erano vere. Non tutti quegli umiliati erano impotenti al lavoro. C'erano dei finti ciechi, dei finti storpi, degli sfruttatori della pietà dei buoni, che si prosternavano per mantenersi nell'ozio.

E risentì vivissimo il disgusto che sempre gli avevano inspirato quelle viltà, quando era un forte lavoratore... Ora era vecchio, era infiacchito ; ma infermità non ne aveva. Se avessero voluto affidargli un lavoro adatto alle sue forze lo avrebbe potuto fare. Non ne trovava, ma chi lo sapeva ? Come poteva provarlo ? Chi lo vedesse mendicare non potrebbe crederlo un vecchio infingardo, facile alle umiliazioni, contento di avvilirsi pur di non faticare ?

Ah ! che tristissima fine per una vita laboriosa ed onesta ! Neppure il pensare intensamente alla sua povera cara che si consumava dagli stenti, poté deciderlo a confondersi con quei volgari accattoni di mestiere.

Sali lentamente i gradini della porta maggiore, ed entrò nella chiesa già affollata.

Il parroco, sul pulpito, stava spieganto il Vangelo, e predicava la carità cristiana.

La voce uniforme, un po' nasale, scendeva lungo la navata come una cantilena monotona, interrotta tratto tratto dal battere sordo del pugno sul legno del pulpito. Ad ogni pugno, che segnava la chiusa d'un periodo saliente, seguiva una breve pausa, forse per dar tempo all'uditore di meglio sentire l'impressione della santa parola. Guardava Giovanni i suoi vicini, indagando, calcolando la misura di carità che si poteva sperare dalla loro naturale beneficenza e dalla loro situazione finanziaria.

Da un lato erano tutti uomini, contadini, ritti, col peso del corpo gravante sopra una gamba, in atto di riposo. Dinanzi, sui banchi, le donne erano sedute, col capo alto, la bocca semi-aperta, gli occhi fissi sul predicatore, in atto di attenzione beata.

Dietro i banchi, sopra una sedia stava un ragazzo irrequieto, ed accanto a lui un signore ed una signora dall'aspetto buono. Giovanni li conosceva di vista.

Era Saperti, colla sua famiglia, il proprietario d'una fabbrica di panni, che impiegava una quantità di operai del paese.

Il parroco chiuse la spiegazione del Vangelo con una calda esortazione alla carità.

Al silenzio di prima successe un tramestio confuso ed i seduti si alzarono e si misero in ginocchio, per aspettare la continuazione della messa.

Una calma, una serenità nuova si facea nell'anima del vecchio. Aveva attinto un po' di coraggio dalla parola evangelica. Se il Signore comandava la carità non era dunque vergogna il domandarla. Egli stesso che tanto ne aveva profusa intorno a sé, non disprezzava gli sventurati che gli si prosternavano imploranti...

Gli parve che quello fosse il momento opportuno : la penombra della chiesa non avrebbe lasciato scorgere il suo turbamento.

In quel minuto appunto il piccolo Saperti,, che era sempre seduto sulla sedia, si volse a guardarla. A Giovanni sembrò minore umiliazione di domandare, lui canuto a quel giovanissimo. Fece uno sforzo supremo di volontà e stendendo quasi furtivamente la mano che tremava di commozione, sussurrò sommessamente :

- Faccia la carità !

Il ragazzo gli voltò le spalle stizzito, con una smorfia di disgusto, ed invece d'una buona parola, invece del soccorso tanto umilmente e discretamente invocato, gli gettò in viso, quasi ad alta voce una parola crudele :

- Scostatevi, vecchio pezzente !

Fu come una mazzata sul capo pel povero onesto vecchio. Quanti avevano udita quella mala parola, s'erano voltati a guardarla stupefatti, esitanti tra l'istintivo biasimo pel fanciullo senza pietà, e la diffidenza per quell'uomo pulito e senza apparenti infermità, che mendicava.

Giovanni intravide appena la signora che stava accanto al ragazzo volgersi stupita ed il signore accostarsi al fanciullo e chinarsi a parlargli concitati.

Si scostò in fretta, barcollante dalla vergogna, disperato, uscì dalla chiesa a capo chino, e si avviò macchinalmente, quasi di corsa, verso la sua povera casa, come per nascondersi, per celare a tutti la propria umiliazione.

* * *

Era già quasi giunto alla porta, quando udì dietro a sé un passo frettoloso come di qualcuno che lo inseguisse ; e nel turbamento del suo pensiero eccitato, gli parve che dovessero inseguirlo realmente, per punirlo della ignobile azione commessa.

E quando sentì una mano posarglisi sulla spalla, fu per tramortire dalla confusione dal terrore, e si voltò indietro col viso pallido e stravolto.

Un signore gli stava dinanzi a capo scoperto, tenendo per mano un ragazzo che cercava di nascondere, rivolgendosi indietro, il volto vergognoso.

Prima che il pover uomo si riavesse dallo smarimento, il signore gli disse :

- Questo cattivo ragazzo è mio figlio, e viene a domandarvi scusa del suo mal garbo.

Allora soltanto Giovanni, un po' riavuto, riconobbe il signor Saperti.

Questi si rivolse al fanciullo, e dandogli una stretta alla mano per farlo voltare, gli ordinò :

- Fai il tuo dovere, Mario !

Sotto lo sguardo severo e dolente del padre, che lo fissava fieramente, il fanciullo ricco piegò le ginocchia dinanzi al vecchio povero.

E taceva. Ma suo padre gli diede un'altra stretta al braccio e ripeté :

- Avanti. Fai il tuo dovere.

Ed il fanciullo sussurrò :

- Le domando perdono.

Giovanni sorpreso da quella commovente scena, era così intenerito che non poteva parlar.

Fece soltanto in atto di scansarsi :

- Oh !... Oh !...

Poi si chinò per baciare la mano di quel galantuomo, che la ritrasse e non volle, e disse parlando del figlio :

- Ha agito male, è giusto che ne sia punito.

Allora Giovanni poté finalmente dire con voce alterata :

- Mi ha creduto un mendicante di professione... E mendicavo... è vero... ma era la prima volta... creda. Ho sempre lavorato... E, se trovassi, lavorerei ancora, piuttosto.

Saperti non lo lasciò parlare in istrada, dove la gente cominciava a fermarsi incuriosita. Spinse l'uscio ed entrò nella stanza denudata, dove la piccola inferma giacente si riscosse, e tentò di rialzarsi, stupita da quella visione inaspettata e nova.

Egli le si accostò, tirò suo figlio accanto al letto, e gli disse :

- Vedi fannullone, perché può ridursi a mendicare anche un uomo onesto. Ringrazia Iddio che non conosci la miseria, ma impara a compatirla ed a soccorrerla se vuoi diventare un galantuomo.

E rivolto a Giovanni riprese :

- Non vi domando la storia dei vostri guai. La so, vi conosco : sono del paese. Penserò io a darvi un'occupazione adatta alle vostre forze, e che non vi allontani dalla vostra figliola che ha bisogno di voi. Intanto mio figlio ha portato una cosuccia alla piccina, perché gli perdoni.

Il fanciullo, sempre muto, sempre umiliato, depose sul letto una busta con del denaro.

Il vecchio in uno slancio d'infinita riconoscenza, commosso fino al pianto, si chinò sul fanciullo, e rasentandogli i riccioli biondi col capo canuto, lo baciò in fronte.

Dal di fuori giungevano nella stanza i leti rumori della strada, chiaccherine di donne, risate e cicalecci di bimbi, e da lontano canzoni di uomini un po' avvinazzati.

Una gioia insolita spirava nell'aria.

Nessuna nube velava il lembo azzurro di cielo che s'inquadrava nella finestrella.

II

Presso la cancellata dello stabilimento Saperti c'era una casina di quattro stanze, due terrene, e due al primo piano, tutte imbiancate, pulite, piene di luce, con i pochi mobili e le stoviglie necessari, solidi, ed ancora quasi nuovi.

Era la casa del custode, e vi abitava Giovanni Svapa.

Saperti aveva mantenuta la sua promessa. Pochi giorni dopo la scena della chiesa aveva fatto quella proposta al vecchio povero, che l'aveva accettata come una benedizione del Signore, il Dio di Carità.

La piccola inferma era stata subito trasportata nella nuova dimora, e l'aria sana, il nutrimento sostanzioso, fornito per lei dalla cucina dei Saperti, la gioia di vedersi circondata di agiatezza, e la contentezza del suo babbo, avevano migliorato sensibilmente il suo stato di salute.

Così dopo lunghe miserie, e dopo la desolazione d'un giorno, la famiglia Svapa aveva recuperata una relativa agiatezza.

C'era ancora un cruccio nel cuore del vecchio, ed era sempre il suo figliuolo che ve lo metteva.

Francesco era tornato in paese poco dopo l'installamento del padre presso i Saperti, ed egli pure lavorava nello stabilimento.

Ma insieme a lui era arrivato dalla Francia un certo Scalfi, ch'egli aveva conosciuto laggiù, ed aveva ripreso la fequentarlo. Scalfi era un cattivo arnese, e Giovanni non vedeva bene quell'amicizia del suo figliolo. E non era senza motivo.

Già una volta i due giovani avevano tentato di eccitare compagni di lavoro allo sciopero, per ottenere un aumento di mercede. La cosa era finita bene, ma Giovanni se n'era impensierito, sebbene fosse certo che suo figlio era stato influenzato da Scalfi.

Costui era un turbolento, un prepotente ; andava diffondendo tra gli operai delle teorie violente ed esagerate, che pur troppo facevano presa sulle menti semplici ed impressionabili dei lavoratori paesani.

Quella era anche una cattiva annata.

I raccolti erano stati scarsi, il pane rincarava e la vita si faceva sempre più difficile pei poveri.

Gli operai dello stabilimento Saperti domandarono una altro aumento di paga.

Ma questa volta non l'ottennero.

Allora alcuni, con alla testa Scalfi e Francesco Svapa, lasciarono il lavoro.

Quella sera gli operai dovevano radunarsi in una osteria fuori del paese per deliberare sulla condotta da tenersi.

Giovanni pregò invano suo figlio di non prender parte a quella adunanza. In lui le miserie sofferte non avevano alterata la rettitudine del carattere. Aveva la percezione, il sentimento, di grandi ingiustizie sociali da riparare ; ma rifuggiva da qualunque idea di violenza.

E soprattutto temeva per quel Saperti che lo aveva tolto dalla indigenza, gli aveva salvato la figlia e lo aveva riabilitato ai suoi propri occhi dandogli un'occupazione. Quel giorno, egli aveva veduto suo figlio parlare concitato ed a lungo con Scalfi, ed aveva notato che al suo avvicinarsi smettevano di discorrere.

Ed una viva inquietudine gli era entrata nell'anima. Prevedeva che in quell'adunanza le eccitazioni alla ribellione, i miraggi di miglioramenti fantastici che Scalfi sapeva insinuare e far balenare con arte, infiammarebbero gli operai e provocherebbero delle risoluzioni violente.

Non disse nulla a sua figlia, ma verso l'ora della riunione si avviò al luogo del convegno.

* * *

C'era già una gran folla che riempiva l'osteria.

La fiamma rossastra delle torce a vento rifletteva strani bagliori sui volti concitati, e diffondeva un odore acre nell'ambiente fumoso.

Grida urli, bestemmie.

Tratto tratto la voce declamatoria di Scalfi dominava il tumulto, ma di fuori non si potevano afferrare chiaramente le parole.

Lunghi mormorii d'approvazione, battimani ed evviva e rapide discussioni concitate, seguivano gl'intervalli di calma.

Alla fine vi fu un lungo clamore confuso, un ultimo scroscio di applausi, poi la folla cominciò ad uscire.

Giovanni non aveva potuto sapere quali risoluzioni si fossero prese, e cercava invano di cogliere qualche parola a volo, tra gli uscenti.

Erano tutti silenziosi : sembravano profondamente impressionati.

Gli ultimi ad uscire furono Scalfi e Francesco Svapa. Scalfi brandiva una torcia, e nel moto del camminare, la fiamma disegnava lingue di fuoco nell'ombra notturna.

Giovanni si scansò, ed i due giovani non lo videro. Così poté udire Scalfi dire a suo figlio nel lasciarlo :

- Dunque a domattina. Coraggio e sangue freddo. E' tempo di tentare qualche cosa di serio. Alla peggio si scappa, e chi ci piglia è bravo...

Francesco non ripose.

Però diede una lunga stretta di mano al compagno, scotendogli il braccio con energia.

Era inutile sperare di scoprir altro.

Scalfi se ne andò zufolando, e Francesco scomparve nel buio. Giovanni riprese tutto impensierito la strada della fabbrica, ben risoluto a stare in guardia, e ad usare tutta la sua forza, tutta la sua influenza per evitare disgrazie al suo padrone benefico.

Il suono rauco della sirena echeggiava già per la seconda chiamata degli operai al lavoro.

Ma né lungo la strada né sul piazzale dinanzi allo stabilimento si vedevano, come gli altri giorni, i gruppi degli operai accorrenti.

Giovanni aveva comunicato al signor Saperti le sue inquietudini, ed egli se ne stava sulla porta aspettando gli eventi.

Era affezionato ai suoi operai, ed era stato sempre benevolo ed arrendevole per loro. Adesso gli era impossibile acconsentire alla loro domanda senza rovinare la sua industria.

Pochi uomini si presentarono al lavoro. Ma da lontano sulla strada si vedeva ondeggiare una gran massa scura che avanzava lentamente.

Tratto tratto s'udivano dei rumori indistinti partenti da quella folla.

Giovanni e Saperti avevano compreso. Chiusero i cancelli e stettero ad aspettare dietro le sbarre.

La massa umana si faceva più clamorosa, e come si approssimava, se ne udivano gli urli minacciosi.

Erano gli operai che si dirigevano alla fabbrica, forse per malmenare i pochi che non avevano aderito allo sciopero, forse per ottenere colle intimidazioni e colla forza l'aumento nuovamente reclamato.

Innanzi a tutti camminavano due baldanzosi, e Giovanni sentì uno schianto al cuore riconoscendo suo figlio presso lo Scalfi.

Questi si voltava spesso mettendo un grido, ed agitando in alto un cencio rosso sopra un bastone.

E gli altri ripetevano in un urlo immenso il suo grido.

La turba giunse così ai cancelli della fabbrica, e pareva invasata da quella specie di ebrietà che si diffonde nelle moltitudini, e propagandosi come une contagio, e crescendo fino al parossismo, può fare di tanti uomini individualmente onesti, una massa di rivoluzionari pericolosi.

Saperti stava ad aspettarli impassibile.

Scalfi fece un cenno a Francesco Svapa.

Giovanni in un'angoscia mortale fulminava suo figlio collo sguardo.

Francesco si fece innanzi solo, orribilmente pallido. Alzò il capo baldanzoso, ma subito incontrando lo sguardo di suo padre, volse gli occhi altrove.

Cercò di pronunciare le parole preparate, ma sul momento, non vi riuscì.

Saperti lo prevenne.

Il suo volto virile esprimeva la massima energia. Egli disse con molta calma :

- So quello che pretendete da me. Ho fatto sempre tutto quanto mi è stato possibile per voi, che considero miei compagni di lavoro. Ma vi prevengo che se vi mettete su questa via, non otterrete da me mai nulla.

E, fatta questa dichiarazione con una fermezza che ne attestava la irrevocabilità, accennò al custode di seguirlo ed entrò in casa, accompagnato da una salva di fischi.

Ma Giovanni non lo seguì.

Egli sentiva che le cose si mettevano male, e volle rimanere sulla breccia, guardando in faccia la folla minacciosa.

Come accade quasi sempre in simili casi, si erano uniti agli operai tutti i malviventi, tutta la feccia del paese. E costoro eccitavano gli altri.

Da una simile accozzaglia c'era tutto da temere.

Giovanni intuì che l'unico mezzo di evitare catastrofi era quello di liberare gli operai onesti della momentanea suggestione malefica degli altri. E, sebbene vedesse il pericolo

cui si esponeva, così vecchio e solo contro tanti, non indietreggiò dinanzi al dovere di difendere gli averi e forse la vita del suo benefattore.

Già i più fanatici scotevano le sbarre del cancello tentando di abbatterlo, con urla insensate, con insulti volgari altamente vocati verso la casa di Saperti.

Il cancello cadeva, la turba eccitata, delirante, stava per avventarsi nel recinto dello stabilimento ; se vi fosse riuscita avrebbe forse distrutto ogni cosa.

Allora Giovanni si fece innanzi, lui, debole e solo, senza altra difesa che il cancello mezzo sfasciato, ed incominciò a parlare.

Dapprima la sua voce fu coperta da altre voci alte insultanti, che lo chiamavano vile, traditore de' suoi fratelli, servo dei borghesi. Lo Scalfi più di tutti inveiva contro di lui, mentre faceva gli ultimi sforzi per sfondare il cancello.

Ad un tratto un sasso lanciato con violenza colpì il vecchio in fronte ed un sottile rivoletto di sangue ne sprizzò e scese a rigargli la tempia destra e la guancia.

Ma il vecchio non si scosse, animato da una prodigiosa energia.

Qualcuna delle sue parole cominciava a giungere agli orecchi di quegli invasati :

- Smettete le violenze che vi fanno torto... Pensate ai vostri figli... Questa fabbrica che volete distruggere è per voi l'unica fonte di guadagno... Da onesti operai che siete diverrete devastatori... usurpatori del fatto altrui...

In quel momento il cancello cedette. S'udì un grido di trionfo, e Scalfi, correndo sulle sbarre atterrate, si avventò contro il vecchio.

Ma prima che lo colpiscesse, due mani energiche lo afferrarono alla nuca, lo ritrassero, lo scossero con violenza ; e nella lotta rotolò a terra trascinando seco il suo assalitore, che era Francesco Svapa.

LA MARCHESA COLOMBI